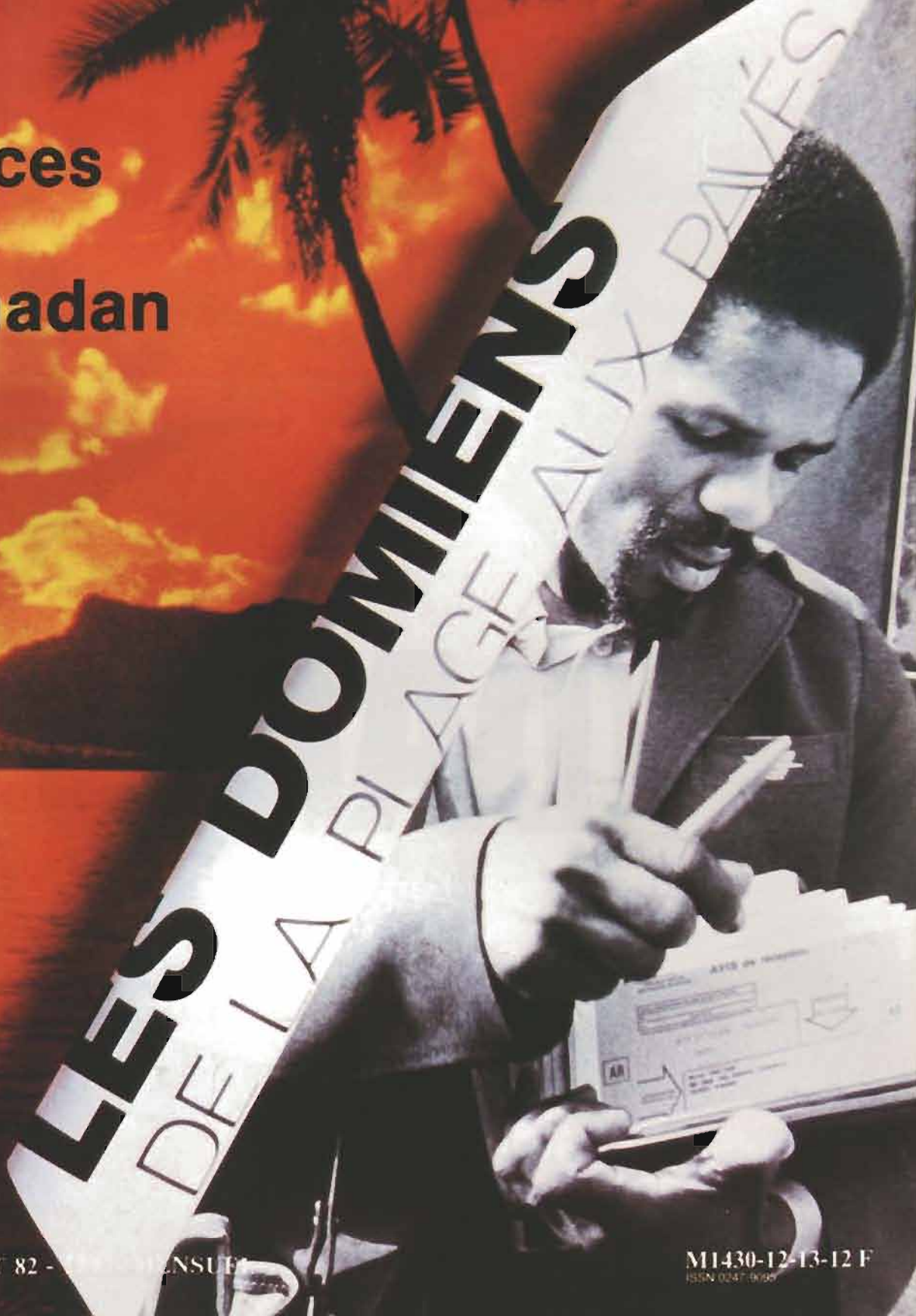


Le magazine de l'amitié entre les peuples

Différences

**Juin :
les douces
nuits
du Ramadan**



Le Prix Le Choix Le Service

DARTY

TV, Electroménager, Hi-Fi, Vidéo.

ARÊNES SANGLANTES

Pendant plusieurs semaines, les grands médias ont fait du conflit des Malouines une sorte de match Argentine-Grande-Bretagne, ayant pour terrain l'Atlantique et pour enjeu cet archipel circulaire, surgi de l'inconnu. En somme, une éliminatoire avant le Mondial, d'autant plus digne d'intérêt que la rencontre en elle-même risquait de conduire au forfait simultanément les deux adversaires.

Jusque-là, rien de dramatique. On s'amusait un peu des défis puérils que se lançaient les concurrents, du chauvinisme inévitable en pareil cas, tournant parfois à la xénophobie. Quand la « bataille navale » cessa de se jouer sur le papier des journaux et les écrans électroniques de la télévision, quand un croiseur coula pour de bon, la disparition de deux ou trois cents jeunes hommes causa quelque malaise. Ils étaient Argentins, c'est vrai, « rastaquouères » et danseurs de tango, de plus dotés d'un régime fort antipathique : des gens auxquels, malgré la latinité et la tradition, les Européens ne s'identifient guère. Avec la mort de trente Britanniques — nos proches, nos semblables, civilisés comme nous — les choses devenaient sérieuses. Ce n'était donc pas un tournoi de pure forme ?... C'est alors qu'il a fallu amorcer un semblant de négociation.

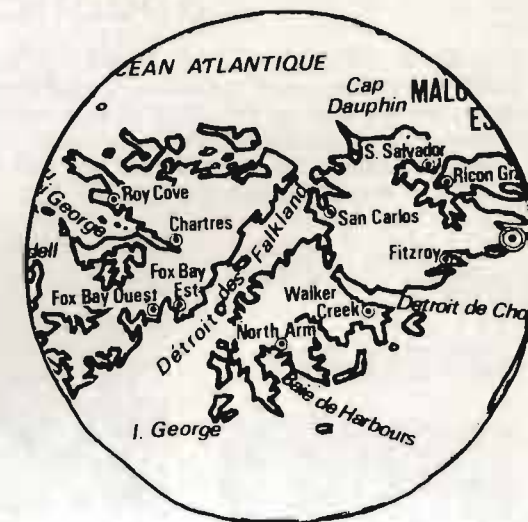
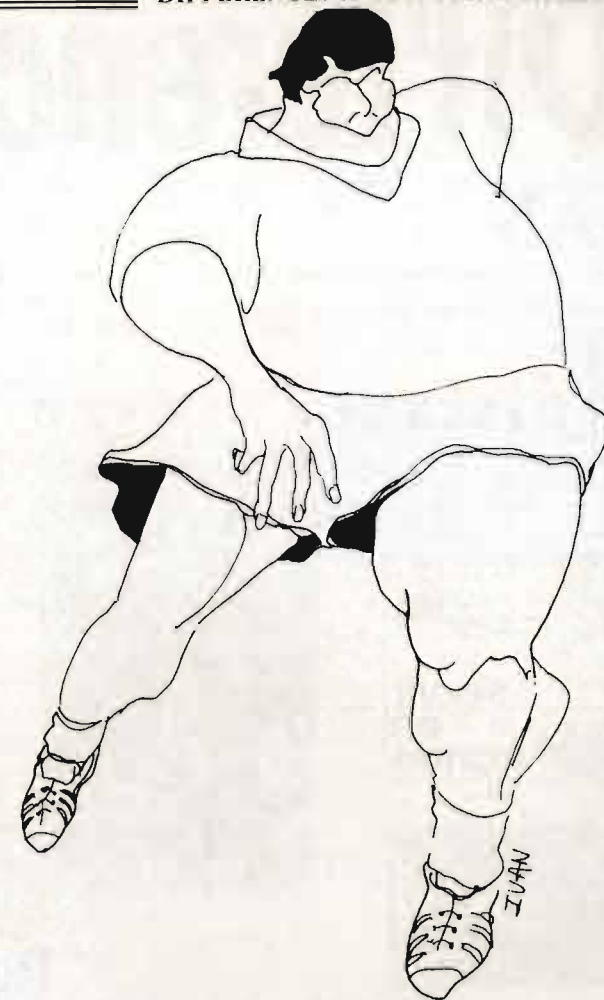
Et puis, la bataille s'est déchaînée, comme la tempête au large de la Terre de Feu. On a vu, par l'effet des alliances, de la géographie, de l'économie et des options planétaires, d'autres pays entrer en mouvement, et par-delà les hésitations, le monde de proche en proche se scinder en deux vastes camps. Mais, paradoxalement, plus s'accroît le nombre des victimes, et plus diminue la place qui leur est accordée dans l'information. On compte les navires et les avions perdus, non les hommes. Sang et brouillard. Quant à l'invasion sanglante du Liban par Israël, le premier choc passé, elle risque à son tour d'aboutir à une prochaine « banalisation » de l'horreur, tandis que le Mondial s'avance sur le devant de la scène. Olé, France !

Faut-il donc croire que certains souhaitent masquer les horreurs de la guerre ? Ne suffit-il pas qu'à grand renfort d'images d'Epinal, l'opinion anglaise et argentine soit amenée à accepter la tuerie ? Voudrait-on, pour d'autres éventualités, nous prémunir nous aussi contre une indignation inopportune ?

Bien sûr, le football pourrait être une revanche de l'amitié entre les peuples ? Ce n'est pas, hélas ! la tonalité majeure des entreprises hautement commercialisées qui occupent aujourd'hui les médias et engendrent des passions souvent inquiétantes, tandis que des massacres se poursuivent sous le couvert d'un consensus quasi général.

Dans ces conditions, même la participation au Mondial de l'Argentine et de la Grande-Bretagne ou d'autres pays en conflit ne saurait apporter qu'une piètre consolation. Mais sans doute manquons-nous désespérément d'esprit sportif ?

Albert LEVY



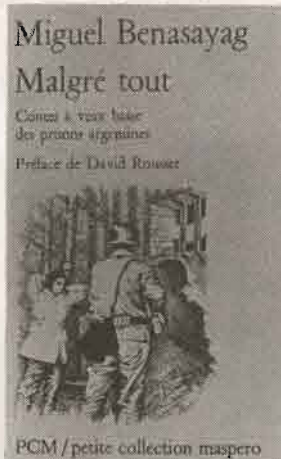
Différences VOUS OFFRE SON CADEAU ANNIVERSAIRE

1 AN

choisissez votre livre

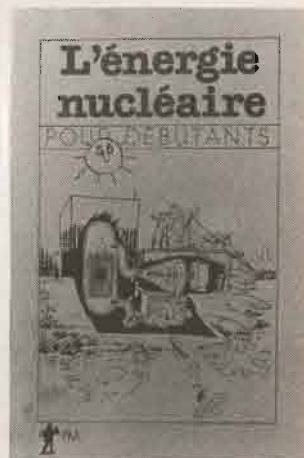
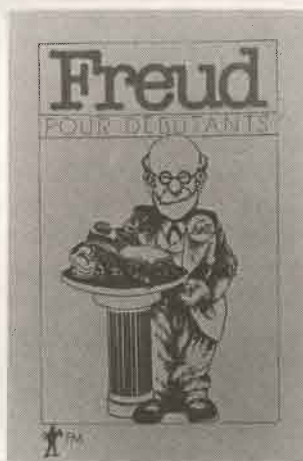
Pour 1 abonnement

SERVIR EN FRANCE - L'auteur, Annie Laurant, a interrogé des employées de maison - espagnoles et portugaises - et leurs patronnes. Préface d'Albert Lévy, et étude juridique de M^e Hermantin. (Ed. Droit et Liberté - Prix 20 F) - **MALGRÉ TOUT** - Contes à voix basse des prisons argentines, par Miguel Benasayag. (Ed. PC Maspéro - Prix 25 F).



Pour 2 abonnements

ÉNERGIE NUCLÉAIRE et **FREUD**. Deux livres, en bandes dessinées, de la collection Maspéro qui offrent aux débutants les moyens de mieux comprendre ces deux domaines. Pour le premier, texte de Stephen Croall et dessins de Kaiaders Sempler; pour le second, texte de Richard Appignanesi et dessins d'Oscar Zarate (Prix 40 F l'un).



Pour 3 abonnements

LES NÉO-NAZIS - Le livre de Jean-Marc Théolleyre, des Ed. Messidor/Temps actuels, pénètre dans le monde des zéloteurs du cauchemar hitlérien. (Prix 69 F). **L'ÉTAT DU MONDE** - Par 56 spécialistes: 104 articles, 134 tableaux statistiques, 40 cartes et bibliographies, 500 adresses utiles concernant 163 Etats. Ed. Maspéro - (Prix 56 F).



VEUILLEZ M'ADRESSER LE CADEAU DE DIFFÉRENCES

CI-JOINT : 1 ABBONNEMENT (140 F) - 2 (280 F) - 3 (420 F)
(FRAIS DE PORT EN SUS 7 F)

1 NOM	2 NOM	3 NOM
Prénom	Prénom	Prénom
Adresse	Adresse	Adresse

LIVRE CHOISI :

Retourner ce talon à Différences 89 rue Oberkampf 75011 Paris

Sommaire

DIFFÉRENCES N° 12-13 JUIN-JUILLET 82

POINT CHAUD

6

CITROEN ET SES « ENCHAINÉS » RÉCALCITRANTS

Le ras-le-bol des immigrés contre le mépris, le racisme, le syndicat-maison est devenu un événement national. Patrick KAMENKA

ACTUALITÉ

10

OMBRE ET SOLEIL SUR LE MUNDIAL

Politique, commerce, chauvinisme... un mélange détonant. Jean-Claude GRIVOT

13

LES CONVICTIONS CONTAGIEUSES DU MRAP

Le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples a tenu congrès... Rencontre de générations, d'idées et de certitudes communes. Robert DÉCOMBE

EXPLIQUEZ-MOI

15

LES INÉGALITÉS LÉGALES

C'est dit et répété: « Ils » pillent la Sécurité Sociale. « Ils » envahissent les hôpitaux. Serge CAPPE

17

LE RETOUR DES MACHOS

La différence entre le mulet stérile et bâtard et l'homme supérieurement mâle? Josette SICSIK

Nous signalons à nos lecteurs que, pendant l'été, paraîtront deux numéros de Différences, l'un daté juin-juillet, l'autre août-septembre.

NOTRE TEMPS

18

LES DOUCES NUITS DU RAMADAN

Un mois de jeûne et puis, après l'Aïd el Kbir, le sacrifice rituel... Nabile FARÈS

RÉGIONALE

22

SARCELLES OU LES TOURS APPRIVOISÉES

Le béton, trente-sept nationalités... Tout ça, en fin de compte, fait d'excellents Sarcellois. René DUCHET

CONNAITRE

26

LES DOMIENS DE LA PLAGE AUX PAVÉS

480 000 originaires des Antilles, de Guyane et de la Réunion, les Domiens, vivent en France... Christian VILLAIN

RÉFLEXION

34

LE DÉLIRE NÉGATEUR FAURISSONNIEN

Comment faire disparaître les chambres à gaz hitlériennes et le génocide des juifs? Pierre-André TAGUIEFF

HISTOIRE

36

QUAND LES JUIFS DU PAPE PORTAIENT LE CHAPEAU JAUNE

Dans les États pontificaux, le peuple « perfide » était soumis à des lois draconiennes. René MOULINAS

CULTURE

38

CANNES: ITINÉRAIRES AU CŒUR DU MONDE

Le XXXV^e Festival international du film, un fantastique brassage de cultures et une surprise: Yol, d'Ylmaz Güney. Envoyé spécial Jean-Pierre GARCIA

41

LA POÉSIE RETOURNE A L'ÉCOLE

Changer l'image culturelle que le public se fait du Lycée d'enseignement professionnel. Une expérience. Jean-Michel OLLÉ

49

LECTEURS, QUI ÊTES-VOUS?

Dites-le rapidement pour que DIFFÉRENCES s'adapte mieux à vous et, par conséquent, vous à lui.

DIFFÉRENCES, magazine mensuel créé par le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), édité par la Société des Editions Différences, 89 rue Oberkampf, 75011 Paris, tél. 806.88.33. Abonnement: 1 an: 140 F - 1 an à l'étranger: 170 F - 6 mois: 75 F - Etudiants et chômeurs: 1 an: 120 F - 6 mois: 65 F (joindre une photocopie de la carte d'étudiant ou de la carte de pointage). Soutien: 200 F - Abonnement d'honneur: 1 000 F. Directeur de la publication: Albert Lévy - Secrétaire de rédaction et maquettes: Francis Laurent - Service photos: Abdelhak Senna. Ont collaboré à ce numéro: Serge Cuppe, Robert Décombe, René Duchet, Dominique Dujardin, Nabile Farès, Jean-Pierre Garcia, Jean-Claude Grivot, Patrick Kamenka, Pierre Krausz, Annie Laurant, Marc Mangin, René Moulinas, Jean-Michel Ollé, Robert Pac, Marie-Jeanne Salmon, Josette Sicsik, Pierre-André Taguieff, Yves Thoraval, Christian Villain. Administration: Khaled Debbah - Secrétariat: Danièle Simon - Publicité: Hubert Bismuth et Paul Nataf (tél. 806.88.33) - Imprimerie: SIRG, 9 rue Delouvain 75019 Paris, tél. 249.24.00 - Diffusion: N.M.P.P. Numéro de commission paritaire: 63.634 - ISSN: 0247-9095 - Couverture: Abdelhak Senna.

Le ras-le-bol des immigrés contre le mépris, le racisme, les chefs parallèles, l'interprète-maison, le syndicat-maison, est devenu un événement national.

CITROËN ET SES « ENCHAINÉS » RÉCALCITRANTS

Dignité, liberté. Ces deux mots, on les retrouve sans cesse dans la bouche des immigrés OS à Aulnay-Citroën, en grève pendant plus d'un mois. « *Je suis OS dans cette boîte depuis des années, nous dit Ahmed, et depuis des années, c'est la peur, les menaces, les insultes racistes...* »

C'était Aulnay-la-peur, avant le 22 avril dernier, avec ses kilomètres de grillage entourant, comme une forteresse, d'immenses blocs gris clairs, les ateliers, hérissés de cheminées, et des parkings à perte de vue. Créée en 1974, l'usine d'Aulnay-Citroën, située en banlieue nord de Paris, comptait six mille OS, immigrés principalement. « *Surtout des Marocains, selon Ali. Mais il y a aussi des Algériens, des Tunisiens, des Yougoslaves, des Turcs et des Portugais.* »

A Aulnay-la-peur, un beau jour, ils ont eu assez de la loi de Citroën, une loi au-dessus des autres. Ils ont relevé la tête. Hocine était parmi les premiers grévistes. Il raconte : « *On s'est arrêté dix minutes dans l'atelier de montage. Un chef avait traité d'esclave un délégué CGT.* ». « *Ensuite, c'est à l'assemblage de la LNA qu'ils se sont arrêtés* », poursuit Omar. « *Le jeudi soir, il y a eu trois heures d'arrêt de travail* », reprend Hocine. « *On a défilé dans les ateliers. C'est inoubliable. Tout d'un coup, nous étions devenus des hommes.* »



Avec les travailleurs de Citroën.

En fait, les premiers craquements dans la muraille Citroën avaient été ressentis avec les mesures prises dans l'après 10 mai 1981. Ainsi, le changement politique, en France, avait permis la régularisation des immigrés sans papier. Une délégation de travailleurs de Citroën avait été reçue au ministère du Travail. Des inspecteurs du Travail étaient venus à Aulnay. « *Pas pour nous surveiller, indique Mohamed, mais pour empêcher qu'on truque les votes* » (lors des élections professionnelles).

« *Mais les menaces ont continué contre les candidats CGT, poursuit-il. Alors, on a décidé de ne pas les laisser seuls et on a fait une liste CGT.* » Depuis, l'atmosphère a changé à Aulnay. Les OS en lutte, Français et immigrés, sont rassemblés en permanence devant l'usine. Ils commentent les nouvelles. On chante, on danse. On hue la CSL (le bras musclé de la direction). On applaudit des délégations venues apporter leur solidarité. Puis vient l'heure du repas servi grâce à l'aide des municipalités de Seine-St-Denis. C'est le moment

où on communique, entre différents groupes nationaux, comme pour dire à la tour de Babel qu'avait voulu créer Citroën, notamment en mettant sur une chaîne des travailleurs de plusieurs nationalités, que ce temps-là est fini. Tout comme leurs camarades français, les travailleurs immigrés veulent que cette bastille des temps modernes disparaisse à tout jamais, par exemple en ayant la liberté de choisir leur syndicat, de voter librement, d'en finir avec les cadences infernales, les mutations arbitraires. En tant



Ils chantent victorieux.

qu'immigrés, ils ont, en plus des revendications propres. Ainsi, Nazim, un travailleur turc, qui a été recruté directement dans son pays par Citroën, raconte comment on lui a donné pour tout papier en Turquie une carte Citroën et une carte de la CSL. « *A mon arrivée à Aulnay, confie-t-il, j'ai été soumis à un interrogatoire d'intimidation en compagnie d'un interprète-maison.* » « *Nous ne voulons plus de ça, poursuit un de ses camarades, nous voulons choisir notre interprète. Être accompagné par un camarade qui connaît le français.* »

« *On comprend cette revendication, souligne un délégué syndical, surtout quand on sait que les gens de la CSL sont souvent recrutés parmi les oustachi (1), ou parmi les anciens membres de la PIDE*

portugaise (police politique de Salazar), ou bien dans les organisations fascistes turques. »

Outre les difficultés de la langue, l'éloignement du pays, de la famille — à qui ils envoient la plus grande partie de leur paie —, les tracasseries administratives que multipliait l'ancien pouvoir, les travailleurs immigrés devaient également affronter les injures racistes des petits chefs de la hiérarchie parallèle. Les « *Bougnoules !* » « *Ratons !* » et autres insultes étaient monnaie courante.

« *Quel OS n'a pas entendu dans son atelier un chef de secteur en interpellant un autre en lui demandant : 'C'est pas un immigré à me prêter ?'* », déclare Sombou, un travailleur africain. « *Ou bien être obligé, comme le dit aussi Omar, un*

OS marocain d'offrir au chef, le pastis pour partir en vacances. »

« *Ou rapporter des cadeaux au chef interprète au retour des congés* », surenchérit Nazim. De ce temps là, ils n'en veulent plus. Ils veulent pouvoir vivre dans la reconnaissance de leurs nationalités, de leurs droits et de leurs croyances.

« *Pourquoi ne pas avoir une salle pour prier ? demande Omar. Et qu'on nous permette de respecter nos fêtes comme le Ramadan avec des mesures adaptées à ce genre de période.* »

« *Une usine a été attaquée, c'était des actions de guerre civile* », assure récemment le directeur central du personnel de Citroën dans *Le Quotidien de Paris*. Et un « *gardien chevronné* » de l'usine n'est pas moins affirmatif : « *Calculez vous-même : combien d'immigrés, combien de chômeurs... c'est une guerre de religion.* » Logique, Dr Watson !

« *On ne sait pas ce qu'ils veulent faire*, écrit *Le Figaro Magazine* en parlant des grévistes. *Il faut protéger l'outil de travail. Ils veulent mettre une bombe H.* » Son envoyée spéciale n'a vu « *guère plus de deux cents grévistes* », sur « *six mille cinq cents immigrés* ». « *Immigrés manipulés* », « *gros bras* » qui cherchent à « *déstabiliser* » le groupe PSA ou à « *provoquer* » la CSL.

La « *caissière de l'usine* » est là pour la renseigner. « *Elle les connaît tous puisqu'ils viennent la voir chaque semaine. Elle n'en a pas reconnu beaucoup.* » Seulement... « *Ceux qui cassent les voitures sur le parking du supermarché* », « *ceux qui ont pourchassé les filles du self* »...

Du directeur du personnel aux gardiens, tout le monde était, on le voit, aux petits soins pour les immigrés.

Akka, travailleur africain, ne veut plus, lui, de « *la médecine maison qui interdit les certificats médicaux extérieurs* ». « *On veut, explique Abdou, en cas d'accident, avoir droit à une ambulance ou à être transporté en taxi et ne plus être obligé de travailler quand on est blessé.* »

Ce travailleur algérien, Yaya Himiche, quarante ans, OS depuis 1965, chez Citroën est « *interdit de travail au Quai de Javel* », comme il dit lui-même, pour avoir fait la grève en 68. En 74, muté à Aulnay, il a été envoyé au groupe chauffage, où il doit, huit heures par jour, en position accroupie, manipuler des blocs de treize kilos. Toujours OS, il est isolé de ses camarades, prévenus qu'il était sur la liste rouge. Il a mangé seul, pendant deux ans, à la cantine.

« *Il m'a été impossible de m'approcher d'un travailleur, explique-t-il, sans me retrouver aussitôt escorté par un chef.* » « *Immigré manipulé* », Benhatti Barek ? Ce travailleur marocain qui refusait la carte CSL et qui, poursuivi jusque chez lui par les nervis de la maison, s'est jeté par la fenêtre de son logement pour leur échapper.

Le « bosse et tais-toi » ; c'est fini !

Travailleurs, français et immigrés, se solidarisent avec ceux d'Aulnay : Levallois, Asnières, St-Ouen, Rennes ont débarrayé. Solidarité financière des autres corporations également, sans oublier la manifestation des syndicats CGT, CFDT, FEN, soutenue par les partis de gauche et à laquelle le MRAP s'est associée.

Le ministre du Travail, lui-même, a qualifié la situation actuelle d'« *inacceptable* » et a nommé un médiateur. Il a parlé, à propos de ce conflit, d'« *employeurs qui ont perdu la notion de respect des libertés des salariés* ».

« *Contre le « bosse et tais-toi » des patrons, explique Mohamed, nous voulons être libres et les voitures qui sortiront seront plus belles. Des hommes libres font du meilleur travail que des hommes enchaînés.* »

Patrick KAMENKA

(1) Oustachi : nom des hommes de main d'Ante Pavelic, chef fasciste yougoslave pour qui les nazis avaient créé pendant la guerre, l'Etat indépendant croate. La plupart des chefs oustachis de la guerre sont reconnus comme des criminels de guerre. Il s'agit ici de membres de groupes en exil qui entretiennent la même idéologie et s'activent dans des mouvements d'extrême-droite.

26 AVRIL

FRANCE

M. Robert Faurisson déjà condamné pour racisme et falsification de l'histoire devait projeter un enregistrement vidéo. Le MRAP, prévenu, avait obtenu du tribunal l'autorisation de faire procéder à la saisie conservatoire de la bande vidéo. Cette saisie n'a pu avoir lieu, un commando ayant saccagé les locaux et le matériel qui s'y trouvait. Dans un communiqué, le MRAP désapprouve cette opération provocatrice qui ne peut que gêner la marche de la justice.

28 AVRIL

L'abolition de l'esclavage commémorée

Le gouvernement décide que l'abolition de l'esclavage réalisée sous l'impulsion de Victor Schoelcher les 4 mars et 27 avril 1848, sera dorénavant commémorée.

Le secrétaire d'Etat François Autain rappelle les orientations de la politique gouvernementale à l'égard des immigrés : « Reconnaître aux immigrés établis en France leur place dans la vie sociale, culturelle et économique du pays ; mettre un terme à l'immigration et au travail clandestin ».

« Interdit aux singes et aux juifs » : amende

Pour avoir apposé sur sa vitrine une affiche : « Interdit aux singes et aux juifs », le tenancier d'un débit de boissons de Besançon, est condamné à 5 000 F et à verser en dommages et intérêts : 500 F à la LICRA et 1 500 F au MRAP.

29 AVRIL

ISRAËL

Trois jeunes Palestiniens sont tués et une vingtaine blessés lors de fusillades contre les manifestants en Cisjordanie et à Gaza.

3 MAI

FRANCE

Un attentat à l'explosif détruit la mosquée à Romans (Drôme). Dans un communiqué, « le MRAP dénonce la campagne d'intolérance raciste qui a précédé cet événement, entretenu la haine et favorisé la violence... Il assure la communauté islamique et tout spécialement celle de Romans, de

sa sympathie et de son soutien ». Le MRAP appelle à une manifestation de solidarité devant la Mosquée de Paris. Elle réunira plusieurs centaines de personnes le 7 mai.

NAMIBIE

L'Organisation des Peuples du Sud-Ouest Africain (SWAPO) rejette officiellement les dernières propositions occidentales concernant l'accession de la Namibie à l'indépendance et réclame la convocation d'une conférence internationale.

4 MAI

ETATS-UNIS

Le consul honoraire de Turquie à Boston est tué au cours d'un attentat revendiqué par les « commandos de la justice pour le génocide arménien ».

ISRAËL

La Knesset vote une résolution rejetant l'idée d'évacuation des implantations israéliennes dans les territoires occupés, dans le cas de futures négociations. M. Begin déclare : « Si le sionisme et une idéologie morale, il est moral de s'implanter partout, y compris dans les zones à forte densité arabe ».

L'armée tire sur des jeunes filles manifestant dans leur école à Khan-Younes. L'une d'entre elles est tuée, cinq sont blessées.

5 MAI

FRANCE

Hôtel meublé en feu à Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine). Deux cent vingt travailleurs immigrés s'y entassaient dans soixante-trois chambres. Il n'y a heureusement pas de victimes.

IRLANDE DU NORD

Premier anniversaire de la mort de Bobby Sands, républicain irlandais et député à la Chambre des Communes, au terme d'une grève de la faim de soixante-six jours. Plus de cinq mille personnes défilent dans Belfast-Ouest. A Paris, rassemblement devant l'ambassade britannique. Le frère de Bobby Sands, Sean, est à la tête d'une manifestation à Los Angeles, aux Etats-Unis.

ISRAËL

Deux réservistes israéliens sont condamnés à vingt-huit jours de prison ferme pour avoir refusé de servir en Cisjordanie occupée. Ils avaient invoqué des motifs de conscience.

6 MAI

FRANCE

Les partis et mouvements anticolonialistes de Guadeloupe, Martinique, Guyane et Réunion, réunis à Paris demandent la constitution



A.F.P.

23 mai : le président Mitterrand accueilli en Côte d'Ivoire.

d'assemblées régionales élues à la proportionnelle.

Des syndicalistes sud-africains arrêtés

Trois syndicalistes noirs, MM. Thomazile Goweta, président du syndicat sud-africain des travailleurs alliés (SAAWU), Sam Kikine et Sisa Njikelana sont arrêtés en vertu de la loi sur le terrorisme.

7 MAI

FRANCE

Une sélection de l'Île de France de la FSGT rencontre à Arcueil l'équipe nationale palestinienne de football dont c'est le premier match d'une tournée en France.

La FSGT qui entretient également des relations avec la Fédération sportive travailliste israélienne HAPOEL (70% du sport israélien), rappelle à cette occasion que son objectif est « le développement de l'olympisme, à partir de l'application, dans toutes les situations, du principe de non discrimination raciale et politique dans le sport ».

8 MAI

FRANCE

Des cérémonies officielles marquent dans tout le pays le trentième anniversaire de l'écrasement du nazisme. Le président de la République notamment dépose une gerbe à l'Arc de Triomphe, et visite le centre Jean-Moulin à Bordeaux ; le ministre des Anciens combattants reçoit des délégations étrangères d'une vingtaine de pays.

Les chefs du 3^e régiment d'hélicoptères de combat basé à Etain-

Rouvres (Meuse) refusent de fournir un contingent, pour défilier à Boulogne à la demande du maire communiste de la ville, en raison de la présence d'une délégation de la CGT et de son drapeau parmi les invités, ce qui ne serait pas autorisé par les règlements.

Dans la nuit, des croix gammées ont fait leur apparition sur les murs intérieurs de l'immeuble où réside M. Charles Hernu, ministre de la Défense.

La librairie Ombres blanches, à Toulouse, installée depuis un mois à peine dans de nouveaux locaux, est saccagée par un commando particulièrement acharné à détruire des livres.

Le congrès du MRAP s'ouvre à Paris où il réunit plus de six cents délégués venus de toutes les régions.

9 MAI

FRANCE

Le Mémorial Frantz Fanon réunit à Paris diverses personnalités autour de la veuve de l'écrivain.

Au cours d'une rencontre nationale à Montreuil (Seine-St-Denis), la Jeunesse Ouvrière Chrétienne dresse le bilan de son action parmi les jeunes chômeurs, en présence de cinq cents délégués de trois cents comités de chômeurs.

ILES MALOINES

La Grande-Bretagne lance une offensive militaire alors que les bons offices du secrétaire général de l'ONU tentaient d'empêcher l'aggravation de la situation et d'obtenir un règlement pacifique.

JAPON

Douze cortèges partent de différentes villes du Japon pour rallier



SENNA

7 mai : à l'appel du MRAP devant la Mosquée de Paris.

Hiroshima où se déroulera en août un rassemblement pour la paix.

10 MAI

FRANCE

Après l'incendie qui a causé la mort de deux personnes dans un immeuble de la rue de Fleury (Paris 18^e), le MRAP, dans un communiqué, s'inquiète de la multiplication des incendies dans le quartier de la Goutte d'Or et dénonce les conditions intolérables de logement qui sont celles des immigrés dans ce quartier.

Nouvelles plaintes contre M. Papon

Six nouvelles plaintes sont déposées par des familles de juifs déportés, contre M. Maurice Papon, secrétaire général de la préfecture de la Gironde sous l'occupation.

M. Cousté, député, attire l'attention du ministre des Relations extérieures sur le fait que M. Gérard Israël qui devait conduire une délégation du Parlement européen au Pakistan, s'est vu refuser l'entrée de ce pays en raison de son appartenance à l'Alliance israélite universelle.

IRLANDE

Deux Irlandais du Nord sont nommés au Sénat de Dublin par le Premier Ministre. C'est la première fois que des Irlandais du Nord sont choisis parmi les onze sénateurs directement nommés par le Premier Ministre.

ISRAËL

Six officiers de réserve affiliés au mouvement « La paix maintenant », dénoncent les pratiques répressives de l'armée israélienne dans les territoires occupés, notamment la « multiplication des tirs contre les manifestants palestiniens », les « punitions collec-

tives » et les « provocations des colons ».

12 MAI

FRANCE

Un gardien de la paix qui avait comparu le 14 avril devant la 17^e chambre correctionnelle de Paris pour avoir frappé et sérieusement blessé un Algérien le 14 juillet dans un réducteur de la station de métro Madeleine, est relaxé.

13 MAI

LE CAIRE

L'Egypte et les Etats-Unis entament des conversations sur l'autonomie des Palestiniens de Cisjordanie et de la bande de Gaza.

14 MAI

FRANCE

Un dossier sur « les mesures de protection de la population civile en cas d'attaque nucléaire », est en préparation au ministère de l'Intérieur, répond M. Gaston Defferre à la question d'un député.

ETATS-UNIS

Le président Reagan réaffirme l'appui américain à Israël. Il ne permettra jamais « que l'avantage militaire qualitatif et quantitatif d'Israël sur ses voisins disparaisse ». Une aide supplémentaire de deux cents millions de dollars est envisagée.

15 MAI

GRECE

Dans le stade antique d'Olympie, au cours d'un rassemblement pour la détente internationale et la paix, des flambeaux sont allumés pour témoigner de la volonté commune des peuples. L'un d'eux a pris la route pour Nîmes où il rejoindra le Festival de la Jeunesse pour la Paix et l'Amitié, d'autres se dirigent vers l'Europe du Nord et l'Amérique. Des dizaines de milliers de personnes manifestent pour la paix et le désarmement à Vienne en Autriche, Hanovre en RFA et Göteborg en Suède.

16 MAI

NAMIBIE

Au terme d'une enquête dans la province namibienne de l'Ovamboland, une délégation d'évêques, conduite par Mgr Denis Hurley, président de la conférence épiscopale d'Afrique australe, condamne sévèrement les atrocités

commises par l'armée sud-africaine.

URSS

Quelque six cents personnalités religieuses d'une centaine de pays, dont deux représentants du Vatican, lancent un appel aux gouvernements pour qu'en aucune circonstance, ils ne recourent aux armes nucléaires. Ils demandent aussi à l'ONU que la session spéciale sur le désarmement nettoie « la terre de la saleté nucléaire ».

18 MAI

FRANCE

Le secrétaire général de l'ONU adresse au gouvernement sud-africain un appel urgent à la clémence, en faveur des trois militants de l'A.N.C. condamnés à mort.

AFRIQUE DU SUD

Le secrétaire général de l'ONU adresse au gouvernement sud-africain un appel urgent à la clémence, en faveur des trois militants de l'A.N.C. condamnés à mort.

19 MAI

FRANCE

M. François Mitterrand part pour une visite africaine qui le conduira, après escale à Alger, au Niger, en Côte d'Ivoire, au Sénégal et en Mauritanie.

20 MAI

ISRAËL

Trente Druzes du Golan sont condamnés à des peines de prison avec sursis et à des amendes pour avoir refusé la carte d'identité israélienne. Dix avaient été la semaine précédente. Le responsable pour l'éducation annonce que les lycéens druzes sans carte d'identité israélienne ne pourront se présenter au baccalauréat.

24 MAI

LIBAN

Une voiture piégée explose à l'entrée de l'ambassade de France à Beyrouth faisant onze morts dont cinq parmi les membres du personnel.

25 MAI

Fusillés à Ajaccio

Deux piétons d'origine maghrébine sont victimes de coups de feu tirés d'une voiture dans une rue d'Ajaccio. L'un d'eux est tué l'autre grièvement blessé.

Politique, commerce, chauvinisme, violences, ballon rond, vingt-quatre équipes et des millions de supporters... Attention au mélange

OMBRE ET SOLEIL SUR LE MUNDIAL

Souhaitons d'abord que le douzième championnat du monde de football se déroule normalement, sans boycottage ni forfait, dans un monde en paix, du 13 juin au 11 juillet, en Espagne. Si un tel championnat n'eut pas lieu en 1942 et 1946, c'est en raison de la Deuxième Guerre mondiale et de ses séquelles, souvenons-nous en.

Comme les Jeux Olympiques qu'ils égalent presque en audience et en signification, les championnats du monde de football sont un baromètre où l'on peut déceler l'état du monde. En les analysant on constate, hélas, l'emprise du fascisme et du nazisme en 1934 et 1938 quand certaines équipes saluaient le public bras tendu, tandis qu'une propagande éhontée récupérait les succès de la sélection italienne.

Plus heureusement, depuis 1950, on discerne la montée des pays en voie de développement et nouvellement indépendants comme le Brésil, le Maroc, Israël, le Zaïre, la Tunisie, ainsi que l'affirmation des pays socialistes, l'épopée des Coréens du Nord qui éliminèrent l'Italie et le Chili en 1966, étant l'exemple le plus fameux de révélation d'une équipe totalement inconnue. Ce qui précède explique notamment pourquoi la phase finale de la compétition va comprendre en Espagne non plus seize pays comme dans le passé mais vingt-quatre dont deux africains, l'Algérie et le Cameroun. Le football est universel et le monde change ; la Fédération internationale des associations de football (FIFA) a dû en tenir compte. L'Afrique reste néanmoins sous-représentée alors que l'Asie est absente.

Encore une fois, seul le canon qui tonne aux Malouines pourrait contrarier ce moment de paix et de rassemblement que doit être le *Mundial* espagnol. Il était question au début du mois de mai d'un forfait éventuel des équipes britanniques (Angleterre, Ecosse, Irlande du Nord). Il était à craindre aussi qu'en cas d'extension du conflit, l'Argentine soit empêchée de défendre le titre mondial qu'elle avait conquis en 1978. Le sport ne vit pas en vase clos...

L'absence des Britanniques et du tenant du trophée réduirait sensiblement la signification de la compétition, mais le *Mundial* aurait lieu quand même, sans aucun doute. D'ailleurs, le Portugal, la Roumanie, la Suède et l'Uruguay ont fait acte de candidature pour remplacer les absents éventuels.

Les intérêts en jeu sont trop importants pour que la compétition soit annulée. Intérêts sportifs, certes, car il s'agit d'une épreuve significative qui va façonner le football pour quatre ans jusqu'au prochain *Mundial* en Colombie, mais aussi intérêts de tous ordres, économiques et financiers notamment.

Coût : 800 millions de francs

Il faut savoir d'abord que cette compétition-marathon de près d'un mois coûte cher. Dix-sept stades sont concernés ; il a fallu les rénover, voire les transformer et même en construire un, le *Nuevo estadio* de Valladolid où l'équipe de France jouera deux matches justement.

Heureusement pour elle, l'Espagne est un grand pays du football et les recettes s'annoncent considérables.



Le ballon rond, une grosse affaire.

Ces recettes diverses laisseront un bénéfice que l'on peut d'ores et déjà prévoir coquet et qui sera réparti ainsi : 10 % à la Fédération internationale (FIFA), 65 % aux vingt-quatre pays qualifiés en fonction de leurs résultats pendant le *Mundial* et 25 % à la Fédération espagnole organisatrice.

Un produit juteux

Pourtant, les bénéfices risquent de ne pas être aussi élevés que les promoteurs l'espéraient dans certains domaines. Ils ont confié par exemple la publicité à un trust international *West Nally*, lequel se serait

vu retirer le marché ensuite au profit d'une société monégasque tandis que l'accueil des candidats spectateurs était cédé à un consortium d'agences touristiques *Mundiespana* lequel a commis des erreurs dans sa recherche frénétique de gains maximum.

En contraignant d'abord les étrangers désireux d'obtenir des billets pour les matches à acheter des séjours de deux semaines minimum à un mois avec demi-pension dans des hôtels aux tarifs élevés, *Mundiespana* a fait fuir la majorité d'entre eux, en particulier les Français qui sont à portée de

voiture de l'Espagne. Devant la quantité de séjours invendus le consortium a révisé sa politique et proposé des aller et retour ultra-rapides pour un seul match, mais ce revirement fut tardif car le public identifie maintenant le *Mundial* à un spectacle prohibitif alors que les meilleures places ne dépasseront pas soixante francs. Vous l'avez compris, les marchands sont entrés en force dans le temple et le *Mundial* est devenu un produit juteux que d'aucuns essaient de vendre le mieux possible. Or, le sport fasse marcher le commerce, pourquoi pas ?

Encore faut-il que la commercialisation reste dans des limites raisonnables et que la compétition n'en souffre pas, qu'elle reste crédible. Or, le règlement du championnat du monde tend à favoriser toujours plus le pays organisateur et les grandes puissances de la balle ronde, désignées têtes de série selon des critères discutables, et pourvues d'avantages qui renforcent encore la hiérarchie !

« Comment voulez-vous bousculer l'ordre établi dans ces conditions ? » demande Michel Hidalgo, sélectionneur-entraîneur des équipes de France. Mais, il est à peu près le seul à dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Et puis, n'a-t-on pas vu plus haut que tout le monde y trouve son compte, le faible comme le fort, à l'heure de la répartition des bénéfices ?

La part des joueurs

Le championnat du monde de football, c'est comme les Jeux Olympiques, l'important est d'y participer mais, pour des raisons financières... Certains souriront peut-être en se disant qu'aux JO, l'argent n'est pas absent non plus ; certes, mais le *Mundial* est en train d'établir des records dont l'image du sport risque de souffrir.

Cette fois, dans un souci de clarification et d'information du public qui les honore, la Fédération française de football et ses associés ont révélé comment serait calculée la part des uns et des autres, joueurs compris. Comme en 1978, une société a été spécialement créée ; il s'agit



Le foot-ball en voit de toutes les couleurs.

de *Football France promotion*. Cette société est chargée de l'exploitation publicitaire ou promotionnelle de la qualification de l'équipe de France. Il est prévu que les joueurs se partageront 60 % des sommes revenant à la F.F.F.

Ensuite, viendront s'ajouter les primes d'intéressement aux résultats obtenus en Espagne et de port d'équipement, primes de trente mille francs pour la participation à la phase finale de cinquante mille francs pour la qualification éventuelle au deuxième tour, c'est-à-dire si la France termine première ou seconde d'un groupe qui comprend aussi l'Angleterre, la Tchécoslovaquie et le Koweït. Bien entendu, d'autres gratifications sont prévues si notre sélection nationale participe aux demi-finales et à la finale. Si par extraordinaire les Français gagnaient le *Mundial*, un joueur comme Bossis se verrait attribuer au total six cent mille à sept cent mille francs. Naturellement, il lui resterait encore à payer ses impôts...

Le *Mundial* peut rapporter gros aussi aux joueurs espagnols. Un minimum de sept millions de francs à l'équipe et dix millions de francs si l'Espagne enlève son *Mundial a la casa* comme l'ont fait l'Uruguay en 1930, l'Italie en 1934, l'Angleterre en 1966, la R.F.A. en 1974 et l'Argentine en 1978.

C'est cela aussi le championnat du monde de football. Sport et commerce, grandeur universelle et gigantisme, rassemblement pacifique et lutte acharnée sur le terrain au détriment du spectacle car le jeu dur, la violence et le chauvinisme sont les fruits pourris de la recherche du résultat à tout prix. Le *Mundial* est un peu comme la langue d'Esopo, la meilleure et la pire des choses.

Toujours est-il que cette invention française — Jules Rimet en fut l'initiateur — est une institution qui, en cinquante-deux ans, s'est ancrée dans le cœur du public du monde entier au même titre que les Jeux Olympiques. C'est que ses qualités l'emportent encore sur ses défauts et que son déroulement est, malgré tout, signe de paix.

Jean-Claude GRIVOT

BOUTONS BOUCLES FERMOIRS GALONS

TEL : 260.31.93

113, rue d'Aboukir PARIS

D'TRIO
AGAPI

108, rue du
Faubourg
Saint-Denis
75010 PARIS

sportwear

téléphone
523 00 54
246 57 00
246 57 01

Le sport, une expression de l'amitié entre les peuples, peut être aussi l'occasion de crier son racisme de la touche

« S'ils perdent, tout va bien ! »

Chaque fin de semaine sur les terrains de sport de France, des équipes composées partiellement ou dans leur totalité de jeunes, immigrés, originaires des D.O.M.-T.O.M. ou de Français musulmans, se retrouvent dans les compétitions diverses pour le seul plaisir du sport. Ils cherchent souvent une autre manière de s'intégrer, par le jeu, souci qui va de pair avec celui de préserver leur identité. Des équipes se constituent sur une base ethnique homogène : démarche volontaire comme dans le cas de l'équipe de football de l'Association des originaires du Portugal de Paris (A.O.P.). Ou résultat des circonstances comme pour l'Association sportive Aulnay-Nord en Seine-Saint-Denis, où la section football est uniquement composée d'Antillais. « Nous la voulions ouverte à tous, assure Louis-Marie Pelaez, son président. Les liens d'amitié, les relations ont fait que les Antillais s'y sont retrouvés nombreux et que le recrutement s'opère désormais dans leurs rangs. Sans qu'il n'y ait aucune volonté d'exclusion de la part des joueurs, je crois que cet état de fait convient à leur besoin d'identité régionale, et à leur envie de se retrouver ».

Mais vouloir se regrouper ainsi, n'est-ce pas introduire le ver dans le fruit, au moindre incident prêter le flanc au racisme latent, et en multiplier les risques de manifestations ? Victor, responsable de l'A.O.P. de Paris ne voit pas les choses de cette façon. « Bien sûr, nous, les Portugais, on nous reproche souvent d'être des râleurs, de jouer dur, de parler notre langue sur le terrain, ce qui énerve parfois les adversaires. Si nous avons eu des problèmes de violence durant certains matches, je ne crois pas qu'ils provenaient d'un quelconque racisme. Ils étaient dus à mon avis à l'énerverment des joueurs du fait de l'engagement physique. Alors des

mots, oui, parfois. Mais rien de très grave. » Il y a cette volonté de minimiser les incidents chez Louis-Marie Pelaez, et de les ramener à leur seule dimension sportive. Ce n'est pas l'avis de Driss Agouzoul, jeune étudiant marocain en France depuis cinq ans. Il a, lui, mal vécu la confrontation ethnique dans le sport. « Ma première expérience dans une équipe universitaire composée uniquement de Marocains avait déjà été peu convaincante. Dans un milieu où on ne s'y attend pas nous faisons l'objet de discriminations. Pas de la part des responsables certes qui ont même préféré renoncer à la constitution d'équipes sur de telles bases pour éviter tout incident. Ma deuxième expérience dans une équipe de Franco-musulmans d'Amiens-Nord, elle, a été totalement catastrophique. Au bout de quatre matches, j'ai préféré renoncer, ne supportant plus les insultes, surtout lorsque nous nous déplaçons sur terrain adverse. »

L'Union sportive de la Petite-Garenne, dans le Nord d'Angoulême, est confrontée aux mêmes problèmes. Les gars des Basseau, comme on les nomme, des jeunes Français-musulmans, deux immigrés et des Français d'origine métropolitaine, n'ont pas la vie facile sur les terrains. « Ce n'est pas le comportement des joueurs, remarque Ali Amir, mais celui des spectateurs qui contribue à envenimer les situations. Il faut que nos gars aient un sacré sang-froid pour supporter les « ratons » ou « bougnoules » dont on les gratifie. Bien sûr, s'ils perdent tout va bien. Mais ils savent aussi gagner. Et nos attaquants, les buteurs, en conséquence, ce sont précisément les Français-musulmans de l'équipe ».

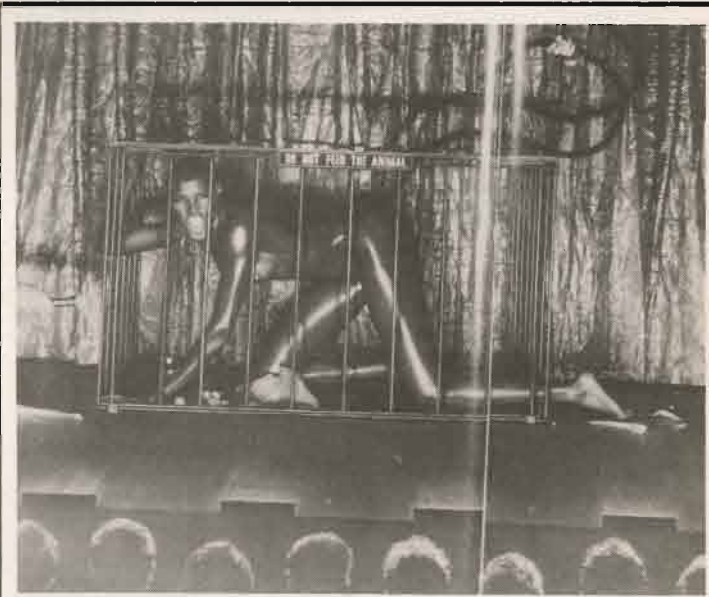
Driss a voulu tirer la conclusion de ses deux premiers échecs, en choisissant de se fonder dans une équipe où il serait

le seul étranger, à Quesnoy-le-Montant dans la Somme. « Je crois, dit-il, qu'il faut sortir du ghetto pour ne plus constituer une cible. » Démarche inverse à celle de Toni aujourd'hui à l'A.O.P., qui n'était pas parvenu à trouver sa place dans une équipe française et qui se sent désormais à l'aise parmi ses copains portugais. Face à deux attitudes aussi opposées, y a-t-il une chance de trouver une solution, sinon dans la disparition du racisme ?

Et le sport n'est que le reflet de la société où il se pratique. Les problèmes existent. Ils sont parfois graves. Le comité local du M.R.A.P. d'Angou-

lême a dû intervenir, fin 1981, auprès de la Ligue Centre-Ouest de football, pour qu'il soit mis un terme au comportement de certaines équipes et de leurs supporters. Rien n'est perdu si l'on suit Ali Amir qui affirme que « c'est bien cette équipe de l'U.S.P.G., cosmopolite d'une certaine manière, qui a contribué à l'amélioration des relations intercommunautaires dans la cité Basseau, ce quartier défavorisé d'Angoulême. Peut-être même à empêcher certains de tomber dans le piège de la délinquance. »

Dominique DUJARDIN



D.R.

ENCORE TARZAN !

Homme blanc, elle t'attend ! Fine, musclée, prête à bondir, toute la fièvre de la jungle dans les yeux...
Femme, et noire : deux bonnes raisons d'être à tes genoux. Et puis, tu n'as rien à craindre, elle est en cage...
Dépêche toi, homme blanc, elle n'y restera peut-être pas longtemps. Juste le temps pour Photo, magazine artistique, de publier un album de photographies, Jungle Fever, qui condense les fantasmes les plus vils de siècles de colonialisme et d'oppression des femmes.

Ce numéro de mai de Photo, c'est une anthologie du genre. Il faudra, un jour, créer un musée du racisme, et lui garder une place de choix.

J.M.O.

Le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples a tenu congrès les 8 et 9 mai. Rencontre de générations, d'idées, de croyances, de philosophies. Et de certitudes communes

LES CONVICTIONS CONTAGIEUSES DU MRAP

Deux personnes en pleine conversation, au lendemain du congrès du MRAP, pour relancer une action toujours plus indispensable malgré les changements intervenus depuis un an. Lui, l'abbé Jean Pihan, un vétéran de l'action contre le racisme. Elle, Annie Frapsauce, vingt ans, vient tout juste d'être élue au bureau national. Deux générations, deux approches différentes.

J'appartenais à une commission du ministère de la Justice chargée de la protection de l'enfance en matière de presse enfantine, sur la base d'une loi de 1949. Elle interdisait la violence, l'apologie du crime, etc. Les premiers législateurs n'avaient pas pensé à y introduire l'interdiction de ce qui pouvait conduire au racisme. Alors, à cause de ça, il y a eu un colloque à la Sorbonne et, à cette occasion, j'ai fait la connaissance de membres responsables du MRAP : Pierre Paraf, le président, Albert Lévy... C'était en 1960. Petit à petit, j'ai été amené à prendre davantage de contacts avec le Mouvement, Pierre Paraf m'a demandé d'entrer au bureau national, puis on m'a offert d'être l'un des vice-présidents. En fait on est venu me chercher. Alors, j'ai découvert d'une manière beaucoup plus précise ce qu'était le MRAP.

Pour moi, le Mouvement a été, tout d'abord, une manifestation. Celle qui a suivi Copernic. L'attentat m'a vraiment bouleversée, choquée. Nous étions une bande de copains et on s'est aperçu qu'effectivement le racisme, l'antisémitisme, on les rencontrait à chaque instant, qu'on en avait maints exemples près de nous, en particulier dans notre faculté, alors qu'on n'en avait pas forcément conscience. Avec nos petits moyens, nous avons essayé de faire quelque chose.



Etre plus nombreux !

Mais notre comité de fac, au bout d'un an, ne pouvait plus fonctionner du tout, à cause de problèmes politiques essentiellement, entre autres, l'affaire de Vitry. Et puis, partant de là, nous nous sommes trouvés comme éclatés, des gens soutenant des thèses politiques opposées sans recherche d'un point d'accord. Impossible de continuer dans ces conditions là.

Voyez, quand on est venu me chercher, j'avais peut-être, c'est possible, un certain nombre de préjugés, entretenus par ce que l'on dit, que le MRAP est inféodé

à un parti politique. Je dois être naïf, mais enfin, je ne m'en suis pas aperçu. Il m'est arrivé une ou deux fois de dire : « Ecoutez, non, non ! Là, c'est trop partisan, je ne peux pas signer ! ». Chaque fois, on a tenu compte de mon point de vue. Et je n'ai jamais été entraîné dans quelque chose que je ne pouvais pas admettre. Et puis, en travaillant sur le racisme, je me suis découvert raciste. On a tous, au fond de soi, quelques préjugés, on n'est pas très au courant, on n'a pas beaucoup étudié ceci ou cela, et on se rend compte que, involontairement, bien sûr, eh ! bien, on traîne des séquences du racisme. Il y a donc eu, en ce qui me

concerne, toute une action de purification de moi-même.

Comme je le disais, en conclusion du congrès, le MRAP est quelque chose d'unique en son genre. Je ne connais aucune autre organisation susceptible d'unir dans la fraternité des gens qui sont par ailleurs extrêmement différents, y compris dans leurs convictions, mais qui sont unis par un idéal commun qui est la lutte contre le racisme et plus positivement pour la fraternité entre les hommes.

Je suis heureux d'avoir été l'un de ceux — parce que je suis loin d'être tout seul — qui représentent l'une des composantes de la

société française, ce que j'appelle la composante évangélique, pas seulement catholique, mais aussi bien protestante et d'autres encore. Elle a une certaine manière d'envisager les problèmes des rapports entre les hommes.

Et puis, ça m'a permis de mieux faire connaître le Mouvement dans le monde des Eglises, parce que, justement, il y avait ces préjugés. J'ai rencontré une grande compréhension de la part de l'épiscopat et c'est comme ça que nous avons eu au comité d'honneur, un évêque, non des moindres, Mgr Riobé, célèbre pour toutes ses prises de position, qui est venu une fois avec nous, entre deux trains depuis Orléans, pour une entrevue avec le ministre de l'Intérieur au moment où il y avait de grosses difficultés au sujet des immigrés. Et il n'a pas mâché ses mots. Et puis, après sa mort prématurée, nous avons eu un autre évêque que nous avons toujours d'ailleurs, Mgr Herbulot, de Corbeil, qui suit de très près ce que nous faisons.

Pour ma part, j'ai essayé de comprendre ce qui se passait dans mon groupe. C'est là que j'ai vu que le pluralisme était très important, même primordial dans un mouvement comme celui-là. Et c'est ce qui m'a fait rester. Avec aussi une autre découverte. J'étais allée à une réunion dans le VI^e arrondissement de Paris, sur l'apartheid. C'était une chose que je ne connaissais pas du tout, mais alors pas du tout. J'ai été littéralement effrayée, je ne croyais pas que ça pouvait exister. Pour en revenir au pluralisme, c'est quelque chose de difficile et quelque chose de nécessaire. Cela ne paraît pas évident parfois. Il y a des moments où on a envie de dire : « Non, je ne suis pas d'accord, ça ne correspond plus à ce que je pense ».

Vous arrivez à découvrir aussi que si chacun veut aller au bout de sa politique, de l'orthodoxie de son Eglise, de son parti, de son école philosophique, mais en négligeant le point de vue des autres, il s'enfoncé dans une impasse.

Une des choses que j'ai appréciées, c'est que, justement, ces contacts entre des gens qui n'ont pas les mêmes convictions, étaient enrichissants pour moi. Et j'ai l'impression, sans forcer la mesure, qu'ils pouvaient l'être aussi pour l'interlocuteur, l'interlocutrice.

Dans les premières rencontres, on avait un peu un col à manger de la tarte, n'est-ce pas ? Eh ! bien, assez rapidement, on devenait vraiment des amis, parce que chacun avait apprécié la sincérité, la largeur d'esprit de l'autre.

Annie, je trouve votre cheminement très intéressant. C'est celui de quelqu'un qui découvre à partir d'un fait précis, tout le mal, tout le drame, toute la saloperie



Un mouvement unique en son genre.

du racisme et qui, s'étant approché du Mouvement, voit tout-à-coup qu'il y a beaucoup d'autres choses de même nature contre quoi il faut lutter. Comme votre découverte de l'apartheid. Vous en découvrirez encore bien d'autres, comme le problème des immigrés qui n'est pas seulement un problème de racisme mais aussi un problème économique et social. Vous découvrirez ainsi que derrière les faits, il y a les causes. C'est un point sur lequel le MRAP insiste énormément. Il a d'ailleurs souvent cité la fameuse formule de l'abbé Pierre que je rappelle de mémoire et pas très exactement : devant toute détresse humaine, occupe-toi à la soulager sans retard, devant toute détresse humaine, occupe-toi à en supprimer, sans retard, les causes.

L'aspect social m'intéresse énormément. Il est directement lié aux études que je fais. J'ai effectué un stage au cours duquel j'ai rencontré beaucoup d'immigrés en situation économique et sociale, enfin sous beaucoup d'aspects, en situation désastreuse. J'ai vu les logements, la réalité qu'on ne peut imaginer quand on a des gens devant soi dans une permanence. On ne peut imaginer ce qu'ils vivent, ce qu'ils peuvent ressentir. Il faut avoir vu comment ils arrivent à l'hôpital, complètement malades, complètement désespérés physiquement et psychologiquement. De militer au MRAP m'a apporté une sensibilité nouvelle qui me permet de mieux les comprendre. Peut-être pas de mieux les aider matériellement, mais de mieux

voir les causes et peut-être d'abord leurs problèmes d'une manière différente.

Simplement sous l'aspect culturel, j'estime important de connaître le mode de vie des gens, leurs traditions et, au Mouvement, j'ai appris beaucoup. Et puis, la recrudescence des idées nazies me préoccupe aussi énormément. La banalisation actuelle du nazisme me choque, ça devient dangereux dans la mesure où les gens ne savent pas, comme beaucoup de ceux de mon âge. Et cette multiplication des sectes...

Alors, quand je vois, à Assas cette oppression du GUD, qu'en fin de compte il n'y a qu'eux qui peuvent s'exprimer sur la fac, je ne comprends pas que cela puisse devenir une chose banale. Tout le monde sait qu'Assas, c'est devenu la fac réservée des activistes d'extrême-droite, alors on se dit qu'il n'y a pas d'espoir que ça change et on laisse les choses aller. Non ! A Assas, d'autres gens doivent pouvoir s'exprimer. Le racisme, c'est grave, quelque chose de dangereux qui a déjà conduit à l'idéologie hitlérienne, il faut donc être très vigilant.

Vous avez tout à fait raison de rappeler la nécessité de cette vigilance parce que, lorsque la bête est endormie, elle n'est pas morte. Il ne faut pas s'affoler, tout de même, parce qu'il y a un certain nombre de gens qui réagissent. Je pense à l'exposition sur la déportation, au Trocadéro. Ce qui a frappé le plus les organisateurs, et moi aussi, parce que j'y suis allé, c'est le grand nombre de jeunes qui la visitaient, qui posaient des

questions et qui étaient beaucoup plus attentifs à ces questions-là que les jeunes d'il y a cinq ou six ans.

Il convient, c'est vrai, de dénoncer toute l'action pseudo-scientifique des gens qui ressortent les vieilles idées nazies.

En fait, il y a une quantité de manières d'opprimer l'homme et je crois qu'un des rôles essentiels du MRAP, c'est de faire prendre conscience de ces dangers contre l'homme aux gens qui nous entourent. Il faut réussir à faire des convictions contagieuses.

Le MRAP a un rôle considérable pour conscientiser les gens, pour reprendre l'expression de Dom Helder Camara, pour conscientiser ceux qui n'ont nulle conscience de ces problèmes. Vous avez découvert des tas de choses. Il y a des quantités de gens qui n'ont pas encore fait ces découvertes, qui ne croient pas que ce que nous disons est vrai, que ces choses dont nous parlons sont dangereuses, mauvaises, anti-humaines.

Vous comprenez alors la nécessité pour le MRAP de gagner en audience, dans son créneau, le racisme et tout ce qui s'y rattache, qu'il se développe. Et je vous répéterai ce que j'ai dit à mes camarades au congrès, en quittant mes fonctions mais non pas le MRAP : restez dynamiques, il faut que nous soyons dix fois plus nombreux pour créer un consensus entre tous les gens prêts à lutter pour l'homme, pour que l'homme puisse être l'homme.

Conversation suivie par Robert DECOMBE

Expliquez-moi

C'est dit et répété : « Ils » pillent la Sécurité sociale. « Ils » envahissent les hôpitaux. Pourtant, à cotisations égales, les travailleurs immigrés n'ont pas les mêmes droits sociaux.

Les inégalités légales



Travaux à plus grand risque, et pourtant...

Ce travailleur algérien se faisait une joie de recevoir son fils pendant les vacances scolaires. Las ! A peine arrivé, le gosse tombe malade. D'urgence l'hôpital. Bouleversé, le père. Et comme si sa peine ne lui suffisait pas, on lui demande soixante mille francs de frais d'hospitalisation. Il paie les cotisations à la Sécurité sociale, sa feuille de paie en témoigne. Les enfants sont couverts, non ? Pas le sien. Algérien.

Le touriste français qui traverse l'Espagne pour aller visiter le Portugal, sera couvert par la Sécurité sociale. Pas son copain d'atelier portugais qui cotise à la même caisse que lui.

Quatre millions et demi d'hommes, de femmes et d'enfants, apprennent régulièrement à leurs dépens, que des dispositions légales, voulues, codifiées pendant des décennies, restreignent considérablement leurs droits. Familles restées au pays, retraités, veuves, orphelins, invalides, accidentés du travail, etc., peu y échappent.

Ces discriminations se sont étendues alors que l'obtention de droits nouveaux permettait d'élargir la couverture sociale de la population française. Les travailleurs étrangers peuvent prétendre à tous les droits reconnus au Français sauf à ceux qui leur sont expressément refusés, parce qu'étrangers, par un texte officiel. Et en matière de Sécurité



M'man, et tes allocations ?

sociale, ces refus sont des plus nombreux et diversifiés.

Ce phénomène, moins voyant que le refus d'embaucher ou de louer, n'en est que plus grave puisqu'il donne force de loi à la discrimination. Cela permet d'utiliser à d'autres fins, d'importantes sommes

risques, aux moyens de protection les moins respectés, insuffisants ou inadaptés. L'analphabétisme, la méconnaissance du français, l'absence de formation professionnelle, augmentent encore les dangers. Mais, si on ne reproche pas aux victimes des accidents de la route d'envahir les hôpitaux, il en va différemment pour les immigrés : victimes, donc coupables. Ils prennent le travail des Français et s'offrent, en plus, le luxe d'occuper leur place... à l'hôpital ! Les enfants des tués au travail perdront toutes les allocations, familiales et d'orphelins, s'ils retournent, avec leur mère, dans leur pays d'origine.

Des changements appréciables ont cependant été obtenus au cours des dix dernières années. Non sans actions. L'Institut confédéral de défense et d'assistance sociale, organisme commun à la CGIL italienne et à la CGT, en dresse un bilan fourni, pour les migrants italiens et ceux des pays de la Communauté européenne.

Les précédents gouvernements avaient dû concéder des améliorations pour les allocations aux mères de famille, pour les handicapés adultes, le paiement intégral des pensions, la revalorisation des rentes accidents du travail, les cartes de réduction SNCF, les bourses d'études, etc.

La suppression de la cotisation maladie de 1 % sur les retraités du régime général, et de 3 % du régime minier, a permis aux intéressés, originaires d'une dizaine de pays européens, qui ne relèvent plus de la Sécurité sociale française, de récupérer des centaines de millions de francs.

Il a fallu quelque quinze années pour faire attribuer aux femmes immigrées, au même titre qu'aux autres, les cartes de priorité des mères de famille. Ainsi, a disparu une discrimination qui datait du régime de Vichy.

Le nouveau gouvernement a pris des mesures favorables aux travailleurs migrants dès son installation. Il reste cependant bien des discriminations à extirper de la législation pour qu'à cotisation égale, la couverture sociale soit aussi égale pour tous. La réforme envisagée en donne l'occasion.

Serge CAPPE



Radio France

c'est bien sûr
France-Inter • France-Culture • France-Musique
FIP et Radio France Internationale

mais c'est aussi
Radio 7 • Radio Bleue

et dès maintenant
Fréquence Nord • Radio Mayenne •
Radio Seine et Marne • Radio Berry Sud

et demain
d'autres radios locales, professionnelles,
animées, toutes grandes ouvertes sur la vie
et la communication.

GRAINE DE BETON

Beaucarenelle

16 rue Linois 75015 Paris

Métro Charles Michel

Tél. 575 56 03



Diététique et
cosmétique naturelles

Iridologie

89, bis rue Lauriston 75116 Paris
Métro Boissière

7 quai de l'Oise 75019 Paris
Métro : Crimée

Hi-Fi

SNOW

VIDEO

**NOUS IMPORTONS ET VENDONS
DIRECTEMENT AU PUBLIC**

HI-FI
VIDEO
LIGHT - SHOW
CADEAUX
TELEPHONES SANS FIL
TELEPHONE LONGUE DISTANCE (plus de 20 km)

PROMOTIONS PERMANENTES

Une visite s'impose !!!
Garantie S.A.U. assurée
Mise au point et réparations d'émetteurs récepteurs
professionnels et grand public



*Revue des ingénieurs des
Travaux
publics de l'État*

Aménager ?

Oui, mais comment ?

**L'urbanisme, l'environnement, les transports,
l'énergie, la qualité de la vie sont au cœur de
tous les débats.**

**Un outil de réflexion et de critique est précieux.
Des professionnels y travaillent.**

Lisez TPE : 1 an - 6 n^{os} - 90 F

Numéro gratuit sur demande.

Prochain dossier : La Mer.

163, rue Saint-Honoré - 75001 PARIS

*La différence entre le mulet stérile
et bâtard et l'homme supérieurement mâle ? Aucune.*

LE RETOUR DES MACHOS

Machos, au début de votre carrière, au fin fond de l'Espagne, vous n'étiez rien d'autre qu'un animal de sexe masculin. Vous avez eu, ensuite, de l'avancement et ce nom fut celui donné au produit du croisement de l'âne et de la jument, c'est-à-dire au mulet. Un animal stérile, bâtard, dont la sottise et l'entêtement sautèrent si vite aux yeux des campagnards qu'il devint le surnom idéal des hommes de peu de jugeotte. Hou ! Hou ! ricanait-on en montrant les machos du doigt. Mais quand, selon un processus bien connu, les machos compensèrent l'atrophie de leur cervelle par le développement de leur musculature, plus personne n'eut envie de rire. Et, encore moins, le pouvoir royal qui sentit poindre une menace contre l'ordre établi. En effet, dans l'Espagne du XV^e siècle, le machisme s'empressa de prendre le visage de tous les hommes de condition modeste qui ne disposaient que de leurs forces physiques afin de triompher d'une société injuste. Et qu'elles furent noires les années de gloire de l'Espagne pour les machos constitués en de redoutables groupes de délinquants ! A l'orée du XVI^e siècle, heureusement, tandis qu'Isabelle la Catholique s'éteignait dans la satisfaction d'avoir chassé Juifs et Arabes d'Espagne, un homme voguea au secours de ses congénères. Cet homme, Christophe Colomb, ouvrit le chemin des Amériques à tous ceux que la société espagnole avait brimés. Et les machos, remplissant les caravelles de la conquête, déménagèrent sous d'autres cieux. Mais déménageant seuls, leur principal but en arrivant fut d'apaiser leur libido mise à rude épreuve par une longue traversée. Ils tombèrent donc tout naturelle-

ment dans les bras des belles indigènes qui les accueillirent. Et ils s'y trouvèrent si bien que chercher de l'or et convertir des âmes — le but de leur mission — leur sortit de l'esprit ! Heureux jours que les premiers jours de nos machos sous le soleil des tropiques ! Cependant, rapidement, de nouvelles caravelles arrivèrent, porteuses de nouveaux

contingents de machos espagnols et des semonces de la couronne impériale irritée par la débauche de ses envoyés. Renonçant à des préoccupations primaires, nos machos durent donc se mettre au travail. L'intrépidité et la force de ces hommes vint facilement à bout des populations indigènes d'un naturel plutôt paci-



Un « saint » (Roger Moore) non immunisé.

fique. En peu de temps, asservissant hommes et femmes, les machos se constituèrent en une classe dominante et prirent une revanche sur leur passé.

Mais, au bout de quelques années, la génération de métis que l'union des Espagnols avec leurs jolies maîtresses avait engendrés, devint adulte. Et cette génération, méprisée par ses pères, se rebella à son tour, faisant naître cette violente réaction à une situation d'infériorité qu'avait toujours été le machisme en Espagne. Si bien que la Terre de Feu aux Etats-Unis — où il prit le visage des *cow-boys* — le nouveau machisme américain s'incarna dans une catégorie d'hommes opprimés acculés à une perpétuelle lutte pour la vie.

Au moment de la révolution mexicaine d'ailleurs, ce terme de macho devint extrêmement populaire. Et, sur les pas de Zappata et de Pancho Vila, des armées entières de machos marchaient vers la victoire en chantant : « *que nos importan los bolillos, nosotros somos muy machos* » (« *que nous importent les boulets de canons, nous, nous sommes très machos* »).

En Amérique latine, on est toujours en effet très macho. On l'est tellement que, même victorieux de l'opresseur, il n'a jamais été question de laisser à l'abandon des qualités de courage, de force et de virilité entretenues par des siècles de lutte.

En se libérant, les machos firent des femmes les nouvelles victimes de leurs « *qualités* » !

Et c'est précisément dans l'attitude des machos vis-à-vis des femmes que les féministes américaines crurent trouver le stéréotype le plus parfait de l'oppression des femmes. Elles popularisèrent donc le terme à tel point que celui-ci traversa l'Atlantique et revint en Europe dépourvu de sa signification originale. Une signification oubliée par les dictionnaires eux-mêmes puisque le *Petit Robert* en donne la définition suivante : « *L'homme qui fait sentir sa supériorité de mâle...* » Un peu court !!!

Josette SICSI

Un mois de jeûne pour « être ce qu'on est » avant l'Aïd et Kbir, la fête du sacrifice qui terminera l'année musulmane.

Juin : les douces nuits du Ramadan

En cette année 1982 où l'immigration venue de tous les lieux déshérités ou dépossédés du monde, demande une reconnaissance de ses droits à l'existence, *Différences* m'a demandé de parler de ce qu'est le Ramadan. Il l'a demandé à un Maghrébin-Algérien, en l'occurrence — qui, même s'il ne suit pas toutes les coutumes, les habitudes, les rites, les usages proprement islamiques, reste immergé dans un type de culture particulière et très vivace aujourd'hui.

Du Ramadan, ce mois le plus important pour les musulmans, il me reste beaucoup de souvenirs appartenant à cette période de colonisation vécue par les Algériens dans leur propre pays.

Racisme et colonialisme vont de pair et à propos du Ramadan, il importe de dire — au-delà de la signification culturelle — que c'est une de ces manifestations du choc culturel — en plus du choc politique, économique, social, et militaire — qui a fait que, bien souvent pendant la période coloniale, avait lieu à notre égard, jeunes lycéens algériens de l'époque, l'intolérance coloniale.

Nous devons exiger, puisque nous faisons le Ramadan, un repas chaud à minuit pour tenir un peu mieux le coup pendant la journée. Pour nous, faire le Ramadan, dans un lycée de la colonie — Lycée Ben Aknoun, près d'Alger — c'était plus que marquer notre *différence*. C'était, au-delà de celle-ci, peut-être à travers elle, dire que nous existions. Oui, à part entière, même si nous étions sans existence juridique véritable, encore. Un peu comme l'immigration. On pouvait travailler, parler à la rigueur, mais exister, exister comme soi, comme un être... alors ça ?...

Et qu'est-ce que c'est le Ramadan ? Ce mois de Ramadan consiste en un jeûne diurne, vingt-neuf à trente jours selon les années. Le Ramadan est le neuvième mois du calendrier islamique. Le jeûne doit être absolu, depuis le moment où l'aube permet de distinguer « le fil blanc du fil noir » jusqu'au coucher du soleil (désigné par le terme de *maghreb*). Ce qui définit l'acte de foi en Islam, ce n'est pas uniquement ou nécessairement la pratique, c'est bien, avant tout, l'intention ou *niyya*.

Le Coran prescrit l'absence de nourriture, de boisson, de relations sexuelles. Mais aucune restriction légale ne concerne les nuits du Ramadan.



« C'est leur culture d'origine qui leur fait faire ça ! ».

Le Ramadan est un acte collectif car il engage la communauté elle-même, et une fois atteint ce qu'on nomme la puberté, nul n'en est dispensé. Quelques facilités sont permises : les malades, les gens âgés doivent compenser le jeûne par des aumônes ; la femme enceinte ou la nourrice, le voyageur, quiconque est astreint à un travail pénible, ces catégories de personnes peuvent rompre le jeûne à condition de remplacer scrupuleusement celui omis.

Et c'est parce que le Ramadan engage la communauté que pendant sa durée, « la vie sociale revêt une note spécifique qui fait vraiment du jeûne plus visiblement que la prière, un témoignage de la cité comme telle. » Ceci est si vrai que des personnes qui ne pratiquent pas, jeûneront cependant.

Le mois de Ramadan est en réalité le mois du Coran, celui de la fête du Coran, car c'est durant ce mois que la Révélation s'est faite à Mohamed pour les hommes. Et les derniers jours du mois de Ramadan sont des commémorations

ferventes de cette révélation. Particulièrement la nuit du 26^e au 27^e jour dite *Laylat el qader*, la Nuit de la Destinée, de la révélation : « Nous avons fait descendre (le Coran) durant la Nuit de la Destinée.

Qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Nuit de la Destinée ?

La Nuit de la Destinée vaut mieux que mille mois.

Les Anges et l'Esprit y descendent avec la permission de leur seigneur, pour tout ordre.

Elle est salvation (salam) jusqu'au lever de l'Aube. » (Coran, Surate 97).

Cette nuit-là, il est raconté aux enfants que s'ils ont de bonnes pensées, s'ils font de beaux actes, ils verront les portes du Paradis s'ouvrir.

Alors, vous parlez d'une aubaine, ce Ramadan ! Sans faire grève, sans faire de manifestation, simplement comme ça, en faisant le Ramadan, on affirmait, face à une colonisation journalière, économique et spirituelle, qui nous étions, ou notre identité.

Ce n'était pas pour les *zlabiyas*, les *maquruts*, ou les *galbelouzes* (1), qu'on faisait le Ramadan dans les lycées. Pour autre chose, autre chose de plus précieux. Cette autre chose qui fait qu'un être a telle sensibilité au monde, tel goût pour soi et pour les autres.

Autour d'une bonne chorba

Et savez-vous ce qu'on nous servait au lycée pour le repas de minuit ? Des sardines. Des sardines, en boîte, et salées. Or, vous savez bien maintenant que pendant le mois de Ramadan, pas de collations, pas de boisson, pas d'eau, pas de cigarettes, pas de parfums, pas de regards, pas de désirs (hum !) rien de tout ça, sauf... le soir.

Bien sûr, cela donne lieu à des débordements chez les personnes qui font le Ramadan pour la forme, pour *bien faire* socialement. Alors le soir, ces personnes se rattrapent : elles mangent bien, elles boivent bien, etc. Ce qui n'a rien à voir avec la valeur, et, surtout, la douceur du Ramadan.

Ce mois qui doit être un mois de douceur et de méditation, un mois entièrement tourné vers soi et les autres. Une sorte de bilan annuel de la foi, de la méchanceté, de l'ivresse, et de la générosité.

Un mois intérieur et non pas un mois de *byzance sociale*, même si c'est la nuit que l'on se remet à vivre. Un mois de vie, de gaieté, de bonté sociale, sauf pour...

En Tunisie, par exemple, existent les *cafés chantants* à Bab Swiqa, dans le quartier populaire de Tunis. Pendant le mois de Ramadan après *el maghreb*, c'est à dire non pas le coucher du soleil mais le repas pris après le coucher du soleil, on s'installe pour deux francs, on écoute de petits orchestres populaires, on regarde des danses en costumes traditionnels. Hommes et femmes vont dans ces cafés pour célébrer la fin du jeûne diurne, rencontrer les amis, voir, discuter. A chaque fin de présentation de danses ou de musique on dit : « *El herrani'ala el herra, u el ma'rum ijedded.* ». Ce qui veut dire : « *Celui qui n'en veut plus, qu'il s'en aille, mais l'amoureux, qu'il renouvelle.* » Ces cafés sont ouverts jusqu'au dernier repas permis de la nuit, moment appelé *suhur*.

En Algérie, les gens organisent chez eux, des veillées avec musique andalouse, kabyle, oranais, ou, constantinoise. Des invitations sont lancées : hommes d'un côté, femmes de l'autre ; sauf dans les complexes touristiques où les personnes louent et invitent pour fêter *ensemble*. Dans les villages, on raconte des histoires, ou on veille devant le pas des portes, ou on se promène — les hommes seulement, bien entendu — dans les rues où les femmes sont absentes. L'effervescence se produit dans les cours.

Calendrier des fêtes musulmanes pour l'année 1982

Mawlid - Vendredi 8 janvier : naissance du prophète. Rabi'el uwel.
Isra - Ascension du prophète, jeudi 20 mai.
Ramadan - Mardi 22 juin, début du jeûne. Nuit de la Destinée, layat el Qader, samedi 17 juillet.
Aïd el Fitr ou Aïd Esghir - Rupture du jeûne, jeudi 22 juillet.
Aïd el Adha ou Aïd el Kbir - Lundi 27 septembre.
Ashoura - Mercredi 27 octobre.
Mouloud - Mardi 28 décembre.
Ces dates peuvent être avancées ou reculées de 24h, selon la vision du croissant lunaire.



Offrande à Dieu, aux hommes.

C'est ce qui marque aussi la particularité de ce mois : ces veillées où les gens parlent autour d'une bonne chorba et d'un bon café, ces odeurs qui traversent les murs lorsqu'on prépare la chorba et le premier café du soir...

C'est cela qui peut être, certaines fois, difficile pour les émigrés. Non pas qu'ils tiennent tous à faire le Ramadan mais... leur participation sociale est moins visible lorsqu'ils sont ailleurs que dans leur propre pays.

De toutes façons, eux aussi, ont vécu des

changements et surtout des éloignements tels qu'ils préfèrent ne plus parler de *ces choses là* : « *Non, moi vous savez je ne le fais pas, le Ramadan. D'abord ça revient cher. Il faut acheter des bonnes choses. On n'a pas envie de se priver. Et puis, c'est fatigant, et puis on n'est pas au pays. Et puis...* » D'autres sont plus fermes : faire le Ramadan, c'est être ce qu'on est, des musulmans.

Oui, ceux qui font le Ramadan, ce sont les musulmans... Ce qui ressemble beaucoup à une chanson de Slimane Azem, un vieux chanteur de l'émigration : « *Twikel Shefikh... twikel tsough...* » ce qui correspond à : « *Certaines fois, je pense à tout ce qu'est le pays, moi... et certaines fois, j'oublie...* »

Aux sources de trois religions

Parmi les jeunes qu'on a pu rencontrer, peu font actuellement le Ramadan. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des enfants ou des adolescents qui ne le suivent pas par solidarité, par pudeur, par obéissance aux parents, ou, simplement, par singularité.

Nous l'avons dit, en plus d'être un acte individuel, le Ramadan est un acte qui engage toute une communauté. Cette année, en 1982 il aura lieu du 22 juin au 22 juillet. Et la fameuse Nuit de la Destinée aura lieu le samedi 17 juillet. Déjà à ce moment-là, on pensera à l'autre fête, Aïd Kbir ou l'Aïd Adha, celle que l'on nomme fête du sacrifice et qui commémore le geste d'Abraham en répétant le sacrifice familial d'un mouton.

Ne pas comprendre ce qu'est pour un musulman l'Aïd Kbir, c'est exactement ne pas comprendre ce qu'est la position du Christ pour un catholique ou un protestant. Ne pas comprendre, au sens non pas philosophique, mais au sens imaginaire et sensible, les croyances humaines. En réalité, cette fête, l'Aïd Kbir termine l'année liturgique musulmane. De plus, elle inscrit la descendance dans la communauté d'Abraham, de Jésus, et de Mohamed. Et si le sacrifice du mouton est nécessaire, c'est que le geste d'Abraham est essentiel dans la fondation des trois religions.

Juifs, chrétiens, musulmans, sont liés au même geste qui les unit et les foudroie pour le développement de l'espèce humaine. C'est cela qui est essentiel dans le

geste du sacrifice et non pas comme on veut le faire croire lorsqu'on n'a que son racisme pour ne pas comprendre, l'égorgerement du mouton.

C'est précisément parce que l'acte d'égorger est un acte symbole, qu'il peut être fait par une personne dont habituellement ce n'est pas — lorsqu'on n'est ni cuisinier ni boucher — le métier.

Voilà pourquoi la famille assiste à l'acte sacrificiel puisque celui-ci a pour fonction d'inscrire les membres de la famille dans la communauté humaine. Cela, même si les personnes ne font que répéter un geste dont elles n'arrivent pas à exprimer toutes les significations.

Lorsqu'on lit encore ce genre de phrase : « Dans quelle mesure cette fête (l'Aïd Kbir) correspond-elle encore à un sentiment religieux véritable ? » et cette réponse : « Il est difficile de trancher », on ne peut être que navré. Car c'est précisément rien comprendre de la pratique islamique que de vouloir l'isoler selon une dichotomie, une séparation du religieux et du social.

Ce qui définit de nombreuses pratiques musulmanes, c'est leur ancrage dans une réalité sociale ancienne et infiniment répétée. Et on pourrait, pour montrer l'importance du sacrifice du mouton, dire en quoi cet acte lui-même, fondateur des religions, est inscrit dans un imaginaire antérieur à celui de l'apparition des prophéties tels que nous les connaissons aujourd'hui.

En réalité, dans la Méditerranée et au Maghreb, l'un des plus anciens mythes de fondation, est bien celui du Bélier et du culte d'Ammon, protecteur des pâturages, et des troupeaux, géniteur du Soleil et de la course des jours.

Et comment vous faites, vous, pour l'Aïd Kbir ? On est à Belleville, dans un de ces immeubles pas neufs, pas vieux, où ont été relogés des familles. Un immeuble où la séparation a lieu : côté Français, Européens, côté Noirs, Maghrébins, immigrés. Chacun le sait, côté immigrés, et en plaisante. Ils ont tous été mis là par les services. Le *Relais Ménilmontant* n'est pas loin. Il est même en bas, où s'est aussi installée *Radio-Soleil*. Les séparations existent, mais, on continue. Aujourd'hui, on fait avec.

La famille est tunisienne, le père, jeune, quarante, quarante-cinq ans, mention *travailleur salarié*, la mère, jeune aussi, s'occupe des enfants, de tout ce qui concerne les papiers des gosses, de la maison, ce qui n'est pas une mince affaire. Alors, le Ramadan ? Vous le faites ? « Bien sûr, qu'on le fait. Même si on est ici, on est des Arabes, des musulmans. On fait comme au pays. Certaines fois c'est mieux, quand on peut le faire au pays... Il faut attendre que les dates de congés et les dates de Ramadan correspondent. Là c'est bien, on est en famille,



Ça coûte cher, les traditions !

on voit les parents. On fait des visites... ». Et qu'est-ce que vous faites pour la fin du Ramadan ? « Et bien on fait des gâteaux. On fait un bon repas. On invite. On salue les gens. Toutes les choses qu'on fait traditionnellement. Et puis on se repose, car c'est le premier jour où on reprend le rythme, l'estomac, lui, il n'est pas encore habitué. » Vous connaissez la date de Ramadan ? « A peu près, vers le 20 juin. Mais ça, c'est facile. On aura le temps ». Et les enfants ? « Si ils veulent, ils le font. »

Le mouton est dans l'ascenseur

Et l'Aïd Kbir ? « Ah ! l'Aïd Kbir, on le fête aussi. »

Avec le mouton ? « Oui, avec le mouton. » Et il rigole, comme si c'était une blague. En fait, ils sont au courant de tout, ces immigrés. Même de la blague qu'ils vivent, à amener les moutons dans les escaliers, l'immeuble, l'ascenseur. « Y en a qui se sauvent. Et il faut aller les

Bibliographie

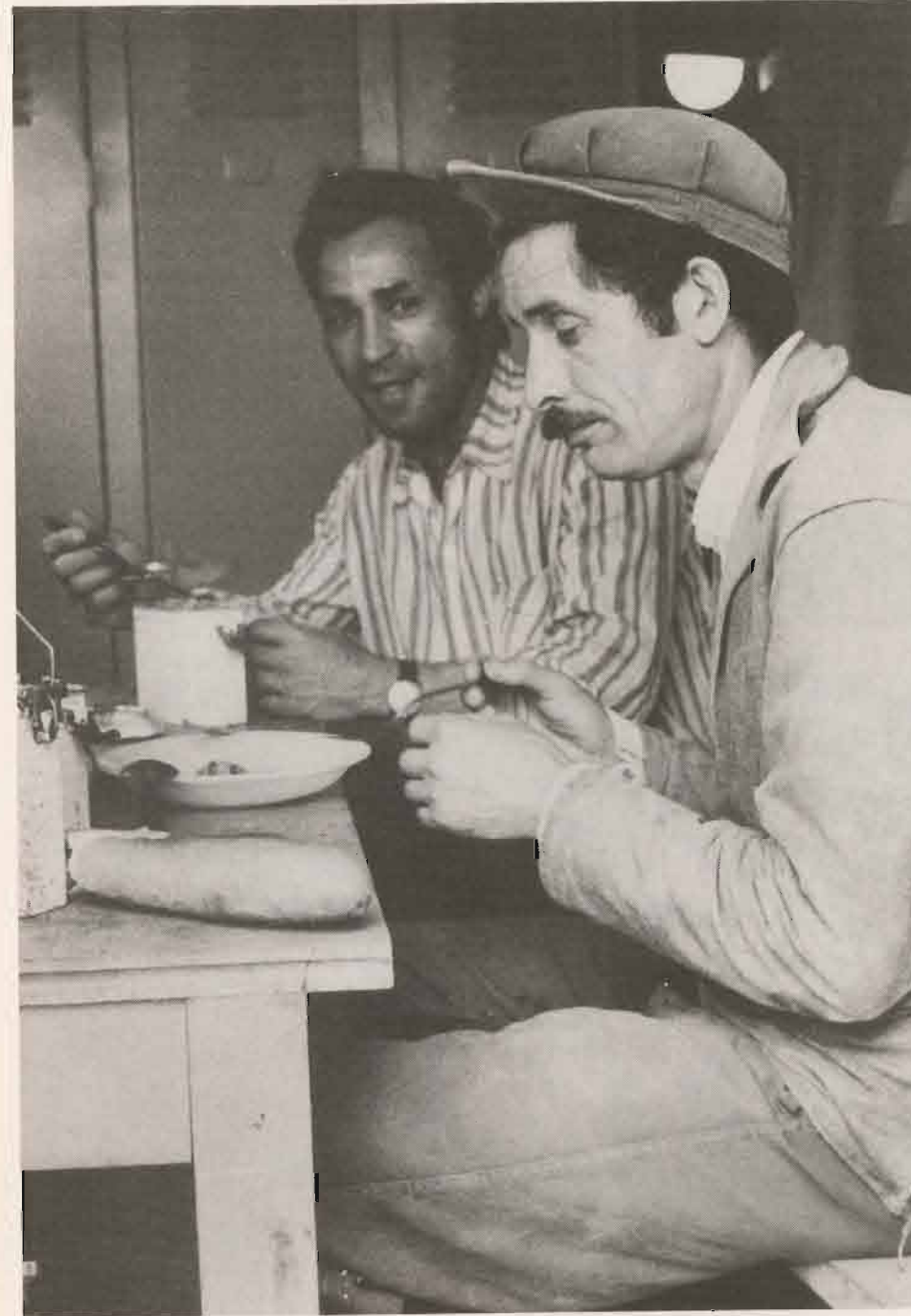
- L'Islam - Différences n° 5, novembre 1981
- L'Islam - de Louis Gardet - Ed. Desclée de Brouwer
- L'Islam en France - (enquête sur les lieux du culte) - numéro spécial du CIEEM, 46, rue de Montreuil 75011 Paris

chercher loin. Dans les fermes. C'est moi, dans l'immeuble, qui m'en occupe. On ramène quatre ou cinq moutons pour la fête. Chacun doit porter le sien. » Et où vous le mettez ? « Ben ! Dans la cuisine... C'est là que je le tue. Y'en a qui le garde, des fois, dans les caves, ou dans la salle de bains. Mais c'est pas méchant. Nous aussi, on est embêté avec tout ça. Mais qu'est-ce que tu veux, il faut ce qu'il faut. L'Aïd Kbir, il faut un mouton, et les enfants doivent voir. »

Et pourquoi les enfants doivent-ils voir ? « Eh bien pour qu'ils sachent, qu'ils apprennent ». »

Et le sang, alors ?... Pas de réponse, mais, imaginons la suite. Le sang. Toujours le sang. Eh ! bien le sang ? Il faut qu'il soit complètement vidé, le mouton. Ce n'est pas qu'on aime voir couler le sang. Ce sont les racistes qui racontent cela. Surtout ceux qui sont racistes sans le savoir. Qui ignorent tout des... autres mais qui ont des idées, des idées fortes, sur eux. Si on le vide, c'est pour que la viande soit pure, débarrassée des mauvais rêves, des mauvais esprits. Ceux qui tuent, ou détruisent.

De plus, on n'est pas habitué à manger tous les jours de la viande, alors ce jour-là, on achète un mouton, et, avec les autres, ceux qui ne peuvent pas, ou qui n'ont plus de famille, ou qui vivent seuls, loin des leurs, ou abandonnés par les leurs, eh bien ! on partage. C'est pour cela que la viande doit être pure. Pour qu'elle puisse être partagée, sans mal. C'est pour cela qu'on n'aime pas manger



Il ne reste souvent que le rêve.

des bête assommées. On a toujours peur qu'il reste à l'intérieur du « mauvais sang ». Son « mauvais sang ». Le mouton doit être vidé de son mauvais sang. Alors, on le laisse saigner. Bien sûr, ce n'est pas très facile de faire ça, dehors. Ou du moins c'était plus facile de faire ça dehors, devant tout le monde, au village, quand on était au pays. Moi, c'est mon père qui m'a appris à faire ça. A comprendre ça. Et mon oncle. C'était moins pénible que de le faire à la sauvette, contre tout le monde, dans les appartements, ou les cités. Ces cités construites sans souci de nous, de notre « confort », et à coup sûr, sans souci de nos « habitudes culturelles ». Ces habitudes culturelles, figurez-vous que dans les pays dits d'origine, chez les personnes nanties, nouvellement intégrées à la bourgeoisie des villes, qui vivent dans les beaux im-

meubles des capitales, dans des appartements larges, eux aussi, disent la même chose que les gens qui ne nous aiment pas ici. Ils disent qu'on pratique encore nos *habitudes culturelles*.

Là-bas, dans le pays même, ceux qui pratiquent encore ces *habitudes culturelles*, jusque dans les villes, ceux-là sont les mêmes que ceux qui ne les pratiquent pas de la même façon : ils commandent le mouton au meilleur boucher de la ville. Mais on ne peut pas nous taxer de *Maghrébins* ou de *musulmans*, ou bien dire de nous, pour expliquer racialement, racistement les choses, c'est leur *culture d'origine* qui leur fait faire ça : le sang, le mouton, la prière, etc. Car là-bas dans le pays de nos origines on est tous les mêmes, *habituellement*. On a ensemble les mêmes origines.

Sauf, socialement, on est différent. Différents dans le pouvoir économique, dans le pouvoir politique, dans la hiérarchie sociale. C'est celle-là, la grande différence, celle que le racisme alimente. La différence de classe sociale. La différence dans l'exploitation sociale. Car là-bas, dans le pays d'origine, on ne peut pas dire : « C'est parce qu'il a une culture d'origine que... » Mais on dit : « Ils ne sont pas civilisés... Ce sont des paysans... des analphabètes... Ils ne sont pas comme nous, nous, les riches, les exploitants, les privilégiés de la viande et du mouton. »

C'est pourquoi il faut faire attention à ces mots comme la *culture des autres*, ou leur *culture*, à eux. Ces termes — comme tous les mots d'ailleurs — peuvent tout justifier. Ils peuvent même servir à toute une politique : « Mais non, on n'a rien contre eux. On les aime bien, même. Mais, que voulez-vous, ils sont différents. Vous ne pouvez pas le nier, ils sont différents. Différents. Alors qu'ils restent ou retournent chez eux. On a déjà tellement de mal à vivre entre nous, avec en plus le chômage... le peu de logements... On ne va pas leur construire des trucs, des maisons exprès pour eux, non ! »

Eh ! bien oui, c'est bien ce qu'il faudrait faire. Aménager différemment l'espace, c'est-à-dire d'une façon autre que celle conçue jusqu'à présent pour les immigrés. Un espace différent de celui de la ségrégation sociale. Un espace qui ait le souci de la valeur, de la réalité des gens. Un espace humainement habitable. C'est pourquoi chaque fois que nous entendons parler de notre différence, à nous, immigrés, on se demande de quelle différence on parle. Celle du statut juridique ? Celle de la religion ? Celle de la géographie ? Celle de la coutume ? Celle de la culture etc. ? Ou, plus subtilement, celle de la différence même : celle de la différence sociale.

Pourtant, nous, on ne se sent pas si différents au point d'en faire toute une histoire, un culte, et une ségrégation. On est si peu différent que, pendant ce prochain mois de Ramadan — comme avant, du reste — eh ! bien on va réfléchir. On va lancer un défi et on va dire : pour tout le monde, cette fois, en France, le Ramadan, c'est le mois, non pas simplement de la tolérance, mais le mois de la recherche, de l'imagination, de la compréhension et, surtout, — surtout — de l'intelligence.

Nabile Farès

Nabile Farès, né en 1940 à Collo, en Kabylie, militant du FLN et de l'ALN, vit en France depuis 1964. Il a, notamment, publié : *Yahia pas de chance* (Seuil), *Un passager de l'Occident* (Seuil), *La Découverte du Nouveau Monde - le Chant des oliviers* (Seuil), *l'Exil et le Désarroi* (Maspéro), *l'Etat perdu*, précédé de *Discours pratique de l'immigré* (Actes Sud).

(1) Ce sont des gâteaux. De même, en cuisine, l'ouverture obligée du repas, la chorba (soupe). En tunisie : chorba et briki.

Le béton... Trente-sept nationalités parmi les deux mille élèves du lycée. Des relations d'amitié et du racisme... Tout ça, en fin de compte, fait d'excellents Sarcellois.

SARCELLES OU LES TOURS APPRIVOISEES

On m'avait dit : « Tu verras, Sarcelles, c'est formidable. Après avoir apprivoisé le béton, ils ont apprivoisé le racisme. Quarante ethnies différentes qui cohabitent, qui coexistent pacifiquement. Des peuples, des nationalités, des cultures, des langues, des religions, des goûts, des coutumes différents... et pas de problème... ».

On m'avait dit aussi exactement le contraire : « Sarcelles, une vraie pagaille. Non seulement les communautés et il y en a un paquet ne peuvent pas se sentir, mais au sein d'un même groupe, ils sont à couteau tiré... ».

Evidemment, les tenants de ces deux points de vue, diamétralement opposés, avaient des arguments massues, des preuves irréfutables. Alors, je suis allé voir sur place.

En fait, aucune des deux parties n'avait totalement tort, ni totalement raison. Sarcelles me rappelait cette histoire de parachutiste (vous connaissez sûrement) : il saute, malheureusement, son parachute ne s'ouvre pas. Heureusement, il a un ventral. Malheureusement, son ventral se met en torche. Heureusement, en bas, il y a une meule de foin. Malheureusement, sur la meule, il y a une fourche. Heureusement, il est tombé à côté de la fourche. Malheureusement, il est tombé aussi à côté de la meule. Heureusement... etc.

A Sarcelles, la coexistence des communautés, c'est un peu la même histoire : une suite d'excellents moments et de fichus quarts d'heures : des scènes d'embrassades et des actes d'empoignades. Entre communautés, et à l'intérieur des communautés. Et la vie avance comme cela, cahin-caha, et tout ça en fin de compte, fait d'excellents Sarcellois.

Mais venez donc vous balader un peu dans Sarcelles et dans son histoire, dans cette ville que d'aucuns ont surnommée : *la ville mosaïque*.

Quelques précisions avant de démarrer : Sarcelles compte environ deux cents associations diverses : sportives, culturelles, de parents d'élèves, laïques, religieuses, nationales, régionales, etc. Les réfugiés du Sud-Est asiatique se retrouvent à *Accueil et Culture*. Les jeunes Antillais dans les groupes de musique folklorique, les *Pieds-noirs* à *Amitiés méditerranéennes*...

Sarcelles compte aussi des quartiers où les ethnies, les groupes, les nationalités se retrouvent, se regroupent, se rassemblent : les



RENE DUCHET

« Tu la vises et tu la manques, change ton tir »

Vietnamiens à Chantepie, les Maghrébins à Bullier, les *Pieds-noirs*, place André Gide... Plaisir de se retrouver entre soi. Danger du ghetto.

Pétanque à Bab el Oued

Il faisait chaud et lourd ce jour-là. La place André Gide avait presque son visage des dimanches de printemps. Les polonias en fleurs couronnaient la place de mauve. Les boulistes, en chapeau de paille, « tiraient et pointaient ». Les spectateurs, confortablement installés sur les banes publics commentaient bruyamment les coups. Il ne manquait que l'anisette.

Place André Gide, « Bab el Oued, comme on l'appelle, ici, depuis 1962 » commenta Claude Maurice, secrétaire local du MRAP qui m'accompagnait.

Bab el Oued... Depuis 62. Cette année-là vit l'arrivée des rapatriés d'Algérie en France. A Sarcelles, la Société de construction venait

de terminer 1725 logements dans ce quartier qu'on appelait, alors, *Sarcelles VI*. Les logements furent réquisitionnés pour les arrivants. Il y eut un moment de flottement entre les Sarcellois et les nouveaux venus... question politique, à cause de la guerre... Mais, comme disait le maire de Sarcelles, Henry Canacos :

« Peu à peu, ces rapatriés d'Algérie ont compris une chose très simple et très importante : dans le grand ensemble, nous étions tous en définitive des immigrés venus de Bretagne, de l'Hérault, du 13^e, de Gennevilliers ou de Bab el Oued. Tous des immigrés et nous construisions, nous modifiions notre nouvelle cité, notre nouvelle vie. »

Et ils se sont insérés dans la ville, les *Pieds-noirs*, sans pour autant perdre un pouce de leur personnalité, de leur identité. Mieux, ils ont été d'un poids énorme dans la bataille que menaient alors les Sarcellois contre le béton, contre la *sarcellite* et pour donner vie



RENE DUCHET

Contre la sarcellite...

à la cité. Ils sont arrivés avec leur style de vie. Ils ont littéralement investi la place André Gide. Les gosses en avaient fait leur terrain de jeu (il existe toujours), les plus âgés, en avaient fait leur boulo-drome (ils l'ont gardé).

Beaucoup de ces rapatriés sont de religion juive et pratiquants. Quand en 1965, la nouvelle municipalité de gauche a été élue — au grand dam des gens de droite qui comptaient bien conserver la municipalité grâce à l'arrivée des rapatriés, précisément —, le nouveau maire a pris contact avec le rabbin. Il s'agissait de savoir ce que la ville pouvait faire pour que la communauté israélite de Sarcelles, la plus importante de France, après Paris, se sente chez-elle à Sarcelles.

— « Nous aimerions avoir un carré israélite au cimetière... » Ce fut fait. « ... Et un menu casher au repas des anciens... » D'accord.

Pas simple d'avancer sur ce chemin. Les membres d'une communauté, quelle qu'elle soit, ont souvent tendance à se renfermer sur



RENE DUCHET

Population et fruits exotiques



RENE DUCHET

Mosaïques, aussi d'idées.

eux-mêmes, à se barricader. Toute tentative de contact est souvent ressentie, surtout au début, comme une agression, comme une tentative d'intégration, de récupération, une tentative de supprimer la différence, justement. La communauté se méfie, se protège, se défend.

A Sarcelles, le parcours se faisait pas à pas. On tentait de se comprendre...

David et Hamed

Et puis il y eut l'affaire de l'école privée juive. Pour que la communauté puisse emprunter à un taux d'intérêt raisonnable, la municipalité a accordé la garantie communale. Ça n'a pas été tout seul.

Et l'école Anne Franck fut construite près de la synagogue.

Et la stèle au Martyr juif fut inaugurée en commun, comme furent commémorés en commun les 8 mai, les 11 novembre...

Une année, l'une de ces manifestations du souvenir tomba un samedi. Impossible d'être ensemble puisqu'un juif pratiquant doit respecter le jour du sabbat.

— « Par contre, dit M. Guedj, rabbin de Sarcelles, nous pouvons recevoir à la synagogue, pendant le culte. Venez donc en fin de matinée, Monsieur le maire, je vous donnerai la parole. » Le discours du maire fut incontestablement apprécié puisqu'à la fin l'auditoire applaudit. « Ils viennent de rompre une tradition, souffla le rabbin à l'un des membres de la délégation municipale, car, en principe, on n'applaudit pas dans une synagogue. »

Aujourd'hui, les rapports sont un peu plus tendus entre la mairie et la communauté juive à cause des problèmes d'Israël, du Proche-Orient, du peuple palestinien. Une tension que chacun espère momentanée, et qui ne



RENE DUCHET

A chacun sa différence et son identité.

remet pas en cause les rapports fondamentaux de la communauté et de la municipalité, car le clivage passe dans la communauté elle-même.

Il y a ceux qui sont pour le grand Israël. Et puis, il y a ceux qui pensent que les Palestiniens ont, eux aussi, droit à une patrie. Ceux-là sont quelquefois qualifiés de traîtres, de lâches par leurs coreligionnaires. Il est parfois aussi difficile — pour ne pas dire plus — d'exprimer son opinion, dans son propre village et même dans sa propre famille.

David est lycéen à Sarcelles. Il est l'un des dirigeants de l'organisation des jeunes juifs. Il exige de manger casher à l'école. Il refuse de travailler le jour du sabbat. Il est juif. Il revendique hautement le droit de l'être. Il veut que cela se sache. Il ne sort jamais sans sa calotte.

— « Mets une casquette, conseille sa mère, est-ce bien indispensable de te faire remarquer ? »

Là, David se fâche : « Oui, c'est indispensable... » Certains prennent cela pour de la provocation. Et c'est sans doute pour répondre à

cette provocation qu'Hamed ne sort jamais sans son châle noir et blanc de Palestine.

N'est-ce pas normal d'être un peu provoqué quand on a 18 ans ? En fait, il s'agit avant tout d'affirmer son identité, et ils ne s'en privent pas, les jeunes de Sarcelles, qu'ils soient juifs, Arabes, Noirs ou musiciens reggae...

Malheureusement... Heureusement...

Si la communauté juive de Sarcelles est la plus importante — 25 % des habitants du grand ensemble — elle n'est pas la seule, loin s'en faut.

— « Nous vivons à Sarcelles, explique Isabelle, cette ville mosaïque, cosmopolite. Pour exemple, on compte trente-sept nationalités différentes au sein des 2.047 élèves du lycée J.-J. Rousseau, ce qui ne recouvre pas forcément autant de différences linguistiques.

Dans notre ville, chacun doit pouvoir revendiquer sa différence hors de toute ségré-

gation, puisqu'il est, pour lui, nécessaire de s'intégrer à la communauté de la cité-mosaïque dont il est membre. »

Cette mosaïque, je l'ai vue ce dimanche matin, au marché du mail Joliot-Curie où j'avais rendez-vous avec Claude, Marie-Laure et Monique. Un vrai marché international. Les commerçants, d'abord : de toutes nations — ou presque — vendant des produits de tous pays. Les clients ensuite, nombreux en costume national. Les femmes surtout : Marocaines, toutes de blanc vêtues, Iraniennes toutes noires, Antillaises à madras savamment noués, Africaine en boubous multicolores.

Mosaïque de couleurs, d'odeurs, de bruits... Et les histoires entendues ce jour-là au marché, au hasard des rencontres, composent aussi une véritable mosaïque que j'ai envie de vous livrer comme tel.

Lydie Dooh-Bunya est camerounaise, mère de six enfants. « Un jour, dit-elle, il y a quelques années, j'envoie mes enfants acheter du pain. Ils reviennent en larmes. Le pain écrasé, mouillé, plein de boue. Des enfants



RENE DUCHET

Philippe, un Monsieur Jourdain noir.

blancs l'avaient piétiné. Je vais vers la boulangerie avec mes gamins, les autres gosses étaient toujours là, s'apprêtant à monter en voiture. Leur mère les attendait à l'intérieur. Je m'approche : « Madame, vos enfants ont piétiné le pain de mes enfants... » — « Et alors ! qu'elle me répond... »

« Et alors !!! mon sang n'a fait qu'un tour. Je l'ai battue avec la baguette souillée... Elle hurlait : « On veut assassiner une infirme... » Dans la voiture, assise, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle était handicapée. C'est peut-être cela qui la rendait injuste, inhumaine, méchante... le racisme existe, à Sarcelles, malheureusement... »

— « Heureusement, il existe des exemples inverses, dit Albert Vilcowsky. Une famille antillaise était partie en vacances au pays. Au retour, ces gens trouvent leur appartement fermé, condamné, interdit. Les scellés sont sur la porte sous prétexte qu'ils avaient des retards de loyer. Ils viennent se plaindre à la mairie. Là, on estime qu'il est impossible de laisser des gens à la rue, surtout avec des enfants. Interventions, délégations, manifestations. On vient pour faire sauter les scellés. En même temps, on cherche l'appui populaire pour soutenir cette action illégale. Nous faisons signer une pétition. Tout l'immeuble signe comme un seul homme, les locataires ne supportent pas qu'une famille, des gosses

ne retrouvent pas leur « chez eux » en rentrant de vacances... unanimement. Mais avec la même unanimité, chacun disait : « On signe, on approuve l'action humanitaire pour qu'ils ne soient pas à la rue, mais nous appréhendons leur retour. Quand ils sont là, c'est invivable... »

Depuis, les choses se sont arrangées. Aujourd'hui qu'ils se connaissent mieux — et pour cause — chacun fait un effort pour ne pas empoisonner la vie de l'autre, pour que la vie soit vivable et même agréable pour tous. Les javas sont programmées. On se salue dans l'escalier.

Du boudin antillais aux tripoux d'Auvergne

Quelquefois, le contact est moins pénible, moins dramatique. Vous êtes absent lorsque le camion de Manufrance vous livre votre dernière commande. La voisine est là ; elle réceptionne et paye. Elle est guadeloupéenne. Et le soir...

« Excusez-moi... Je me suis permis.

— Vous avez bien fait... prenez bien l'appétitif... »

— D'accord... » Et le lendemain, on « renvoie l'ascenseur » avec le ti punch.

« Ça sent bon chez vous... »

C'est du boudin antillais... Vous voulez goûter ?

— D'accord... Et demain je vous fait goûter mes tripoux d'Auvergne... »

On apprécie les spécialités. On échange des recettes. Et on parle du pays, de son enfance, de sa culture, de l'histoire de son peuple, de ses habitudes, de ses coutumes... On se ramène des petits souvenirs quand, après les vacances, on rentre de « chez moi »...

Et cela aboutit parfois à des résultats cocasses comme ce petit Auvergnat qui voulait absolument devenir turc parce que son meilleur copain l'était.

J'ai rencontré la troupe théâtrale du collège Chanteraine (classe de 5^e), qui, sous la direction de M. Serment, professeur de français, a monté et joué *le Bourgeois gentilhomme*. Aux Flanades, les artistes ont fait un *tabac*. *Monsieur Jourdain*, c'est Philippe Merlin. Il est Martiniquais. Quand j'ai posé la question d'adulte stupide : « Un Monsieur Jourdain noir, ça ne vous a pas surpris ? »

Ils m'ont regardé sans comprendre. Pour le coup, ils l'étaient, surpris. Qu'est-ce que la couleur de la peau pouvait bien avoir à faire dans cette affaire ? Philippe, c'est lui qui connaissait le mieux le rôle, qui l'interprétait le mieux, alors ? Et d'ailleurs, n'était-ce pas lui qui, déjà l'an dernier, avait magistralement interprété Orgon dans *le Malade imaginaire* ?

Nous avons continué à parler théâtre, plus racisme. Mais si passant par Sarcelles, vous entendez dire que les collégiens de Chanteraine jouent *le Bourgeois gentilhomme*, ne manquez pas la séance, quitte à faire un détour.

Après les acteurs, les sportifs. Nous avons rencontré, s'entraînant sur le parvis des Flanades, l'une des équipes de foot de Sarcelles. Là encore, quand ils s'engueulent, c'est toujours pour une histoire de passe mal faite ou de but qui aurait pu être arrêté. Jamais pour une histoire de couleur de peau ou de religion différente.

Sur le mail Joliot-Curie, où je déambulais en compagnie de Marie-Laure — professeur de math au même lycée que David (je vous l'ai présenté plus haut) — nous sommes tombés sur David et l'un de ses copains. Marie-Laure à ce que j'ai cru comprendre, serait plutôt pro-palestinienne, et David, plutôt sioniste. Ça risquait de faire des étincelles... Eh bien ! pas du tout... Ils se sont parlés comme deux vieux copains. Ils avaient des divergences ? Allons donc ! Quelques points de vue un peu différents sur quelques aspects secondaires. Et « Au revoir, bon dimanche, à lundi... »

— « C'est normal, me dit Marie-Laure quand David et son copain se furent éloignés. On peut s'accrocher, se disputer, se contrer entre nous, mais pas devant un étranger. »

— « Eh, oui, ici quels que soient notre origine, notre religion, notre âge, nous sommes Sarcellois... »

C'était moi, l'étranger, le différent !! Je m'efforçais de l'assumer stoïquement.

René DUCHET

480.000 originaires des Antilles, de la Guyane, de la Réunion, vivent en France expatriés. Français à part entière ou entièrement à part ?

LES DOMIENS DE LA PLAGE AUX PAVÉS

Quel tableau dresser de la situation des citoyens français originaires des Dom-Tom installés en métropole ? Les questions sont innombrables depuis les raisons qui les ont conduits à l'émigration jusqu'aux difficultés de leur installation et au sentiment de se sentir étranger au milieu des autres citoyens français.

Le père Lacroix, aumônier des Antillais et des Guyanais en France, et M^c George Pau-Langevin, apportent quelques explications et se livrent à quelques constats devant le micro de *Différences*.

Père Lacroix. — Il y a eu un exode massif depuis 1963 avec deux points de départ. Tout d'abord le plan Nemo, de 1960, dû au général commandant la région Antilles-Guyane. Il s'agit du Service militaire adapté (SMA) qui est censé donner un début de formation professionnelle à de jeunes recrues, avec, le plus souvent, un encadrement métropolitain. De là, l'organisation du départ d'un grand nombre de jeunes en direction de la Guyane et de la France métropolitaine. Un millier de Guadeloupéens environ et autant de Martiniquais effectuent chaque année leur service en France. A la fin de leur temps, ils ont la possibilité de rester en Métropole, le billet de retour étant assuré pour cinq ans.

Et puis, il y a eu le Bureau pour le développement des migrations intéressant les DOM (BUMIDOM) (1). Pensé en 1962, il a été créé en 1963.

La migration est cependant antérieure mais elle était beaucoup moins massive, et le fait, essentiellement, de militaires et de fonctionnaires (guerres, mutations, fonctionnaires antillais de l'administration coloniale...). Des Antillais, de classes modestes, partaient aussi avec des Métropolitains de passage, ou avec des bourgeois locaux, comme personnel de service. Ces personnes étaient plus directement motivées puisque volontaires pour cette aventure. Des étudiants aussi s'établissaient ici après leurs études.

Avec la mise en place du BUMIDOM, les choses changent. Il payait le voyage aller seulement et proposait une formation dans deux centres : pour les filles à Crouy-sur-Ourcq dans la région parisienne, pour les garçons à Simandres, près de Lyon, avec inscription dans un centre de formation professionnelle.

Les candidats s'imaginaient pouvoir obtenir une formation professionnelle rapide et facile et beaucoup ont été déçus. J'ai vu arriver les premières filles, à Lyon en 1963. Elles pensaient devenir infirmière alors qu'elles n'étaient là que pour être agent hospitalier. La formation était surtout tournée vers des emplois subalternes, comme, par exemple, pour les jeunes filles, employées de maison. De plus, dans ces centres, elles

Les paysages de Métropole n'invitent guère au voyage.



avaient vraiment l'impression d'être traitées de façon quasiment infantile.

Avec le BUMIDOM, de plus en plus, des personnes venant de la campagne, des couches populaires, ont émigré. Elles partaient en raison de l'impossibilité de trouver du travail sur place, donc contraintes et forcées.

A partir de 1965, leur nombre est évalué à deux mille cinq cents, deux mille sept cents pour la Guadeloupe ; à peu près autant pour la Martinique, soit environ cinq mille à cinq mille cinq cents par an, une centaine de milliers en vingt ans. Pour la Guyane, l'émigration est très légère.

Cependant, une forte émigration a subsisté en marge du BUMIDOM et le phénomène va s'accroissant.

George Pau-Langevin. — Les difficultés, avec le BUMIDOM, tenaient surtout au fait qu'il était dépourvu de gestion démocratique. Les intéressés avaient l'impression que l'État français organisait leur départ sans qu'ils puissent avoir un droit de regard.

Aujourd'hui, la gestion démocratique d'un tel organisme serait un changement intéressant. Il conviendrait également qu'il se préoccupe du retour de ceux qui le souhaitent comme de leur réinsertion dans leur pays.

En fait, la politique d'émigration, en général, a été trop systématiquement organisée comme substitut d'une politique de développement.

Père Lacroix. — La France métropolitaine avait besoin de main d'œuvre alors que là-bas, dans les années soixante, il y avait des difficultés économiques et une certaine tension politique. L'ordonnance qui permet l'évacuation des fonctionnaires gênants, date de 1960.

George Pau-Langevin. — On ne faisait ressortir que l'aspect solution aux difficultés des Antillais et non l'autre aspect, l'apport pour l'économie française que représente leur travail.

Père Lacroix. — La départementalisation date de 1946. Elle a été suivie de l'application de lois sociales, d'où transferts sociaux, aides... Une augmentation du niveau de vie s'en est suivie mais, dans le même temps, on enregistrait une stagnation de l'appareil productif. Ainsi, la population active de la Guadeloupe est passée de quatre-vingt dix mille personnes en 1954 à quatre-vingt quatre mille vingt ans plus tard. Ainsi, la production des cultures vivrières a chuté... Il n'y a eu que le commerce et le secteur tertiaire pour augmenter considérablement.

En 1959, des émeutes ont éclaté à la Martinique. Les partis communistes, en Guadeloupe et à la Martinique, ont pris position pour l'autonomie. Des groupements de jeunesse ont adopté des positions anti-colonialistes. En 1960, donc, c'est la loi Debré, en 1962, les premières expulsions effectives. Avec le boom démographique de l'après-guerre, la transformation, dans le même temps, de l'économie, et la stagnation de l'emploi, la situation était devenue explosive.

La population des Antilles s'est élevée constamment jusqu'en 1974 pour décroître ensuite du fait de l'émigration et de la baisse de la natalité qui la prolonge.

Le bilan du BUMIDOM ? Certains arrivants en métropole, par la voie de cet organisme, se sont trouvés dans une situation meilleure que d'autres émigrants venus en dehors de lui. On trouve des aspects positifs dans les statuts, mais de fait, il s'est surtout illustré comme un organisme se limitant à organiser les départs.

George Pau-Langevin. — Les centres de formation ont été améliorés dans les dernières années, mais ce qui est resté dans l'esprit des gens, c'est Crouy-sur-Ourcq, symbole d'une condition servile.

Les problèmes posés à l'émigré sont nombreux. L'éloignement, le déracinement climatique... Et puis, cette personne arrive avec une confiance totale dans son statut de Français à part entière et elle se trouve plongée dans une société où elle se sent perdue. La course au logement dans les premières années est très difficile, et la question s'est compliquée avec la notion de « seuil de tolérance ».

Ces Français de droit se sentent rejetés et ils s'interrogent sur leur identité.

Père Lacroix. — Le racisme au logement, dans le privé, est un phénomène massif... Et depuis deux ans, il est apparu clairement, fait encore plus choquant, que bien des Offices de H.M font de la discrimination. Les Antillais ont les mêmes difficultés considérables que les étrangers pour se loger...

George Pau-Langevin. — Et trouver un travail... Ne pas être accepté en raison de son origine... C'est une des raisons qui font que la fonction publique a un tel succès, elle est sécurisante.

Père Lacroix. — D'après une étude de l'INED (Institut National d'Etudes Démographiques) en 1975, sur les quatre-vingt douze mille actifs, en France, originaires des DOM, on compte quatre-vingt dix mille salariés dont 46 % comme fonctionnaires et personnel de l'Etat et des collectivités locales, soit 21 % de l'ensemble des résidents en France.



Où est notre soleil ?...

De Lifu à Clermont

La porte s'ouvre, Victor entre dans la chambre, sac à la main. Pour lui, le week-end se termine et, du même coup, la *perm*. Ce soir, il reprend le train pour la caserne, à Rochefort. Avant de partir, il passe voir les copains, là dans la petite chambre de la Cité Universitaire, rue Etienne-Dolé à Clermont-Ferrand. Pour tous les Canaques sous l'uniforme, comme Victor, le service militaire cela signifie dix mois coupés de tout, de la famille, du clan, des amis.

Les bidasses calédoniens paraissent assez réfractaires à l'ordre des casernes et on leur fait plutôt mauvaise réputation. De quoi ne les accuse-t-on pas ? De rester toujours en groupe, de se saouler, de « tout casser »...

En Nouvelle-Calédonie, le mythe du Gai-Paris a la vie dure : en France, tout le monde s'amuse, dit-on, on rencontre des boîtes de nuit à tous les coins de rue, des boîtes où, contrairement à Nouméa, les Canaques ne sont pas interdits de séjour, etc.

« Aux yeux de beaucoup de jeunes, assure Weniko, étudiant en espagnol, la France, c'est l'Amérique ». La mauvaise surprise commence avec la découverte du climat. En Calédonie, pendant la saison la plus froide, juin-juillet, il fait 23 degrés en moyenne.

Une fois incorporés, les Canaques se voient souvent chargés des tâches les moins prisées, et Victor s'occupe des travaux d'entretien. Une solde de deuxième classe, des proches qui vivent à 20 000 km, comment « meubler » les quartiers libres et les permissions ?

Autrefois, on montait à Paris, rue des Ecoles, au foyer calédonien pour respirer un peu, mais, en 1978, le gouvernement le ferma pour « rétablir l'ordre ». Aujourd'hui, un autre foyer existe à Montpellier. Victor n'hésite pas à parcourir, de temps à autre, la distance qui le sépare de cette petite bouffée d'air du pays, et certains viennent de beaucoup plus loin. Dispersés aux quatre coins de France, les Calédoniens semblent toujours en quête d'un lieu de rencontre, et Clermont-Ferrand, ville où habitent quelques Canaques, devient pour la communauté, l'une de ces petites plaques tournantes.

Félix, vingt-trois ans, né à Lifu, une des îles Loyauté, a vécu le premier acte de son épopée française à Brest où il a fait son service militaire. Après sa libération, il a choisi de vivre quelques années en France avant de demander son rapatriement par l'armée et il a profité de ce délai pour faire un stage d'électricité-bâtiment, à Clermont-Ferrand. Au terme de sa formation, il trouve du travail, mais six mois plus tard, fin du chantier, et chômage. Son cheminement ressemble à celui de beaucoup d'autres jeunes Français du pacifique. Aussi, généralement, l'aventure métropolitaine reste de courte durée, très rarement des Canaques s'installent en France. Ici, à Clermont, on parle surtout de l'instant du retour.

Originaire de Uvéa, une des trois îles Loyauté, Pierre raconte la vie du clan, la propriété communautaire des champs... A Nouméa, sur la Grande-Terre, les employeurs préfèrent une main-d'œuvre immigrée, walésienne ou tahitienne, aux jeunes des îles voués au chômage. Aussi, beaucoup d'entre eux décident-ils de revenir aux Loyautés pour cultiver les champs. Pierre commençait à travailler tôt le matin, puis, aux heures les plus chaudes, il s'arrêtait, pour se reposer ou aller à la pêche dans l'Océan. Une manière de vivre qui, selon Weniko, a tendance à régresser sous la pression de la « civilisation occidentale ».

Il n'y a pas d'université en Nouvelle-Calédonie, une école d'instituteurs, c'est tout. Les candidats à l'enseignement supérieur se dirigent donc vers la France. Aussi, les Calédoniens ne forment-ils pas la grande foule des campus : vingt-sept étudiants et trois étudiantes. Willidon, inscrit à l'IUT de Clermont, n'a pas fait ce choix au hasard. « Nous avons besoin, explique-t-il, de cadres Canaques au pays. Cela dans l'optique d'une émancipation de la Nouvelle-Calédonie, dans le cadre d'une certaine indépendance ». Même démarche pour Pierre, qui a fait un stage de soudeur : « Il faut former une main-d'œuvre Canaque spécialisée ». « Avec le mouvement qui se développe en Nouvelle-Calédonie depuis trois ou quatre ans, ajoute Weniko, les jeunes qui viennent ici, y compris les militaires, apparaissent beaucoup plus conscients qu'autrefois ».

Notre culture, c'est notre terre.

Sur le palier du troisième étage, de la cité U, au Sud de la ville, une grande fenêtre offre une vue panoramique sur Clermont, une grande île urbaine au milieu d'un massif volcanique, les flèches de la Cathédrale se dressant au beau milieu du tableau. « La Calédonie, c'est notre terre », rappelle Weniko, « La terre représente tout pour le Canaque. C'est là que se trouve sa culture ». « Aussi, et c'est Willidon qui poursuit, dès que nous prenons l'avion pour venir ici, nous ressentons une rupture complète ».

Pour essayer de préserver leur mode de vie, les Canaques de l'Auvergne vivent ensemble le plus souvent possible. Ils se rencontrent chaque week-end. « Nous préférons aux heures de repas préparer une marmite de riz, et manger une boîte de sardines, plutôt que nous éparpiller. Notre culture, nous la vivons tous les jours, c'est une sorte de religion ». « En arrivant en France, constate Ferdinand, origine de la Grande-Terre, une chose m'a frappé dans la mentalité des gens, ce sentiment d'indifférence ».

Clermont-Ferrand, 19 heures. Victor s'appête à parcourir les derniers mètres qui le sépare de la quille. Il sera libéré mercredi prochain. Ses projets d'avenir ? « Je veux retourner au pays ».

On dit souvent, et c'est vrai, que la venue en France constitue pour mes compatriotes un choc, aujourd'hui le plus souvent déstabilisant. Là-bas, la France leur apparaît comme un pays mythique. Ici, ils sont perçus comme étrangers et maints petits heurts le leur rappellent.

George Pau-Langevin. — L'immigration ne se pose pas forcément en terme de nationalité. Etre émigré, c'est quitter son pays d'origine. Pour l'Antillais qui vient travailler en France, c'est beaucoup plus loin que pour l'Espagnol. Mais si l'Antillais peut dire : « Je suis ici, chez moi », les autres le voient quand même comme un étranger, comme un immigré.



... changement de climat, le froid... faut s'y faire.

Père Lacroix. — Effectivement, l'Antillais n'a pas de problèmes juridiques, pas de problèmes de papiers, mais le regard des autres le transforme soit en hyper-Français, soit en quelqu'un qui prend conscience d'une différence. Et les statistiques révèlent bien qu'il ne s'agit pas d'une simple impression de leur part :

Voyons celles du chômage : en 1975, le taux est de 3,8 % pour l'ensemble de la population active en France. Pour la population étrangère, il passe à une moyenne de 4,6 %, mais pour les Réunionnais, il atteint 6,4 % et 7 % pour les Antillais.

En face des difficultés, chacun réagit un peu à sa manière. Les arrivants originaires de la campagne, sont plus marqués par les habitudes de vie de la tradition antillaise.

Certains s'affirment dans ce mode de vie antillais et l'expriment dans l'éducation des enfants, l'usage du créole, l'alimentation, les loisirs... C'est une sorte de réaction de défense.

D'autres, voire parfois les mêmes dans d'autres domaines, prennent des habitudes métropolitaines comme, par exemple, une manière de vivre la vie matrimoniale plus en couple. Les conditions y poussent : le froid, la maison plus petite, plus fermée, l'éducation des enfants...

George Pau-Langevin. — Le double mouvement existe chez bien des gens : on adopte le mode de vie occidental et on se raccroche à des traditions, même parfois, à certaines plus ou moins délaissées aux Antilles comme, par exemple, les ballets créoles.

Père Lacroix. — Beaucoup d'organisations ont été créées en France pour répondre aux besoins de se donner un espace antillais, mais elles ne dépassent guère le stade de quelques manifestations sportives ou de quelques bals.

Elles jouent cependant un rôle important car elles permettent de rompre un certain isolement, elles offrent un lieu de socialisation. Certains ont essayé de regrouper des gens sur la base d'une prise de conscience politique, mais, pour la plupart, ces associations ont de grandes difficultés à durer. Aujourd'hui, par exemple, l'UTEG (2) est relativement importante, mais on ne peut pas dire qu'il y ait de grandes associations de masse à caractère syndical et politique. Pour l'émigration réunionnaise, l'UGTRF (3) est assez importante du fait de l'influence du Parti communiste réunionnais.

George Pau-Langevin. — Il existe en France, si je ne me trompe, deux cents soixante-sept organisations antillaises et réunionnaises...

Dans le domaine des difficultés, on ne peut ignorer non plus celles de la scolarisation des enfants et des jeunes en général.

Père Lacroix. — Pour la nouvelle génération, il est difficile d'avoir une vue d'ensemble. Un ami a fait une enquête dans des écoles. Il y a trouvé une importante proportion de jeunes qui se débrouillent bien et qui ont une double culture, dans le bon sens du terme. Mais bien d'autres, de la deuxième génération, figurent dans les circuits scolaires en impasse. Il faudrait différencier ceux qui sont nés en France ou qui y ont fait leur scolarité, de ceux venus en cours de scolarité. On trouve aussi des jeune marginaux, voire des délinquants.

George Pau-Langevin. — En fait, ils ne se sentent pas vraiment Guadeloupéens ou Martiniquais et s'interrogent. Comme pour leurs parents, ce qui serait fondamental serait de leur reconnaître le droit à la différence, le droit de conserver une identité spécifique dans une société qui peut s'enrichir d'être pluri-ethnique et pluri-culturelle.

Père Lacroix. — Dans ces nouvelles générations, certains sont très antillais, d'autres, par contre, sont revenus très déçus d'un voyage là-bas. Il y a encore ceux qui se disent Français-noirs ou Noirs-français. Ils cherchent leur identité.

(1) Depuis avril 1982, le BUMIDOM a été remplacé par l'Agence nationale pour l'insertion et la promotion des travailleurs originaires d'outre-mer (AN). Jusqu'en février 1982, le BUMIDOM a organisé la migration de 153 353 personnes de Martinique, Guadeloupe, Guyane, Réunion. 61 300 enfants sont nés en métropole.

(2) UTEG : Union des travailleurs émigrés guadeloupéens.

(3) UGTRF : Union générale des travailleurs réunionnais en France.



La fonction publique sécurisante.



« C'est au sujet de l'annonce... ».

L'aventure métropolitaine

Jean né à la Possession, au Nord-Ouest de l'île de la Réunion, passe le concours d'agent titulaire des P.T.T. Il reçoit aussitôt sa première nomination. Pour se rendre à son nouveau travail, dans la région parisienne, il doit faire dix mille kilomètres.

Il prend ses fonctions aux P.T.T. le 20 août 1956. Quinze jours plus tard, nouvelle convocation : le service militaire, Coulommiers, puis l'Algérie... Démobilisé en décembre 1958, il retrouve son emploi. Aujourd'hui, quarante-huit ans, père de famille, il vit toujours en France métropolitaine.

« Emigrant de la première génération », il a vu arriver la grande vague des années 60-70. En 1963, on dénombre un peu plus de cent mille originaires des DOM installés dans l'hexagone. Moins de vingt ans plus tard, ils sont quatre cent quatre-vingt mille (1). Ce bond n'est pas le fruit du hasard. Vers le milieu des années 60, l'outre-mer apparaît comme le paradis... du chômage endémique. Le thermomètre de la tension politique et sociale indique des températures inquiétantes. En Métropole par contre, on ne connaît pas encore la crise. L'économie française ouvre grandes ses portes à la main-d'œuvre immigrée. Les ressortissants de la France extra-muros peuvent être orientés vers les emplois du secteur privé, et aussi vers ceux du secteur public.

Un beau matin, Marc reçoit sa feuille de route pour la Guyanne et quitte Fort-de-France. Il va apprendre la plomberie dans le cadre du SMA. De retour en Martinique, il se rend de chantier en chantier pour construire ici un collège, ailleurs une cité HLM. Mais voilà, il participe à une grève. Les patrons des deux entreprises de plomberie ont vite fait de se passer le mot. En 1972, Marc s'embarque pour la grande traversée et devient agent hospitalier à Paris.

Pour beaucoup, la Métropole offre souvent deux visages. Celui d'avant et celui d'après. « Le Massif Central et ses volcans - Le Mont Blanc, 4807 mètres. Dans le Jura, on fabrique de bons vins... ». A trente-trois ans, Amod, un Réunionnais originaire de Sainte-Suzanne, se rappelle les jolies formules apprises sur les bancs de l'école. Vue de loin, la France conserve ces chaudes couleurs d'images d'Épinal.

Odeurs de cuisines

Daube de porc au curry

Pour 4 personnes

700 g d'échine de porc coupée en morceaux.

2 cuillères d'huile - 20 g. de beurre - 2 christophines - 2 aubergines - 1 oignon France - 2 échalottes - 1 gousse d'ail - 1 bouquet garni (thym, oignon Pays, persil) - 1 cuillerée de curry en poudre - 2 tomates - sel - poivre - 1 piment.

Faire revenir dans le beurre le porc coupé en morceaux avec l'oignon et les échalottes. Lorsque la viande est dorée de toutes parts, couvrir avec un peu d'eau, ajouter une gousse d'ail, le bouquet garni, la poudre de curry et laisser mijoter 30 minutes. Saler, poivrer, puis incorporer les christophines et les aubergines épluchées et coupées en dés, les tomates pelées et épépinées, et laisser réduire encore 1/2 heure à feu doux.

La sauce ne doit pas être trop abondante.

On peut servir la Daube de porc avec un riz debout, dont les grains se détachent.

« Depuis notre plus jeune âge, raconte Jean-Claude, lui aussi, Réunionnais, on nous a expliqué que nous étions français. Lorsque nous arrivons ici nous voulons à tout prix nous conduire en bons Français ».

A dix-sept ans, il travaille dans une plantation de canne à sucre du côté de Saint-Pierre et sait déjà que pour devenir un vrai citoyen, il faut toujours porter une cravate. Quand en décembre 1968, il débarque à Marseille, il n'oublie pas la consigne. « Pendant ma première année en France, je mettais régulièrement une cravate y compris sur un pull-over ».

« Là-bas, dit Amod, nous rêvions d'être français ».

Plutôt petit, les cheveux bruns, la peau foncée, « mes ancêtres, enchaîne-t-il, étaient d'origine indienne ».

En 1973, au chômage, il emprunte à son tour les chemins de la terre promise. Premières démarches, premières douches froides. La même question revient presque sur toutes les lèvres : « Est-ce que vous êtes français ? ». Amod peut présenter sa carte d'identité. Et certains chefs du personnel de préciser : « Vous savez, nous cherchons quelqu'un d'origine européenne... ».

Au bout de ses recherches, le Français de l'Océan indien finit dans une entreprise de matériel électrique ou on lui confie même un poste de semi-responsabilité. Etrange. Alors, les remarques vont bon train. « Offrir une telle place à un type qui débarque de sa brousse ! »

Une épreuve, devenue désormais classique pour les Antillais et les Réunionnais, la course au logement, laisse dans leurs souvenirs bien des anecdotes. En général, l'histoire se déroule selon un scénario qui confine au rituel. Une petite annonce, un coup de téléphone. On prend rendez-vous. Mais lorsque le demandeur se présente en chair et en os, on s'aperçoit qu'il a la peau noire et les cheveux plus ou moins crépus. Du coup l'appartement est déjà pris, ou bien on avait omis de préciser certaines conditions que, bien entendu, le candidat locataire ne peut satisfaire.

« Au regard de la réalité de notre condition, dit Marc, je me considère plutôt comme un immigré au même titre qu'un Portugais ou un Africain. » Bien sûr, comparé à la situation des travailleurs étrangers, la nôtre diffère, personne ne nie les avantages que confère la nationalité française : possibilité d'accès à la fonction publique, absence de problèmes de « papiers ».

« Notre situation se révèle un peu batarde », explique José, Guadeloupéen de Pointe-à-Pitre, employé au centre de tri postal de la gare du Nord à Paris. Une chose attire l'attention du nouveau venu, la forte proportion d'Antillais parmi les auxiliaires. « Aujourd'hui encore, indique-t-il, sur la vingtaine de non-titulaires, on compte quinze Antillais ». Il se souvient de la grande grève des centres de tri en 1974, avec comme détonateur, la question des auxiliaires.

Redevenir soi-même

Pour José, quinze années d'exil ne peuvent faire oublier le pays d'origine. D'ailleurs, « avec tous les compatriotes qui travaillent avec moi, impossible de rompre le cordon ombilical qui me rattache à la Guadeloupe ».

« Petit à petit, dit Jean-Claude, je suis redevenu moi-même ». Selon Amod, citant sa propre expérience, « l'émigration rend service à long terme. Après plusieurs années passées en France, nous finissons par prendre conscience de notre identité réunionnaise ».

Maryse, née il y a vingt-trois ans à Fort-de-France, travaille ici pour une agence d'intérim. « Le créole, explique-t-elle, est notre langue maternelle. La langue que j'ai parlée avant de connaître le français. Je suis française sur le papier, si je devais choisir je me dirais martiniquaise ».

Chacun essaie de donner aux semaines métropolitaines des couleurs antillaises ou réunionnaises. « Se retrouver ensemble autour d'une table, dit Amod, demeure pour nous

l'occasion de conserver une tradition culinaire, mais aussi de renouer avec un langage et un certain type de vie familiale ». En septembre 73, Claude, Martiniquais, effectua son service militaire à Montélimar. A chaque permission, sa première préoccupation est de prendre le train pour Paris et de partir à la recherche du bal où se produit le meilleur orchestre de la Martinique ou d'Haïti. Se réunir avec des amis, faire la fête le samedi soir, un simple désir de danser sur une musique que l'on aime, de vivre les loisirs que l'on choisit, même s'ils ne ressemblent pas à ceux du voisin.

La « chance » de l'exil ?

Beaucoup ne rejettent pas l'attachement à la France. « Je refuse le terme « immigré », affirme Marcelle, nous avons la même religion, la même langue, la même culture, j'ai étudié Voltaire à l'école. Ma situation s'apparente à celle d'une Corse ou d'une Normande. Nous parlons un patois, le créole, comme d'autres peuvent s'exprimer en breton ou en alsacien. » Née à Pointe-à-Pitre, il y a vingt-trois ans, Marcelle travaille comme aide-comptable : « Je suis française mais je reste, quand même, une colonisée. Les Antilles, au départ peuplées d'Indiens ont vu débarquer les Espagnols. Plus tard, les Français s'imposèrent. C'est comme ça. Même principe que partout ailleurs ».

Bon nombre d'originaires de l'outre-mer, aux dires de Claude considèrent « l'exil » comme une chance qu'il faut utiliser. Dans ce cas, tout faire pour s'intégrer à la nouvelle vie métropolitaine devient le principal objectif, avec le souci de ne pas transformer les enfants en déracinés.

Serge s'installe avec sa famille en Seine-Saint-Denis. Il a quatorze ans et arrive tout droit de Saint-Denis-de-la-Réunion. Très vite, ses parents refusent de rencontrer les quelques cousins qui vivent dans la région. Face à la crainte de l'échec scolaire, on interdit à Serge de parler créole à la maison.

Pour la plupart, il s'agit d'abord de vivre et de travailler à l'endroit où l'on se trouve, que ce soit une terre d'accueil ou d'exil. D'autant que le retour au pays, envisagé par beaucoup,



Aller en Bretagne cet été ?

semble difficilement réalisable à court terme. Des fonctionnaires renouvellent chaque année, comme une vieille habitude, leur demande de mutation.

Chômeur six mois sur douze

Le problème numéro un, pour les candidats au *come-back*, reste bien les débouchés, et s'ils trouvent chez eux un emploi dans l'industrie, le recyclage presque obligatoire pour certains. Où pourrait-on caser les employés de la SNCF ? Il n'y a pas de chemin de fer dans les DOM-TOM.

Vue la situation économique dans l'outre-mer, refaire la route en sens inverse signifie, dans bien des cas, la promesse d'une vie précaire. Travailler six ou huit mois sur douze, compter sur la débrouillardise. Marc raconte l'histoire d'un ancien collègue de travail « *qui n'a pas réussi à s'adapter en France* ». Un jour, il quitte tout, vend sa voiture, quelques meubles, et achète là-bas un petit fond d'épicerie. « *Il habite dans une case héritée de sa mère, dans un coin reculé de la montagne et mène une vie presque ascétique* ».

Cette perspective ne provoque pas l'enthousiasme quand on a des gosses à nourrir. Des enfants, souvent, nés en France... Pour garder le contact avec le pays, on essaye de se rattraper avec les vacances. Mais, là encore, on se heurte au problème financier. De toute évidence, il vaut mieux avoir une grand-mère dans le Morbihan que de la famille aux Antilles. Cela coûte moins cher.

Les fonctionnaires ou assimilés bénéficient d'un voyage gratuit tous les trois ou cinq ans. Entre temps, inutile d'essayer de dénicher le charter bon-marché. Air France détient le monopole de ces lignes aériennes, ce qui réduit la concurrence à sa plus simple expression. Les travailleurs du secteur privé, eux, doivent compter sur leurs... économies.

Ainsi, Maryse prend ses vacances cette année à la Martinique. Dans l'avion, elle voyagera peut-être en compagnie des « *Français bien Français* », pour reprendre son expression, qui partent s'établir et investir dans les « isles ».

Dossier réalisé
par Christian VILLAIN

(1) Dont 350 000 Antillais et 130 000 Réunionnais (sources : Bumidom et Secrétariat d'Etat aux Dom-Tom).



Quelles sont loin mes sources !



Français à part entière.

agence starway
6, rue du Fg Montmartre, 75009 PARIS
S. A. R. L. au Capital de 300.000 F.
770.73.63 - 523.08.58 -
R. C. Paris 72 B 3968

AV LICENCE ETAT 444
SPÉCIALITÉ
DES AGENTS DE VOYAGES

CROISIÈRES
VOYAGES ORGANISÉS INDIVIDUELS ET EN GROUPE - VOYAGES D'AFFAIRES
BILLETS - AIR - FER - MER - WAGONS-LITS - WAGONS-RESTAURANTS
LOCATIONS TOUS THEATRES ET SPECTACLES
RESERVATIONS DE VOITURES ET HOTELS

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de
SULLY
Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher
85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare
Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs
CATALOGUE GRATUIT
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce

Ganja

Sortie Porte d'Aubervilliers, direction la rue de Crimée. Il fait déjà nuit, pas un chat dans le quartier. Entrée du parking souterrain. Le gardien lève à peine le nez. Premier niveau, deuxième niveau. Plus on descend, plus la musique se fait entendre.

Au dernier niveau, les boxes de voitures sont loués à des groupes de musiciens plus ou moins fauchés. Chaque soir, ils viennent là, pour les répétitions. Dans l'une de ces petites boîtes de béton, on rencontre le groupe Ganja.

A la guitare, et au chant, Patrick, de Stains. A la guitare, Hamallah, Stanois lui aussi. A la basse, David, d'Aubervilliers. Au saxophone, Yves, de la Porte des Lilas. A la batterie et aux percussions, Jacques, d'Aubervilliers. Jacques et Yves sont nés en France, de parents guadeloupéens. « *La musique de Ganja, précise le premier, c'est du funk-reggae. Le funk, la musique noire américaine, est plutôt urbain, new-yorkais. Le reggae donne cette couleur africaine que l'on aime beaucoup* ».

Retour aux racines

Le reggae d'accord, mais dans le groupe, personne ne se définit comme rasta.

« *La façon dont nous vivons, dans cette banlieue, rend cela impossible*, affirme Jacques. *Mais, même sans mener une existence de rasta, nous pouvons être solidaires de la motivation politique et sociale, solidaire de la musique elle-même, de*

l'ambiance, de l'effet. »

Pourtant, bon nombre de jeunes Antillais semblent s'engager à fond dans le mouvement rasta. « *Ils ressentent le besoin, explique Yves, de retourner aux racines, à l'Afrique. Le problème de toutes les minorités. Dans les années soixante, on jouait les Américains, on écoutait James Brown. A l'époque des Black Panthers on levait le poing. Tout cela représente quelque chose d'important pour la race noire.* »

Mais quel rapport entre la musique de la Jamaïque et celle de la Guadeloupe ou de la Martinique ?

« *Bien sûr, poursuit Yves, il y a d'un côté l'influence anglo-saxonne, de l'autre l'influence française, cela s'entend dans les mélodies. Mais on trouve une sorte de fond musical commun de Cuba à la Guyane : le rythme, la pulsation. Même dans la musique traditionnelle. Elle porte un nom différent dans chaque île. Mais il y a toujours la présence des tambours. Le rythme vient de l'Afrique, des ancêtres.* »

Jacques n'est pas du même avis : « *Je pense que cela n'a rien à voir. Le reggae vient de la Jamaïque, les autres îles possèdent une musique différente.* »

Aucun souvenir, sauf un cyclone

Yves, vingt-quatre ans, grand, mince, les cheveux courts : « *J'ai reçu une éducation antillaise, dit-il, la famille unie, un grand respect des parents* ». Les Antilles, il commence à

connaître : cinq voyages à la Guadeloupe, le dernier à l'âge de vingt-deux ans. Pour Jacques, par contre, un seul séjour à la Guadeloupe. « *Avec mes parents, j'avais cinq ou six ans. Je ne me souviens de rien, sauf d'un cyclone.* » Le batteur, de petite taille, des lunettes, une casquette de base-ball sur la tête, l'assure : « *Je n'ai pas été éduqué comme un Guadeloupéen. Mes parents voulaient que je m'adapte à ce pays. D'ailleurs je ne parle pas créole.* » Et la musique ? « *Je n'écoute pratiquement pas de musique antillaise. Simplement, par goût musical, je n'aime pas.* »

Je suis Albertivillarien

Là encore, Yves vit les choses différemment : « *Je m'intéresse non pas à la variété antillaise (groupes haïtiens) mais à la musique traditionnelle de la Guadeloupe et de la Martinique : la biguine, la mazurka, le groka.* » Et, après une courte pause : « *Mes parents sont retournés à la Guadeloupe. Je compte, moi aussi, m'installer là-bas pour faire de la musique. Il y a tout un courant de jazz antillais...* »

Rue de Crimée, pour ce soir, la répétition est terminée. Mais bientôt, il faudra trouver un nouveau local. Le parking, ça ne marche plus. En attendant, Ganja s'appête à partir en tournée à Val d'Isère. Et Jacques de conclure : « *La Guadeloupe ne représente plus rien pour moi. Je suis trop imprégné par mon éducation en France... Je suis Albertivillarien.* »

Pas de remise, mais...

**FABRICATION
ARTISANALE
PRIX ARTISANAUX
Le
"SUR MESURES"
PAR MODELISTE
DIPLOMÉE**

Ouvert jusqu'à 19h30

**"AU RENARD BLEU"
FOURRURES**

68, av. des Gobelins
Tél. : 331-16-85

Métro Place d'Italie
Autobus : 27-47-57-67-83
— Garde en frigorifique
— Garde d'été
— Service après-vente
— Crédit gratuit
— Parking gratuit

torrente

femmes 222 90 50
hommes 544 10 06

2, rue de Sèvres
2, carrefour Croix-Rouge
75006 Paris

Comment faire disparaître les chambres à gaz hitlériennes et le génocide des juifs ? Des nostalgiques du nazisme aux « antitotalitaires de gauche », une surprenante alliance pour les extirper de l'Histoire.



LE DELIRE NEGATEUR FAURISSONNIEN

Quelques semaines avant son suicide, Hitler déclarait : « On sera éternellement reconnaissant au national-socialisme d'avoir effacé les juifs en Allemagne et en Europe centrale. » L'essentiel était dit sur le génocide nazi des juifs : face à la défaite militaire, Hitler rappelait que l'un de ses buts de guerre avait été atteint, l'élimination des Juifs d'Europe. Comment, plus de trente ans après, peut-on nier l'extermination de près de six millions d'hommes d'un même peuple, ose-t-on publier des livres dont le seul objet est d'innocenter le nazisme de l'exercice le plus monstrueux de sa barbarie ? Comprendre le pourquoi des négations d'un Faurisson et de ses semblables implique de s'interroger sur le sens d'une telle « affaire », dont le caractère, tristement exemplaire, peut être l'occasion de dissiper de graves confusions sur l'idée de tolérance et le droit à la libre expression des opinions.

I. Les négations faurissonniennes

La négation qui soutient l'édifice faurissonien est ainsi énoncée par son auteur : « Jamais Hitler n'a ordonné ni admis que quiconque fut tué en raison de sa race ou de sa religion. » (1) A suivre l'analyse réfutative décisive des « vérités » révisionnistes qu'a donnée Pierre Vidal-Naquet dans la revue *Esprit* (2), on peut en énumérer une demi-douzaine. 1^o) Il n'y a pas eu de génocide hitlérien des juifs et son instrument principal, qui le symbolise en le spécifiant dans sa monstruosité : « Les « chambres à gaz » homicides ne sont qu'un bohème de guerre. » 2^o) Ce qui est nommé « solution finale » ne signifie rien d'autre que l'expulsion des juifs vers l'Est européen. Ils auraient été « refoulés » ou « déportés », et non pas exterminés : « ... interner ne signifie pas exterminer ». 3^o) Le nombre total des victimes juives du nazisme est beaucoup plus faible qu'on ne l'a dit. Un million (P. Rassinier, puis Butz), 200 000 (le néo-nazi M. Roeder). Quant à Faurisson, il semble hésiter sur le chiffre : parmi les « Européens tués pour fait de guerre », le nombre « des Juifs européens pourrait être de l'ordre d'un million mais,

plus probablement, de plusieurs centaines de milliers... ». Le nombre des morts d'Auschwitz (Juifs et non-Juifs) se serait « élevé à 50 000 environ ». D'autre part, précise Faurisson, « le nombre des morts de tous les camps de concentration de 1933-1934 à 1945 (...) a dû être de 200 000 ou, au plus, de 360 000 ». En guise de démonstration et de preuves factuelles, Faurisson nous offre cette promesse : « Un jour je citerai mes sources... ». Nous attendons toujours, en juin 1982, une réponse détaillée aux réfutations conduites par P. Vidal-Naquet, G. Wellse et quelques autres.

4^o) L'Allemagne hitlérienne ne porte pas la responsabilité majeure de la Seconde Guerre mondiale. « Il y a eu entre Hitler et les Juifs une guerre inexpiable. Il est évident que chacun renvoie sur l'autre la responsabilité de ce conflit. »

5^o) Le mal personnifié est : soit le « totalitarisme » (atteint par l'absolue égalisation des démocraties, du stalinisme et de l'hitlérisme : puisque les chambres à gaz feraient la différence irréductible du nazisme, elles ne doivent pas exister : version des prétendus antitotalitaires de gauche), soit le *Capital* et son corrolaire : le principe de rentabilité (d'où l'impossibilité théorique d'un massacre de masse, comme destruction d'une main-d'œuvre nécessaire : version des sectaires néo-staliniens embaumés par l'aveuglement dogmatique de la démythification à tout prix) (3), soit l'URSS (le génocide nazi présenté comme une manœuvre de diversion, mensonge de propagande destinés à faire oublier le goulag : de Rassinier aux prétendus et arrogants libertaires anticommunistes). Faurisson penche vers cette dernière incarnation du Diable.

6^o) Le génocide est le grand mensonge inspiré et imposé par « le camp des vainqueurs », une invention de la propagande des Alliés, soit

(1) Cité in Serge Thion : « Vérité historique ou vérité politique ? », Paris, La Vieille Taupe, 1980. (2) *Esprit*, septembre 1980 ; texte repris in « Les Juifs, la mémoire et le présent », Paris, Maspéro, 1981. (3) Cf. Alain Finkielkraut : « L'avenir d'une négation. Réflexion sur la question du génocide », Paris Seuil, 1982.

« Hollywood et l'appareil de propagande stalinien », plus l'inévitable « sionisme international ».

Voilà le scandale selon Faurisson : « En tant qu'homme, je n'admets pas qu'on diffame le peuple allemand... ». Ses « conclusions » : il faut contribuer à déculpabiliser l'Allemagne de son histoire nationale-socialiste, la purifier de « cette mauvaise conscience » qui n'est que l'effet de la « gigantesque imposture » du génocide.

II. La méthode Faurisson

Le simulacre de méthode appliqué par Faurisson aux sources documentaires se résume en quelques procédés fort simples.

1^o) D'abord récuser tout témoignage direct émanant d'un juif comme mensonger, sauf si ce juif est passé dans le camp « révisionniste ».

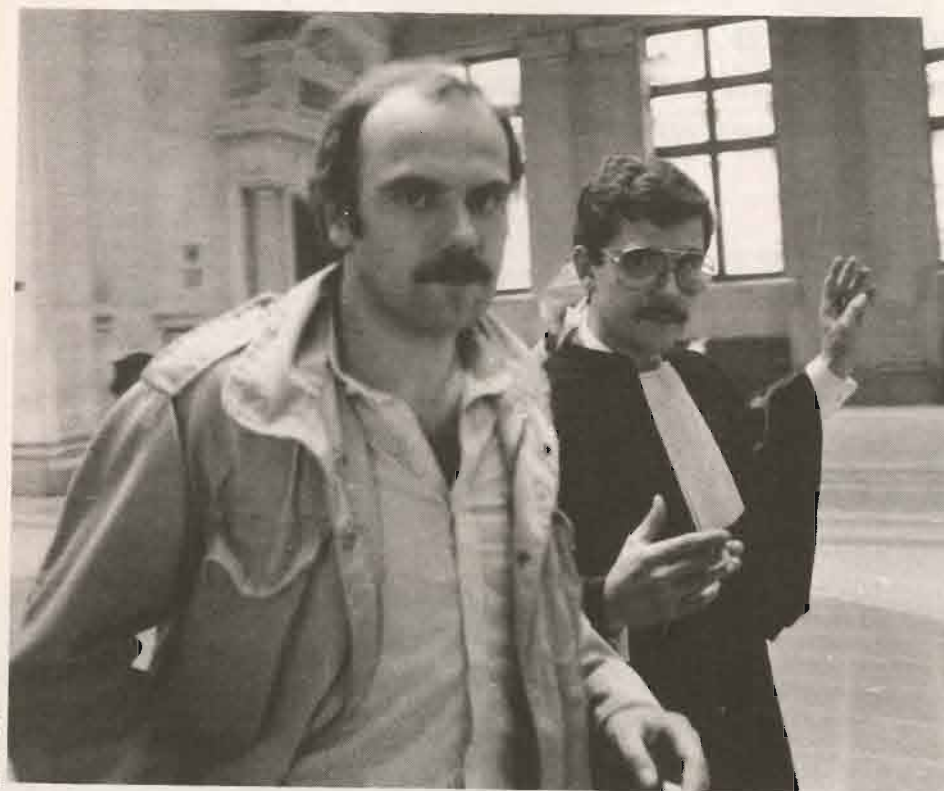
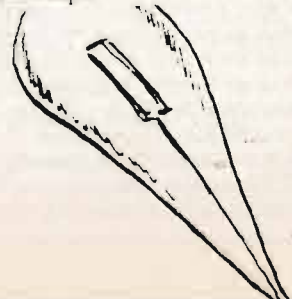
2^o) Disqualifier comme simple « rumeur » tout document écrit pendant la guerre et concernant les méthodes d'extermination.

3^o) Prendre à la lettre les textes écrits en langage codé, et négliger ou réinterpréter les textes décrivant sans équivoque le processus d'extermination.

4^o) Refuser toute valeur de preuve, ou même d'indice, aux témoignages faits par les nazis après la fin de la guerre.

Récuser corrélativement tout témoignage provenant des Alliés. Par contre, renvoyer sans la moindre réserve aux pseudo-témoignages de néo-nazis avérés, comme Thies Christophersen, ou à des pamphlets pseudo-historiques, telle la brochure de R. Harwood.

5^o) Frapper par l'usage systématique de l'hyper-critique. Pour ce faire, on habille la négation péremptoire des faits d'un vocabulaire d'apparence technique.



M. Faurisson, bien protégé, pour ne pas être vu.

6^o) Faire silence sur tous les épisodes décisifs permettant de replacer dans son contexte idéologique et historique le génocide des juifs : l'installation d'un antisémitisme d'Etat, l'extermination des malades mentaux, les massacres de masse commis par les Einsatzgruppen en territoire soviétique, le génocide des Tsiganes. Isolé dès lors dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, le génocide nazi, devenant proprement inconcevable d'être transmué en événement tombé du ciel, apparaît vite comme incroyable.

Nous nous trouvons donc face à une argumentation sophistiquée dotée d'une si forte cohérence externe, comme une fiction bien faite, qu'il est impossible de l'affronter et de la détruire sans sortir du champ clos qu'elle institue. Ce qui ressemble le plus au discours de vérité, c'est le mensonge total.

III. Les participants de l'entreprise

Le champ idéologico-politique du révisionnisme est désormais partagé par les tenants de la minimalisation normalisatrice de l'extermination et ceux de sa négation pure et simple. D'une part, pour parler comme Pierre Vidal-Naquet, le délire réducteur : les grands massacres seraient, par exemple, de simples faits de guerre, sans rapport avec une politique eugéniste et raciste ; d'autre part, le délire négateur : les faits génocidaires sont radicalement suspectés, jusqu'à la complète récusation.

Mais comment peut-on ainsi remplacer le réel, qu'un immense faisceau de preuves permet d'établir, selon des approximations progressives, par un délire négateur ? On peut sommairement répondre à la question en distinguant les différentes positions de discours tenues par les acteurs dits révisionnistes, chacune possédant ses propres modes de légitimation :

1. *Les nostalgiques du nazisme* : les premiers révisionnistes aux lendemains du procès de Nuremberg, étaient de fait d'anciens S.S., des collaborateurs de l'occupant nazi et des sympathisants de l'ancien *Ordre Nouveau*. Mais si l'on retrouve une évidente continuité entre les massacreurs et certains effaceurs du massacre, d'autres révisionnistes ne relèvent nullement de la catégorie du néo-nazisme. Et c'est ce côté-à-côté, cette surprenante alliance, qui fait problème et qu'il s'agit d'expliquer. C'est là un aspect qu'Alain Finkielkraut, sans l'ignorer, a quelque peu sous-estimé dans son dernier livre.

2. *Une paléo-ultra-gauche dogmatique* : c'est la seconde catégorie de réviseurs : leur rêve commun est de radicalité absolue. « Leur unique souci est de prendre position à la gauche de toutes les gauches », note à juste titre A. Finkielkraut. Or, le génocide hitlérien des juifs et des Tsiganes est incatégorisable dans l'espace figé de leur dogmatique : la négation obstinée du génocide ne peut donc qu'être pour eux dans le vrai puisqu'elle correspond miraculeusement à leur impossibilité d'expliquer le grand massacre en termes économicistes.

Si donc l'extermination des juifs fait exception au principe de rentabilité, et que la destruction d'une main-d'œuvre hautement nécessaire en temps de guerre totale, est économiquement irrationnelle, on niera, plutôt que le principe, l'extermination même, suspecte d'être non conforme à la logique du *Capital* sommairement comprise. C'était la position des disciples du doctrinaire marxiste italien Bordiga, mais aussi celle d'un Rassinier, « ce fou d'idéologie » qui, dit bien Finkielkraut, « n'aimait pas ses bourreaux, mais sa vision du monde ». D'autres groupuscules ont pris le relais et repris l'héritage.

3. *Les anti-totalitaires de gauche* : d'apparition plus récente, ils n'ont pas non plus de

passion pour les exterminateurs S.S. Mais ils sont saisis d'une haine impérieuse du dogmatisme en général. Ils veulent la liberté d'opinion, de toutes les opinions, et à tout prix. Ce qu'ils perçoivent comme liberté, c'est la dénonciation de tous les tabous. Mais toute chose, en tant qu'elle est prise au sérieux, est susceptible d'être dite tabouée. Il suffit dès lors de définir une vérité historique comme objet d'un tabou pour que sa dénonciation se pense elle-même comme preuve de liberté, voire comme acte de libération.

Si donc, l'on fait preuve de respect théorique devant le génocide nazi, c'est que le fait et suspect. Le raisonnement tenu est du type : « Le génocide des juifs est, en tant que fait historique, objet de respect (de consensus, de culte, de tabouage, etc.), donc il n'y a pas eu de génocide ». L'absurdité de l'argument saute aux yeux dès lors qu'on l'applique à Jeanne d'Arc, Napoléon ou au général de Gaulle.

Dans ce délire anti-totalitaire, on présente ainsi la substitution du fictif au réel comme la levée d'un tabou. La démythification est désirée et appréciée pour elle-même tandis que le débat, de moyen de parvenir au vrai, se transforme en fin.

On ne peut éviter ici de toucher au difficile problème de la liberté d'opinion et d'expression. Mais la position des libéraux fanatiques défenseurs de Faurisson, porte confusion et provocation : car si le droit à la libre expression des idées n'est pas à mettre en cause, on ne peut, sans faire l'apologie du non-sens et s'adonner à quelque provocation manipulatoire, nommer liberté d'opinion et assigner au principe de tolérance : le refus des faits établis par le travail historique ; la falsification ou le rejet des témoignages allant à l'encontre de thèses *a priori* ; l'accusation de mensonge véral portée contre un peuple tout entier (et ses prétendus complices, confondus dans la même diabolisation) ; la dénonciation calomnieuse visant les historiens du génocide nazi non conformes au modèle révisionniste (c'est-à-dire à peu près tous).

On peut aller fort loin dans le débat historique visant à élucider les conditions de possibilité et de mise en œuvre du génocide. Mais il n'est pas question de confondre liberté de chercher à établir telle ou telle vérité historique — supposant à la fois des libres débats et des compétences en la matière — et droit d'affirmer, selon l'humeur, n'importe quelle thèse, de récuser comme déplaisantes, en toute frivolité, les approximations du vrai auxquelles le labeur intellectuel permet d'accéder. En bref, d'exalter le droit de délirer en public au dépens du réel historique, et ce au nom du libre exercice d'une sacro-sainte opinion.

Car alors, pourquoi ne pas manifester pour obtenir l'inscription d'un droit à l'expression de la discrimination raciale, injustement persécutée, pourquoi ne point pétitionner pour défendre les droits des falsificateurs, discriminatoirement dénoncés ? L'injustice suprême est peut-être d'aligner les droits du bourreau et ceux de la victime, au nom de l'égalité des droits, de confondre en une même défense et illustration la liberté de calomnier et celle de défendre sa dignité, le droit au mensonge et la quête du vrai. Nous avons le droit de refuser une telle confusion en la dénonçant fermement.

Pierre-André TAGUIEFF

Libre dans les Etats pontificaux d'Avignon et du Comtat Venaissin, le peuple « perfide » n'en était pas moins soumis à des lois draconiennes.

QUAND LES JUIFS DU PAPE PORTAIENT LE CHAPEAU JAUNE

Jusqu'à l'entrée des troupes italiennes dans Rome, en septembre 1870, le pape, tête de l'Eglise catholique, fut aussi un chef d'Etat, un souverain, plus absolu que n'importe lequel des autres princes de l'Europe puisqu'il réunissait dans ses mains tous les pouvoirs spirituels et temporels. Le Souverain Pontife et ses ministres avaient toute latitude pour traduire les principes de la doctrine chrétienne en applications pratiques à travers des règlements et une législation qui ne dépendaient que d'eux. A l'égard des juifs qui vivaient à Rome ou dans les possessions pontificales transalpines d'Avignon et du Comtat Venaissin, les bulles et les ordonnances émanant tant du pape que du Saint Office ou des évêques, fournissent donc une matière abondante pour étudier concrètement le statut réservé à ces hétérodoxes.

Car qu'on ne s'y trompe pas : si les papes ont offert un asile sûr aux juifs alors que, vers la fin du Moyen-Age, presque partout ailleurs en Europe, on les expulsait impitoyablement de leurs domaines, ce n'est pas seulement ni même essentiellement en vertu de considérations humanitaires. Ce n'est certes pas non plus par respect de la liberté religieuse : le principe n'en sera reconnu et affirmé par l'Eglise catholique qu'en 1965, au concile de Vatican II, par la déclaration *Dignitatis Humanae*, et non sans opposition. Les juifs sont bien les seuls non-catholiques autorisés à résider en permanence en territoire pontifical et à y célébrer ouvertement les cérémonies de leur religion.

Le traitement de faveur appliqué aux juifs et à eux seuls est la conséquence d'une vision théologique de l'histoire de ce peuple, développée en particulier par St-Augustin, le grand penseur de l'Antiquité chrétienne : Israël a été autrefois le peuple choisi et chéri de Dieu ; c'est par lui qu'ont été transmis au monde les mystères fondamentaux de la foi, la révélation du Dieu unique et la promesse de l'Alliance ; c'est dans son sein qu'est né le Christ selon la chair ; mais, dans sa grande majorité, ce peuple est resté incrédule devant la Bonne Nouvelle. C'est ce que signifie en réalité l'adjectif « perfide » régulièrement accolé au nom de *juif*, en particulier dans la grande prière liturgique du Vendredi Saint, qui était récitée dans toutes les églises jusqu'en 1959, et dont il sera fait un si redoutable usage au cours des siècles. Ce peuple a refusé de reconnaître en Jésus de Nazareth le Messie que les prophètes avaient annoncé, et celui que les chrétiens considèrent comme l'incarnation de Dieu a été crucifié à la demande de la foule de Jérusalem. De ces faits découle l'accusation, très tôt lancée contre les juifs, d'être collectivement responsables (et eux seuls) de la mise à mort du Christ, c'est-à-dire du *décide*. Après la disparition de Jésus, la tâche de diffusion de son message a été confiée à l'Eglise, le nouveau peuple de Dieu, le nouvel Israël, mais le peuple juif, Israël selon la chair, survit et se perpétue sans se fondre dans les nations, car il n'a pas



ROGER-VIOLETTE

Au XV^e siècle, déjà, des rues bien délimitées réservées aux juifs.

perdu toute raison d'être dans le plan divin. Selon St Augustin, sa dispersion sur toute la surface de la terre a été une disposition providentielle. Mais en même temps, la diaspora des juifs et l'état misérable dans lequel ils vivent ordinairement sont aussi le témoignage du châtement qui s'est abattu sur eux : il y a donc là une preuve des plus fortes de la divinité du Christ.

En conséquence, pour être fidèle au dessein de Dieu, il convient de protéger les juifs pour qu'ils ne disparaissent pas mais, en même temps, il faut les maintenir dans une situation très visible d'humiliation et d'infériorité.

C'est à ces considérations que prétendent répondre les mesures prises au sujet des juifs par les autorités pontificales, surtout à partir du XVI^e siècle, au moment de cette grande révision de vie qu'a été la Réforme catholique. C'est à cette époque qu'a été mis en place le système contraignant du ghetto, imposé à tous les juifs des Etats pontificaux par la grande bulle *Cum nimis absurdum* de Paul IV en 1555. A Avignon et dans quelques villes du Comtat, il existait déjà, depuis le XV^e siècle au moins et même avant, des rues bien délimitées, réservées à l'habitation des juifs mais c'est seulement au milieu du XVII^e siècle qu'on arrivera à y enfermer vraiment toutes les familles israélites dont beaucoup vivaient dispersées dans les villages et c'est alors aussi que la clôture deviendra réellement hermétique.

Le nombre de ces *carrières* avait été strictement limité à quatre en 1624 : Avignon, Carpentras, L'Isle et Cavaillon et désormais (sauf autorisation d'absence particulière) tous les juifs doivent regagner chaque soir ce quartier réservé dont les

portes sont soigneusement closes à la tombée de la nuit. Pour que le juif ne puisse être confondu avec les chrétiens, on lui a imposé, depuis 1524, le port d'un insigne particulièrement voyant, un chapeau jaune, qui n'est que le dernier avatar de la rouelle ou roue des juifs exigée par le quatrième concile du Latran, en 1215.

L'interdiction absolue de posséder des biens fonciers en dehors de la *carrière*, promulguée par Paul IV en 1555, a été mise en application au cours de la deuxième moitié du XVI^e siècle. Assortie de la défense de se mêler du commerce des marchandises neuves ou des denrées indispensables à la vie (blé, vin ou huile), elle cantonne les juifs dans les occupations misérables de fripiers, ou de prêteurs d'argent à la petite semaine car les artisans chrétiens ont réussi à les faire expulser de toutes les autres professions.

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, les juifs d'Avignon et du Comtat, humiliés de multiples façons, vivent péniblement d'un maigre commerce de colportage et du prêt de sommes très modestes aux paysans et au petit peuple ; leurs



communautés sont écrasées de dettes et leurs synagogues tombent en ruine.

Mais au XVIII^e siècle, tout change dans le domaine économique : les juifs élargissent considérablement leurs activités commerciales. Dès la fin du XVII^e, ils avaient pris l'habitude d'aller faire des tournées dans les provinces voisines ; ils développent encore cet usage et ils se lancent dans des trafics nouveaux, en particulier le colportage des étoffes de soie et le commerce des animaux de trait ou de bât, chevaux, ânes et mulets, qui devient une de leurs spécialités, surtout en Languedoc.

Bon nombre de familles s'enrichissent : on peut suivre cette montée de la fortune dans les *carrières* grâce aux dots que les juifs constituent à leurs filles quand elles se marient : d'une moyenne de moins de 600 livres, dans le dernier quart du XVII^e siècle, elles passent à plus de 9.000 livres dans la période 1780-1789. Autrefois modestes fripiers et usuriers à la petite semaine, les juifs se transforment de plus en plus en négociants et en banquiers opulents.

Devenus riches, ils supportent très mal les avanies continues, car aucune évolution ne s'est fait sentir dans la position des autorités pontificales à leur égard.

En revanche, en France, où, en principe, ils n'ont absolument pas le droit de résider, l'administration royale, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, se montre de plus en plus tolérante à leur égard : le plus souvent, elle accepte de fermer les yeux sur leur présence et les laisse jouir d'une liberté complète. La différence de traitement de part et d'autre de la frontière devient si éclatante que les juifs d'Avignon ou de

Carpentras sont de plus en plus nombreux à courir le risque d'une expulsion de moins en moins probable et à venir s'installer dans le royaume avec femmes et enfants.

Désertées par les plus aisés, les *carrières* ont bien des difficultés à vivre. Leur administration interne est désorganisée par les absences prolongées, la mauvaise volonté à accepter les charges et la répugnance à contribuer aux dépenses communes. En 1789, les *carrières* ont déjà perdu le quart ou le cinquième de leur population et ce sont les plus riches et les plus dynamiques qui sont partis les premiers.

Les événements révolutionnaires accélèrent encore le mouvement : l'octroi de la citoyenneté française aux juifs et le rattachement d'Avignon et du Comtat à la France font disparaître tous les obstacles légaux à l'émigration en France. Après la guerre civile entre Avignon et Carpentras, le pays est durement atteint par les combats entre partisans de la Convention et rebelles fédéralistes, puis par la terreur : les juifs désertent en masse un pays aussi troublé et de deux mille ou deux mille cinq cents qu'ils étaient vers 1775, à peine en reste-t-il six cent trente-et-un pour tout le département du Vaucluse en 1808.

Peut-être faut-il rappeler en terminant que cette construction théologique sur laquelle s'appuyait la législation concernant les juifs a été totalement bouleversée à notre époque. Le drame d'Auschwitz a été, pour notre temps, un choc tel qu'il a entraîné un changement considérable des points de vue et une réflexion toute nouvelle au sujet des juifs. C'est de cet effort de rénovation de la pensée chrétienne sur les juifs et le judaïsme que sont nés la déclaration *Nostra Aetate* et tous les commentaires qui, depuis 1965, en ont approfondi et précisé le sens. Les théologiens et les pasteurs n'ont pas fini de scruter le mystère de ce peuple dont les destinées traversent les millénaires de l'histoire. On écrira certainement encore beaucoup d'ouvrages sur les juifs mais, désormais, il est probable qu'on ne trouvera plus de ces traités *adversus judaeos* dont les bibliothèques d'autrefois étaient si abondamment pourvues.

René MOULINAS

René MOULINAS, agrégé d'histoire, docteur ès-lettres, maître-assistant au Centre universitaire d'Avignon, a soutenu en 1979, à Aix-en-Provence, une thèse de doctorat d'Etat sur l'histoire des anciennes communautés juives d'Avignon et du Comtat. Il a publié, en septembre 1981, dans la collection Franco-Judaïca, Privat (Toulouse) *Les juifs du pape en France*.



les éditions ouvrières

Catherine PAUCHET

LES PRISONS DE L'INSECURITE

Les taulards et leurs prisons. Vie, violences, exploitations. Quelles réformes possibles ?

Collection « Comprendre pour agir » 22384 - 204 pages - 56 F

Le XXXV^e Festival international du film a été un fantastique brassage de cultures avec, pour la première fois, la Chine, Cuba et le Portugal. Et la surprise de Yilmaz Guney, Yol.

CANNES 82 ITINÉRAIRE AU CŒUR DU MONDE

De notre envoyé spécial Jean-Pierre GARCIA



Des Turcs à Cannes, Guney n'était pas seul.

En choisissant de projeter en ouverture *Intolérance* de David Ward Griffith, les organisateurs du XXXV^e Festival de Cannes ont fait plus qu'honorer l'un des chefs d'œuvre de la cinématographie mondiale. Ils ont également salué l'audace d'un réalisateur qui, durant les années bellicistes de 1914-1918, a osé faire un film pour la paix et le respect des autres. Ce festival, signe des temps cinématographiques nouveaux ou effet obligé du changement, a fait, tant dans la sélection officielle que dans les sections parallèles, une large part aux cinémas du Tiers-monde et aux œuvres des jeunes auteurs. Ce qui a provoqué bien des grincements de dents du côté de ceux pour qui, hors le cinéma américain, il n'est point de salut. La première surprise que nous a réservée ce festival fut la projection de *Yol* du cinéaste turc Yilmaz Guney — la participation de *Yol* n'a été annoncée qu'à la dernière minute pour des raisons de sé-

curité bien compréhensibles. Rappelons l'itinéraire courageux de cet homme. Avant de devenir metteur en scène, Yilmaz Guney fut d'abord comédien. Il renonça au statut de superstar qui était le sien pour bâtir une œuvre d'essayiste, de romancier et de cinéaste, qui lui valut très vite des démêlés innombrables avec les autorités de son pays. Guney était en prison depuis sept ans quand, à la fin de 1981, il s'évada. Le cumul des condamnations dont il a fait l'objet le mènerait à passer plus de cent années de sa vie en prison. Emprisonnement n'a pas signifié renoncement. Guney a écrit les scénari du *Troupeau*, de *Dusman* (l'ennemi) et de *Yol*. A partir d'un découpage extrêmement précis, des réalisateurs amis, réussissant à tromper la censure, ont donné vie à l'œuvre de Guney. *Yol* signifie la voie (au sens littéral du terme) mais il peut se traduire également par la direction, la solution. C'est l'itiné-

raire de cinq prisonniers qui ont une permission d'une semaine pour visiter leur famille. La misère de ces hommes est le reflet fidèle du drame du peuple turc. Film authentiquement politique, il ne s'attaque pas pour autant de manière directe au régime militaire et à la répression. Il s'appuie sur le vécu de nombreux prisonniers, compagnons de Yilmaz Guney. Les personnages du film possèdent une authenticité psychologique étonnante, tout en ayant une force symbolique évidente. Ainsi, ce prisonnier kurde qui retourne dans son village pour y retrouver la répression contre son peuple encore plus dure qu'avant son départ ; et cet homme (interprété par Tarik Akan, acteur principal du *Troupeau* comme du *Chemin de fer*) dont la femme s'est prostituée pendant un temps, et de qui tout le monde attend qu'il lave, dans le sang, l'honneur de la famille.

Le film de Yilmaz Guney nous parle de situations désespérées. Il est pourtant un cri d'espoir. « Faire des films, déclare Guney, c'est l'unique condition de mon existence. Mes films sont le signe d'une contestation. Les murs des interdits ne peuvent être franchis autrement qu'en les piétinant. C'est pour cela que je fais mes films ».

Yol est le message d'un artiste que la prison n'a pas pu étouffer. Il est riche d'expressions comme : « Cesse de parler de malheur, il faut espérer, tu m'entends ? » ou « Je suis partagé entre la pitié et la haine ». *Yol* demande, d'une manière magistrale, à son peuple comme à tous les autres, de refuser le poids des traditions, quand elles oppressent, et des interdits.

Voyages...

Si un festival de cinéma est une invitation au voyage, celui de Cannes l'est doublement cette année : par les pays si divers qu'il nous fait découvrir, par l'abondance du thème du voyage dans les films présentés. Pour la sélection, c'est *La Nuit de Varennes* d'Ettore Scola : une diligence roule de Paris à Varennes et



Dakhal... La vie d'une tribu indienne.

nous mène de l'ancien régime monarchique à la république ; *La Nuit de San-Lorenzo*, de Paolo et Vittorio Taviani (Italie) : l'errance des habitants d'un petit village italien qui, à la fin de la guerre, fuient les fascistes et les soldats allemands ; *Missing*, de Costa Gavras (Etats-Unis) : la descente aux enfers d'un homme d'affaires américain à la recherche de son fils disparu parce qu'il en sait trop sur un coup d'Etat militaire à la chilienne ; *Ille des Amours*, de Paulo Rocha (Portugal) : la tentation de l'Orient dans l'imaginaire et la vie des grands voyageurs et marins portugais depuis le XVI^e siècle ; *Fitzcarraldo*, de Werner Herzog (RFA) : un conquérant de l'inutile qui, au Brésil, transporte un immense et symbolique bateau d'un fleuve à un autre par-dessus une montagne ; *Moonlighting*, de Jerzy Skolimowski (Grande-Bretagne) : l'errance de quatre travailleurs polonais, immigrants temporaires, à Londres, en décembre 1981 ; *L'Invitation au voyage*, de Peter del Monte (France) : la recherche de l'être aimé, par-delà la mort, en un long parcours initiatique.

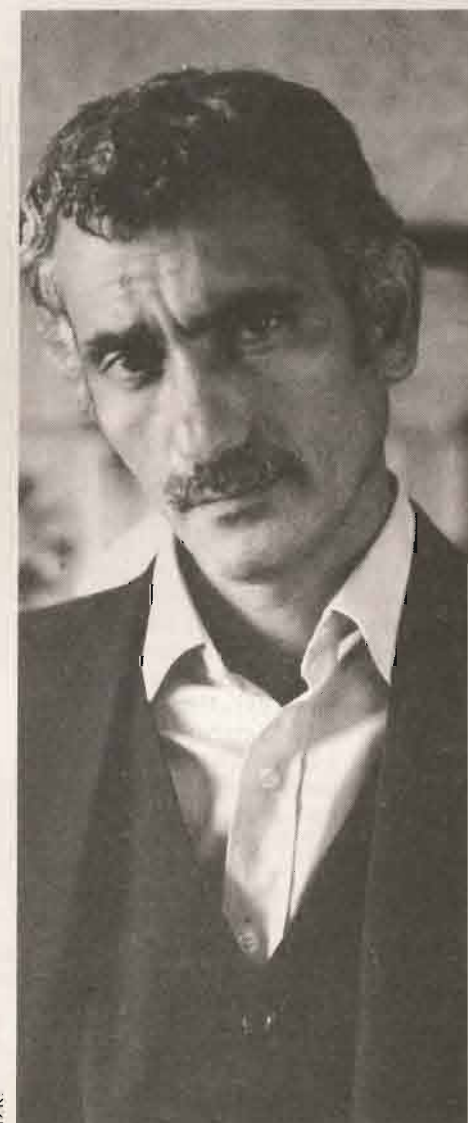
L'errance est tout autant présente dans les sections parallèles avec *Bolivar*, *Symphonie tropicale* de Diego Risquez (Vénézuéla) : l'histoire de l'Amérique andine, de la conquête espagnole à « l'indépendance », au travers du personnage quasi-mythique de Bolivar, parcourant et libérant ces terres colonisées ; *Elia Kazan*, *l'Outsider*, d'Annie Tresgot (France) : « Je suis un homme entre deux mondes », déclare l'auteur d'*Amérique, Amérique !* ; *Dakhal*, de Goutham Ghose (Inde) : la vie quotidienne d'une tribu nomade indienne, les *Kakmaras* et de l'une de ses filles qui essaie de posséder une terre dans un système semi-féodal ;

Le Festival, c'est plus de 500 films présentés en douze jours et aussi quelque 40 000 participants dont 3 000 journalistes.

La Voile enchantée, de Gianfranco Minogozz (Italie) : dans l'Italie fasciste, deux frères vont de village en village, projetant des films muets ; ils s'interrogent sur le sens de leur vie et sur celui des images qui défilent sur leur toile magique ; *Family Rock*, de José Pinheiro (France) : deux adultes et leurs deux enfants partent sur les routes avec un autocar et un manège achetés d'occasion, mais quand on n'est pas né dans le voyage, même si on est très sympathique, les choses sont loin d'être simples ; *Transit*, de Takis Candilis (France) : un routier prisonnier en Turquie est libéré grâce à une animatrice de radio ; ils se rencontrent... ; *L'ombre de la Terre*, de Taïeb Louichi (Tunisie) : les derniers membres d'une communauté vivent dans un campement frontalier isolé, la misère fait partir les enfants à la ville, à l'armée, à l'étranger.

« Tissés dans le même fil »

A la question : « Est-ce que vous établissez un lien entre vos films et ceux des cinéastes d'Amérique latine et d'Afrique ? », Yilmaz Guney répondait que, tout comme lui, ils n'ont pu, dans la majorité des cas, tourner librement même si, par ailleurs, il pensait que les auteurs du monde libre ne le sont pas autant qu'il n'y paraît. « Bien que je n'ai pas pu voir l'essentiel de ces œuvres, car j'étais en prison, je peux dire que ces réalisateurs et moi, nous sommes tous tissés dans le même fil ».



Yilmaz Guney... Des films par procuration.

Deux films se détachent de la production africaine proposée à Cannes, cette année : *Djom*, d'Ababacar Samb (Sénégal) et *Finyé*, de Souleymane Cissé (Mali). *Djom* signifie *dignité, courage*, l'essentiel de ce qui doit animer l'homme. Autour du personnage d'un conteur traditionnel, est brossé, par A. Samb, une large fresque qui mêle passé colonial et luttes actuelles (grèves, actions contre la bureaucratie...). Malgré le thème développé, *Djom* n'est pas un film militant, il est plus exposition de problèmes que démonstration. C'est peut-être là que se situe la faiblesse du film. L'ensemble manque de cohésion. L'admirable utilisation des couleurs et des clairs obscurs sauvent le film.

Finyé pose, avec un rare courage, la question des relations complexes entre l'ancien pouvoir et le nouveau, entre l'Afrique des chefs traditionnels et celle des militaires occidentalisés et corrompus. Au-delà de ses aspects événementiels (la répression très violente d'une grève de lycéens, la torture et les travaux forcés), *Finyé* nous touche par la force des symboles qui le lient à l'essentiel de l'âme africaine. Ainsi, laalebasse vide sur la tête de la femme seule, laalebasse pleine d'eau offerte par un enfant — image traditionnelle de l'échange et du partage, du respect d'autrui et de la transmission des connaissances. Ou encore, le vent, symbole même du mouvement, compose et rythme le film. Vent de l'esprit qui, tantôt dérange et tantôt unit. Vent du renouvellement qui efface les erreurs passées et rend caduc le pouvoir, les pouvoirs cloisonnés de la société. *Finyé* fait appel à la jeunesse africaine et lui demande clairement de se définir entre les deux mondes qui l'entourent. Il confirme la place originale tenue dans la cinématographie africaine par Souleymane Cissé.

En sélectionnant *Kisapmata* et *Batch 81*, de Mike de Léon, la *Quinzaine des réalisateurs* nous rappelle opportunément la vitalité du cinéma philippin, malgré la censure terrible exercée par le président Marcos vis-à-vis de toute expression politique critique. Mike de Léon est, pour de nombreux participants du Festival de Cannes, une découverte étonnante à l'image de celle occasionnée précédemment par *Manille*, *Insiang* (actuellement diffusés en France), *Jaguar*. *Batch 81* décrit le phénomène des confréries étudiantes fort en vogue depuis les années quarante aux Philippines. Ces sectes, de type autoritaire et fasciste, se camouflent sous une façade de fraternité et d'égalité entre ses membres. La violence qui y règne est présentée crûment, à un tel point, diront certains, qu'elle pourrait paraître complaisante, tant physiquement que psychologiquement.

Batch 81, comme *Ksapmata*, nous font entrer de plein pied dans la réalité complexe des Philippines.

J.-P. G.

croissance
SPECIAL COOPERATION



numéro spécial

LA COOPERATION

- des témoignages de COOPERANTS, ce qu'ils retiennent de leurs expériences, les côtés positifs, les pièges à éviter.
- une réflexion sur la COOPERATION. Que penser de cette forme « d'aide » ? Ses ambiguïtés. Son avenir.
- une analyse de la nouvelle politique de la France en matière de COOPERATION.
- des INFORMATIONS PRATIQUES pour ceux qui veulent parler.

Le n° 12 F.
ABONNEMENT 1 AN: 120 F
(avec 2 numéros spéciaux)

croissance
des jeunes nations

BULLETIN A RETOURNER A
C.J.N.-DEV., 163, bd Malherbes
75859 Paris Cedex 17
Règlement joint à l'ordre de C.J.N.

nom.....

adresse.....

- désire recevoir le n° 237 (numéro spécial) 12 F
- s'abonne pour un an (comprend 2 numéros spéciaux) offre spéciale 12 n°: 120 F

Boulevard Bineau, à Neuilly-sur-Seine : les jardins des immeubles donnent sur les marronniers de la rue. Au 102, on donne une party sur la terrasse. Au 96, le lycée d'enseignement professionnel. Le LEP, d'habitude, ça va avec la ZUP : fleuron de la réforme Haby, c'est un peu le cachot noir du système : « Si tu ne fais pas tes devoirs, tu finiras au LEP ! ». C'est là qu'on retrouve tous ceux que la sélection égrène, tous ceux qui ne pourront pas pousser jusqu'au bac.

Quand elles sont arrivées au LEP, les élèves étaient méfiantes (pour la plupart, les LEP ne sont pas mixtes), avec l'impression d'être déclassées, parquées à l'écart de la voie royale : « Ma sœur et moi, on fait la même spécialité, mais elle va le faire avec le bac, moi au LEP. Du coup, elle est mieux considérée » dit Aïcha.

C'est pourquoi l'un des premiers objectifs du projet d'action éducative proposé par l'Institut coopératif de l'école moderne (pédagogie Freinet) sous la direction de Marie-Claude San Juan se définit ainsi : *Changer l'image culturelle que le public se fait des LEP*. Pour cela, les élèves de nombreux LEP organisent une exposition de mille poèmes-affiches, écrits par eux et un festival de théâtre, sur leurs propres textes. Plus de deux mille élèves sont concernés.

Mais encore faut-il sortir du ghetto, et ne pas se contenter d'un spectacle de patronage, pour les copains et leurs parents. Le danger a été évité, mais non sans mal. Hourrya : « Les adultes nous gênent. Ils nous jugent. Entre nous, on peut discuter sur ce qu'on fait, mais on n'est pas atteinte quand quelque chose qu'on a joué est mal ressenti. » Pourtant, Hourrya refuse de porter un masque pendant la représentation : « Tout ce que je fais avec mon visage, ça va se perdre ? » Nabile Farès, animateur du Théâtre de la Porte d'Aix, qui participe à l'expérience, confirme cet engagement : « Elles ne trichent pas... ». Cette existence sociale, hors les murs, elles en ont peur, mais ne la refusent pas. Aïcha : « C'est une revanche du LEP. On crée quelque chose, et on le montre. »

Beaucoup d'élèves concernés par ce projet sont enfants d'immigrés. C'est l'aspect le plus important de l'expérience : ce travail se veut multiculturel, pour rendre compte de la diversité culturelle des LEP et répondre au désir des élèves de parler de leurs histoires différentes. La richesse des textes écrits témoigne du succès de l'entreprise : dans le recueil publié, quelques poèmes en vietnamien, en espagnol, mais surtout des textes enracinés dans des modes de perception, des expériences différentes.

A la répétition, Nacéra suggère de jouer son texte sur fond de percussions : « Tu sais un delbouka, ça veut dire : qui tape... Je ne sais pas le dire en français. — En quelle langue, tu le sais ? » On

LA POESIE RETOURNE A L'ECOLE



Une revanche. On crée quelque chose.

se moque de ses hésitations à citer le mot arabe. Le fait que Nabile Farès soit algérien a fait tomber beaucoup de ces réticences. En fait, la confrontation des cultures différentes a mis en évidence d'autres différences. On a vite dépassé les oppositions entre cultures française, algérienne, espagnole... pour s'apercevoir que les cultures étaient multiples à l'intérieur même des entités géographiques habituelles. C'est sans doute le plus grand succès de ces élèves : le problème, pour ces enfants nés en France, n'était pas seulement de retrouver un pays perdu, mais de se saisir soi-même comme le lieu de coexistence, parfois difficile, de plusieurs cultures, en fait de définir sa propre identité.

Ça n'a pas été facile. Aïcha termine son poème sur l'Algérie ainsi : « Je ne suis pas un écrivain mais un sentiment : celui d'un arbre qui a perdu ses racines. » Au début, les poèmes, c'était « bon pour l'école primaire ». Ou bien c'était trop difficile pour elles : beaucoup se perçoivent, et ont été perçues comme mauvaises en français : « C'est normal s'il y a des fautes, c'est moi qui l'ai écrit ». Enfin : « Je pourrais écrire des poèmes, mais ça donne toujours des trucs bidon. » Après un long travail de déblocage, parfois inspiré de procédés surréalistes comme l'écriture automatique.

Le Noir est ma couleur

Je voudrais rester ton amie
noire est ma couleur
blanche est ta couleur
mais je voudrais rester ton amie
ne me renie pas je suis ton amie
souvent tu cèdes
la parole de tes parents t'ensorcèle
te harcèle
Je suis ta souffrance tu me portes en ton âme
Je soufflerai dans ton oreille
mais je ne te contraindrai pas
libre tu es, libre tu resteras
noir seul est ma couleur
pleure tu en as le droit
aide les tiens à nous comprendre
et tu te soulageras toi-même
acide deviendra ta vie
douce elle retournera
car tu n'oublieras jamais
que je voudrais rester ton amie, ta moitié.

Aïcha F.

Le festival création adolescents se tiendra du 10 au 12 juin 1982, salle Jean-Damme, 21, rue Léopold-Bellan, 75002 Paris. L'exposition des poèmes-affiches circulera dans Paris. Renseig., tél. : 326.64.53. Le texte du projet d'action éducative est dans le numéro 9 de la revue *L'Éducateur* (février 1982).

« les mots se sont bousculés afin de prendre place sur le papier ». Elles ont cessé de se méfier de la langue : « On a appris à dire... » Et surtout à parler d'elles. « Au début, quand quelqu'un ressentait différemment les choses, on laissait tomber. Maintenant on tient plus à ce qu'on a écrit, on se défend mieux. »

Bien sûr, tout n'est pas gagné : dans les débats, en classe, émergent encore les lieux communs, les blocages d'origine

raciste. Et là encore, parfois, on « laisse tomber » : « On n'a pas encore appris à bien s'écouter ». Le racisme d'une société ne se dissout pas dans une expérience, mais on en parle plus, et surtout on parle de soi : on les avait si peu écoutées jusqu'à maintenant qu'elles avaient abandonné l'idée de se faire comprendre. Elles acceptent maintenant de se dire et de se jouer.

Jean-Michel OLLE

Justin Kieffer
Traiteur

20, rue d'Austerlitz
67000 Strasbourg
Tél. 36.05.17 ou 18

vous aide à recevoir sans problèmes et sans soucis.

Il vous compose vos menus, met le couvert, prévoit les fleurs, la musique, les garçons et maitres-d'hôtels, si vous le souhaitez.

LIVRES

Complots contre la démocratie - Les multiples visages du fascisme, par Marie-José Chambart de Lauwe, édité par la Fédération nationale des déportés, internés, résistants, patriotes (FNDRP). Dans un petit livre, remarquablement documenté, l'auteur utilise toute sa rigueur et sa sensibilité de militante et de sociologue pour nous montrer les manifestations les plus concrètes des disciples atardés du Führer. Comme aussi la filiation entre les groupes néonazis et les falsificateurs de l'histoire (Faurisson...) avec une partie de la pègre, certains milieux d'affaires, la police, la droite parlementaire et les « penseurs » de la nouvelle droite.

P.K.

Grands moments de l'histoire juive, par Théophile Grol, Ed. Français réunis. Notre siècle est marqué par le génocide et la naissance de l'Etat d'Israël. Cela incite bien du monde à apprendre l'histoire des juifs. Les lecteurs trouveront le martyrologe et les luttes des juifs depuis les temps de la Bible.

Vietnamiennes au quotidien par Françoise Corréze - Préface de F. Vandermeersch. Ed. L'Harmattan.

La paix est rétablie mais nombreuses sont les difficultés rencontrées par la femme vietnamienne. Françoise Corréze qui a été professeur à l'Ecole des langues de Hanoï, retourne au Vietnam en 80 pour nous apporter les images de la vie journalière du pays. Sous nos yeux se déroulent les villes, Saïgon belle, vivante, Hanoï qui vous entre dans le cœur, peu à peu s'y installe, Hanoï tissé de vélos avec ses vendeuses de cigaretttes sur les trottoirs, ses balayaises, ses logements aux cours intérieures et la lente montée d'immeubles neufs.

Témoignages aussi de femmes qui abordent le problème de leur libération dans une société retardée, donnent leur sentiment sur le mariage, l'amour, les études et les situations encore réservées aux hommes. F. Corréze qui nous avait habitués à d'émouvants récits-vérité, donne dans ce livre peut-être le meilleur d'elle-même. Elle vient également de publier chez le même éditeur une *Anthologie de la littérature populaire du Vietnam* en collaboration avec Hun Ngoc.

A.L.

Désenchantement national, par Hélé Béji. Ed. Maspéro. Dès les premières pages on est saisi par l'excellence du style, sa viva-

cité, le don de l'auteur pour nous faire adhérer à ses convictions. « Citoyenne de la décolonisation », Hélé Béji, ancien maître assistant à la Faculté de Tunis, confie ses sentiments intimes des raisons de « la dégradation politique », non seulement dans son pays, la Tunisie, mais dans tous les pays du tiers-monde. Ce livre est sans doute l'un des premiers à donner une vue lucide des difficultés qui assaillent les pays de l'Afrique indépendante.

A.L.

Ignescent par Hedi Bouraoui. Silex Ed. L'auteur, Tunisien d'origine, a vécu en France, aux Etats-Unis et au Canada. Dans *Ignescent*, brisant les barrières géographiques, il s'intéresse à tous les exploités, à la misère des immigrés maghrébins « trimant pour la gloire tricolore se faisant assassiner comme des Ambassadeurs de l'Etoile ». Sa poésie se sert du verbe pour dénoncer, accuser. Les œuvres de Bouraoui, pleines de sensibilité, d'originalité, ont suscité un grand intérêt dans la presse internationale.

A.L.

L'art musulman, par Georges Marçais, éd. Quadrige/Puf. C'était une bonne idée de rééditer en format poche l'étude, épuisée, de l'un des meilleurs connaisseurs de l'art musulman. A travers tout le monde musulman, il y a des constantes qui donnent un air de familiarité à l'aire géographique comprise entre l'Espagne et l'Indonésie. Mais une très grande variété de styles, selon les époques et les pays n'en existent pas moins. Grâce à ce petit livre, les secrets des styles iranien, turc, andalou, maghrébin et leurs rapports avec les autres arts contemporains, vous deviendront aussi familiers que ceux qui existent entre gothique et roman, baroque et renaissance.

Y.T.

DISQUES

Winayaqui 2, par Bolivia Manta Wilka 13579 - Album 2 disques. Les musiciens indiens boliviens de Bolivia Manta viennent d'obtenir le Grand Prix de l'Académie Charles Cros pour cet album. Reconnaissance de leur authenticité et hommage rendu aux peuples des Andes.

R.P.

Flûtes de pan, Emi-Odeon, Collection UNESCO « Musical Atlas » n° 18528 (Pathé). La vraie musique des Indiens Quechua et Aymara des Andes, enregistrée sur place entre 1955 et 1973. Des musiques inouïes qui effacent sans rémission toutes ces années de fausses flûtes indiennes dont les Européens ont été inondés.

R.P.

REVUES

L'Educateur n° 8. Le « droit à la différence » est un peu le thème de ce numéro. On s'appuie sur la pratique de la correspondance scolaire entre classes ou le journal scolaire, puis on s'ouvre vers l'extérieur pour découvrir ce qui se passe aux Pays-Bas, en Espagne, en Allemagne ou pour écouter des militants bretons ou un instituteur chanteur occitan. (Institut coopératif de l'école moderne. Pédagogie Freinet, 189, av. F.-Tonner 06322 Cannes la Bocca).

Notes réalisées par Annie LAURAN, Yves THORAVAL, Robert PAC, Pierre KRAUSZ.

« PUBLIMA »

17, RUE DE WISSEMBOURG
67000 STRASBOURG
TÉLÉPHONE (88) 32.66.74

LA PUBLICITÉ
PAR L'ÉTIQUETTE
LE TABLEAU
ET L'OBJET
CADEAUX D'AFFAIRE
ET DE FIN D'ANNÉE

2 juin

Centre Georges Pompidou : cinéma-document : **De sol à sol**, témoignages de paysans portugais sur la réforme agraire (1976), à 18h. 9 juin : **Terra de Abril** (1976). 16 juin : **A terra Torre Bela** (1978). 23 juin : **Chroniques d'immigrés** (1980).

3 juin

Centre Varenne : soirée autour du livre d'Odile Naudin **Loubards sans fard**, à 20h30. 10 juin : **Redonner une chance à des délinquants** à partir d'exemples de l'Atelier d'informatique dijonnais, à 20h30. (Rens. : 18 rue de Varenne, 75007 Paris, tél. 222.18.56).

4 juin

Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres, d'après Jonathan Swift, présentée par le **Théâtre inachevé** au Centre culturel municipal de Levallois Perret, 83-99 av. Paul Vaillant-Couturier. (Rens. : 270.83.84).

4/5 juin

Nuit de la paix, organisée par Pax Christi à la veille de l'ouverture de la session spéciale de l'ONU sur le désarmement. Nuit de prières à Saint-Gervais à partir de 21h. (Rens. : Père Robin, tél. 331.05.25, le matin).

5 juin

Gala-meeting de solidarité internationale à l'Hippodrome de la Porte de Pantin, à l'occasion du V^e Festival des travailleurs immigrés. Participation de nombreux mouvements de libération, chants, musique, stands, crèches. (Rens. : Maison des travailleurs immigrés, 46 rue de Montreuil, 75001 Paris, tél. 372.75.85).

5/13 juin

Focale 5 présente deux reportages audiovisuels de Pierre Brouwers à travers trois villes des Etats-Unis : San Francisco, New York, Los Angeles, au Musée des arts décoratifs et au Palais de Chaillot, heures variables. (Rens. : 263.05.99).

6 juin

Cérémonie en hommage aux combattants juifs morts pour la France, organisée par l'Union des engagés volontaires et anciens combattants juifs, devant le monument aux morts au cimetière de Bagneux-Parisien, sous le patronage de M. Jean Laurain, ministre des Anciens combattants. Rendez-vous à 9h devant l'Hôtel Holliday Inn, place de la République à Paris. (Rens. : 277.73.32).

ACAT

action des chrétiens pour l'abolition de la torture

à-travers des documents de première main et des témoignages, une réflexion concrète à la lumière de l'Évangile

EN SOUSCRIPTION-Parution Été 82
un volume 84 p.-4couleurs-grand format

prix unitaire 49 F
frais de port forfaitaire 11 F
commandes et chèques à ACAT-Publications
252 rue Saint-Jacques-75005 PARIS

PRÊT A PORTER FÉMININ

gerard
palant

130, Rue Réaumur - 75002 PARIS
Tél. : 236.91.15

7/12 juin

Ecritures de femmes, présentée par le **Théâtre ouvert** au Jardin d'hiver avec la participation de France Culture, de 18h à 24h. (Rens. : 255.74.40).

8 juin

Trappes : projection du film **La mémoire courte** (1982) suivie d'un débat avec le réalisateur Edouardo Gregorio, à 20h. (Rens. : Le Grenier à sel, rue de l'Abreuvoir, 78290 Trappes, tél. (3) 062.84.38).

11 juin

Réunion publique, au Centre universitaire d'Assas (90 rue d'Assas, Paris 6^e) à 19h30, organisée par le MRAP, la Ligue des Droits de l'homme, l'Association Henri Curiel. Sous la présidence de M. Albert Jacquard, prendront la parole : MM. Jacques Lambalais, Association Henri Curiel, Albert Lévy, secrétaire général du MRAP, Henri Noguères, président de la Ligue des Droits de l'homme, Charles Palant, vice-président du MRAP, Mme Madeleine Rébérioux, vice-présidente de la Ligue des Droits de l'homme.

12 juin

Le Comité du Souvenir à la mémoire des fusillés du Mont Valérien organise, à 15h, un rassemblement au Mémorial de la France combattante, en hommage aux 4 500 fusillés derrière les murs de la forteresse. Dans le cadre des VI^e Soirées de Saint-Aignant, récital de piano de Michel Benhaïem : Bach, Schubert, Chopin, Debussy. A 21h, à l'Hôtel Saint-Aignant, ICOMOS, 75 rue du Temple, 75003 Paris. **Els Comediants**, troupe catalane, présente **Demonis** à 22h dans le quartier des Bleuets à Créteil. (Rens. : Maison de la culture de Créteil, tél. 899.94.50).

13 juin

V^e Festival des immigrés de la région de Versailles, au Centre-Huit, 8 rue de la Porte-de-Buc à Versailles, de 12h à 20h. Organi-

sé par des immigrés et diverses associations (ASTI, MRAP, Centre-Huit, etc.), ce festival présente chants et danses du Maghreb, de l'Espagne, du Portugal, films et buffet chaud.

19 juin

Colloque : dix ans après, le bilan d'application de la loi contre le racisme du premier juillet 1972, organisé par le MRAP avec le concours d'éminentes personnalités. De 9h à 18h, salle Médicis, Palais du Luxembourg, 15 rue de Vaugirard, 75006 Paris. (Invitations et rens. : MRAP, 806.88.00).

Argenteuil : l'exposition **Braque et ses amis**, ouverte depuis le 5 mai, ferme ses portes. Eaux fortes et lithographies marquent le centième anniversaire de la naissance de Georges Braque dans cette ville. Galerie du Centre culturel, 3 rue des Gobelins.

20 juin

Marche à Paris contre l'escalade nucléaire à l'appel d'une centaine de personnalités de tous horizons qui *considèrent que la voix de la France doit se faire entendre haut et fort pour dire : la ruineuse et dangereuse escalade nucléaire, ça suffit ! Négociation et réduction de tous les armements, c'est la voie de la raison. Désarmement, progrès social et développement, nous choisissons !* Le Mouvement de la paix et la CGT s'associent à cette initiative.

23 juin

Libre parcours de la musique arabe, soirée organisée par France-Culture à 20h45 au Grand auditorium de Radio France (116 av. du Président-Kennedy, Paris 16^e, tél. 524.24.24).

1^{er} juillet

Ouverture de la session intensive d'étude de l'arabe dialectal maghrébin (60h de cours). Participation : 700 F (1 500 F pour entreprises) organisée par Alphatis-maghrébin. (Rens. : 27 rue de Chartres, 75018 Paris).

PRONUPTIA[®]
DE PARIS

Mille et une façons de dire oui...



Venez découvrir
notre collection exclusive de Robes de Mariées
dans la boutique PRONUPTIA
la plus proche de chez vous.

machines à coudre
et matériel textile.

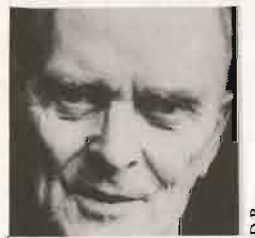
jaep

siège et bureaux :
17, route du petit-rhin
boîte postale 90
67017 strasbourg cédex
tél. (88) 61.63.66
téléc 890 145

A dire vrai, le débat de ce mois-ci est fort peu contradictoire. C'est qu'aucun de ceux qui doutent de la nécessité de désarmer n'ont tenu à s'exprimer dans nos colonnes, malgré nos sollicitations. Nous taïrons pudiquement leurs noms. De fait, ce refus confirme l'importance que prend cette exigence depuis quelques temps : en Europe, des millions de personnes se sont rassemblées pour s'opposer à l'escalade de l'armement. Le mouvement gagne les Etats-Unis, et l'Organisation des Nations unies tient une session spéciale sur ce sujet à partir du 7 juin.

J.M. O.

LE DÉSARMEMENT, BONNE CONSCIENCE OU NÉCESSITÉ ?



Sean Mac BRIDE

Prix Nobel de la paix

Nous vivons la situation la plus dangereuse de l'histoire de l'humanité. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, la moralité publique et privée s'est complètement effondrée, au moment même où l'homme réussissait à mettre au point l'arme ultime, celle capable de détruire l'humanité toute entière. On dépense 1,2 millions de dollars par minute dans le monde pour fabriquer des armes, mais à ce jour, personne n'a encore trouvé le moyen de détruire une arme nucléaire. On a mis un génie dans une bouteille, on ne sait pas comment s'en débarrasser.

Il n'y a pas de danger actuellement qu'une guerre éclate. Le danger le plus grand provient de l'accumulation elle-même. Dans l'état actuel des choses, celui qui appuierait le premier sur le bouton aurait un avantage de 30% : la tentation est grande... Pourtant les puissances continuent à dépenser d'immenses ressources pour la recherche et le développement d'armes nouvelles, pire que celles existantes.

De fait, les hommes ont essayé, depuis 1945, les moyens d'éviter une troisième guerre mondiale. En 1962, l'ONU a promulgué dix-sept principes susceptibles d'éviter cette guerre. Cela impliquait un projet de désarmement général et complet, sur lequel tout le monde était d'accord. Devant les oppositions, on a fini

par mettre de côté la question du désarmement dans les organisations internationales. Une session spéciale de l'ONU en 1978, consacrée au même problème est arrivée aux mêmes conclusions. Depuis, on a triplé la cadence mondiale de production annuelle d'armement. Une nouvelle session spéciale aura lieu en juin 1982. Ici en France on n'en parle pas. Personne ne semble analyser cette situation. Vous, les Français, qui aimez tant la vie, vous devez contribuer à faire cesser cette obscénité qui consiste à continuer d'armer le monde en risquant de provoquer une troisième guerre mondiale.



Michel LANGIGNON

Secrétaire national du mouvement de la paix

Depuis longtemps, les Etats cherchent à assurer leur sécurité par la possession d'armes. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que, dans certains cas, c'est effectivement parce qu'ils pouvaient compter sur des moyens de défense appropriés qu'ils ont survécu. Mais de nos jours, l'accumulation d'armes, en particulier d'armes nucléaires, constitue plus une menace qu'une protection pour l'humanité ». C'est en ces termes que l'ONU s'adressait aux pays et aux gouvernements, en juillet 1978.

L'ère nucléaire a en effet changé les données de la guerre : des millions de morts, sur plusieurs continents, en quelques minutes et les survivants promis à une longue agonie. La guerre nucléaire limitée en Europe est une vue de l'esprit de M. Reagan. C'est avant, qu'il faut agir pour empêcher son déclenchement. Après, il serait trop tard et des générations seraient décimées.

Agir avant, c'est-à-dire, tout de suite. Depuis la bombe atomique, lancée par Truman sur Nagasaki, le 9 août 1945, on a construit en moyenne chaque jour, cinq bombes nucléaires et l'on arrive au stock effrayant de 60 000 bombes nucléaires (5 tonnes TNT par habitant de la planète). C'est trop ! Beaucoup trop. Il ne faut plus en rajouter mais en réduire partout le nombre et la puissance.

Dans de nombreux pays, les opinions publiques ont pris conscience du terrible danger. Après les grandes manifestations de cet automne (3 millions dans les rues des villes d'Europe), les cent douze Marches de Pâques en R.F.A. (500 000), les manifestations de Comiso et de Milan (100 000 personnes en Italie), celles de Glasgow en Ecosse, de Chicago et de Vancouver, témoignent de la force du courant populaire en ce printemps 1982, qui gagne à pas de géant de larges secteurs de l'opinion publique américaine. Après le rassemblement de la porte de Pantin, cet automne, 700 000 Français ont approuvé l'Appel de Paris à ce jour et ont fait de Nîmes, les 21-22-23 mai, la capitale européenne de la paix à l'occasion du premier Festival de la Jeunesse pour la paix et l'amitié.

La deuxième session extraordinaire des Nations unies sur le désarmement (7 juin - 9 juillet) sera cette fois placée sous la vigilance attentive de l'opinion publique qui exige l'arrêt de la course aux armements, la réduction puis la destruction des euromissiles, des mesures concrètes de désarmement.

Toujours plus nombreux sont ceux (55% des Français selon un récent sondage), qui ne croient plus au vieil adage « Si tu veux la paix, prépare la guerre ». Ils sont convaincus au contraire, avec le pape Paul VI, que « la paix a besoin d'autres armes que les armes ».

Il faut apprendre à penser autrement en matière de sécurité, nous crient par millions les jeunes. Il n'y a pas d'autres choix, aujourd'hui, pour les Etats que de négocier pour réduire de façon équilibrée les armements.



L'amiral **Antoine SANGUINETTI**

L'humanité dépense de plus en plus d'argent à créer les moyens de sa propre destruction. Un milliard de dollars par jour dans un passé récent, un et demi aujourd'hui, deux dans un avenir proche. Les riches, bien sûr, mènent la danse.

Pendant ce temps, des milliards d'hommes souffrent, des millions crèvent de faim, des gosses, un peu partout, meurent silencieusement. Les riches le déplorent, et compatissent ; mais ils n'ont pas assez d'argent pour leur venir en aide, car leurs rivalités ou les arrières-pensées, les forcent à dépenser de 4 à 8% ou même 12% de leur produit national brut respectif pour la sécurité. Alors, où trouver les 0,7% qu'ils avaient promis pour l'aide aux déshérités ? Mais ils y pensent, et d'y penser donne déjà bonne conscience.

Et pourtant, on avait pu espérer au milieu de la décennie 70 que les hommes reviennent à la raison. Il avait été question de détente jusqu'à ce que reprenne la course aux armements, en 1979, par le refus américain de ratifier les accords SALT, et par l'affaire des Euromissiles. Les deux sont aussi absurdes puisque les hommes ont déjà accumulé, de part et d'autre, plus d'armes qu'ils n'en pourraient jamais utiliser sans détruire l'espèce. Les comptes d'apothicaire autour de l'équilibre, et la reprise forcée du gaspillage pour construire l'apocalypse, n'ont plus aucun sens militaire. Cela dit, on pourrait s'en accommoder, comme depuis 1945, s'il ne s'ouvrait pas de nouvelles perspectives. Car pour la première fois, dépassant la dissuasion, des discours au sommet parlent d'une guerre

nucléaire possible, ou probable, limitée à l'Europe.

Pour les Européens, qui sont la masse humaine la plus dense de la planète, cette hypothèse signifie leur destruction, sans espoir de survie, et c'est sans doute ce que cherchent certains. Mais le danger s'étend en fait à toute l'humanité, par contamination. Les boute-feu irréfléchis qui mènent le jeu n'ont pas mesuré la nature spécifique, et cataclysmique, de l'atome. Rompre leur logique fatale est donc une nécessité de survie pour tous. On ne désarmera pas d'un coup de baguette magique, et le déciderait-on qu'il faudrait des dizaines d'années. Mais si l'on inversait, si peu que ce soit, le processus, on recréerait un espoir d'avenir. Et cela en vaut la peine !



Alain JOXE

Professeur à l'école pratique de Hautes-Etudes

La course aux armements est arrivée, entre les deux superpuissances, à un tel niveau de dépenses et d'accumulation de capacité de destruction qu'on débouche aujourd'hui dans l'absurde et que le désarmement, en fait, cesse d'être un impératif humaniste pour devenir un impératif économique et militaire.

Cette constatation n'est pas purement optimiste. On va voir en effet que le désarmement nucléaire des deux Grands peut très bien accompagner, dans les années qui viennent, une course aux armements non-nucléaires et une prolifération de conflits armés, d'interventions dans les zones « périphériques » du Tiers-Monde avec un renforcement collatéral du racisme néocolonial.

Nécessaire, le désarmement l'est devenu parce qu'on ne peut plus rien dire de cohérent en s'appuyant sur l'arsenal nucléaire d'aujourd'hui. Les Russes comme les Américains sont piégés. Les têtes de fusées intercontinentales sont passées de quelques dizaines en 1962 à quelques milliers en 1970 puis, maintenant, à plusieurs dizaines de milliers. Les Russes ont rattrapé les Américains à un niveau où l'égalité ne veut plus rien dire, pas plus que l'inégalité. Etre capable de détruire 70 fois l'URSS ne rend pas les

Américains supérieurs aux Russes qui peuvent détruire seulement cinquante fois les Etats-Unis.

Pour donner un sens militaire à ces chiffres, on a cherché, du côté américain, à montrer que les fusées servaient à détruire des milliers d'objectifs militaires ponctuels (stratégie contre-force) et que cette capacité rendait l'Amérique capable de limiter une guerre nucléaire à l'Europe et de la gagner (théorie de l'option limitée défendue maladroitement par Reagan à Berlin). Les Allemands ont compris brusquement cette stratégie il y a deux ans (elle est proclamée depuis 1976) parce qu'ils ont fait attention à la doctrine de défense de l'Europe. Ils ont fait attention à la doctrine de défense des Etats-Unis parce qu'ils étaient inquiets de l'échec du traité SALT, signé par le Président Carter, mais non ratifié.

Ayant compris qu'ils étaient protégés de l'attaque soviétique par leur propre destruction, ils refusent cette doctrine et ses instruments nouveaux, les Pershing et les SS-20. Ces armes ne seront pas déployées en Allemagne. Elles ne sont d'ailleurs pas encore mises au point.

Premier échec de la course aux armements, ce non-déploiement va être suivi d'une négociation reprise entre les Etats-Unis et l'Union soviétique sur les fusées intercontinentales. Déjà Reagan propose de diminuer d'un tiers les deux arsenaux de fusées terrestres. Cette proposition défavorise les Russes qui n'ont pas, comme les Etats-Unis, une partie énorme de leurs fusées stratégiques sur sous-marins. Mais la négociation START a, en fait, repris en mai.

Voici le désarmement nucléaire engagé partiellement. C'est le résultat :

- des pressions des opinions publiques et notamment en Allemagne, Grande-Bretagne, Benelux, Italie,

- de l'absurdité des dernières doctrines stratégiques nucléaires proposées aux alliés dans l'Alliance atlantique.

- de la volonté de certains lobbies de fixer l'essentiel de la course aux armements sur les armements navals, nucléaires ou non - et sur les capacités d'intervention militaire lointaine (Instrument en préparation, la Force de déploiement rapide américaine vers le Moyen-Orient). La guerre des Malouines sert aussi cet intérêt.

Produit de la nécessité, ce désarmement partiel peut s'arrêter et correspondre à une réorientation, vers la vraie guerre non à un arrêt de la course. C'est donc une action nécessaire, de rester lucide et d'alerter l'opinion sur les évolutions en cours par des débats - au besoin contradictoires - et surtout d'éviter le silence et l'ignorance de ces questions.

La parole à... Isabelle Mayereau



Pourtant, je ne pense pas que mes chansons puissent avoir un impact suffisant pour faire avancer les choses. D'autres en ont eu (Ferré, Le Forestier...). Moi, je ne suis pas engagée. Je ne pense pas avoir le pouvoir de changer quoi que ce soit.

Quand je regarde ce qui se passe, je suis inquiète. La violence devient un procédé qui tend à se généraliser dans tous les domaines de la vie quotidienne et de la vie politique. Maints exemples nous en sont donnés tous les jours. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'on ne peut rien obtenir sans la violence. Qu'on ne peut pas faire passer un message pacifiquement.

En Iran, pour ne prendre qu'un seul exemple, la violence du Shah a fait place à la violence de Khomeiny. Avec des aspects différents, mais la même violence est présente.

Puisque je parle de l'Iran, j'aimerais bien savoir pourquoi ce peuple, comme les autres peuples islamiques, imposent aux femmes le port du voile. Je ne connais pas ces civilisations et je n'ai jamais été dans ces pays. Pourtant, je ne pense pas que le port du voile soit la meilleure façon de marquer la différence entre les hommes et les femmes. J'aimerais savoir pourquoi ces peuples vivent ainsi.

Il y a beaucoup de choses que j'aimerais. J'aimerais par exemple que l'on puisse parler politique avec un brin d'humour, sans se fâcher, sans en venir aux mains, sans en venir aux bombes. J'ai vu un chauffeur de taxi, arrêté au milieu de la chaussée, se faire matraquer par l'automobiliste qui le suivait. Cet homme a agi devant les yeux de sa femme et de sa fille. Qu'ont-elles pensé de leur père, de leur mari ?

Aujourd'hui, et à Paris plus qu'en province, les gens sont abrutis. La provinciale que je suis a été frappée par le nombre de personnes qui parlent toute seule dans le métro. Quelle est leur disponibilité d'esprit pour s'ouvrir aux différences ?

Pour ma part, j'essaie de rester ouverte aux différences. J'adore parcourir le XIII^e arrondissement, le nouveau quartier chinois. Les gens me parlent et j'apprends plein de choses. J'aime bien l'atmosphère des restaurants indiens, chinois... Les gens expliquent ce qu'ils mettent dans l'assiette, alors que dans les restaurants français... c'est triste à mourir. J'ai été fascinée par la littérature indienne. Les phrases sont chargées de pureté. Ce sont des gens qui ont le sens de la beauté. Tout ce qui entoure ces gens, quelle que soit leur condition sociale, est beau. J'ai besoin de la sagesse de ces gens.

Propos recueillis par Marc MANGIN

Réflexion sur une Réflexion

Que M. Augustin Barbara (N° 10 avril 1982) ait interrogé un certain nombre de couples mixtes et entendu un certain nombre de futures mères d'enfants métis, soit, c'est un fait incontestable. Mais cela ne permet en aucune façon de généraliser à partir de ces quelques propos sur l'ensemble des couples mixtes ni sur l'ensemble des femmes attendant un enfant métis (ou en ayant attendu un). Etant moi-même mère de trois enfants métis, je me permets de signaler que mon expérience personnelle ne correspond à aucun des cas cités et que je récuse la validité des commentaires globalisants sur le sujet traité.

Ainsi écrire en guise d'introduction que : « L'attente d'un enfant dans un couple mixte (= le couple mixte en général) est la confirmation d'un choix pour une vie conjugale durable et en même temps le début d'interrogations nouvelles, etc. » est une façon abusive de faire croire que c'est comme cela dans tous les couples mixtes et pas autrement !

De même à partir de la phrase : « La future mère... ni connu », le lecteur pressé sera amené à penser que toutes les futures mères d'enfants métis réagissent ainsi. Eh bien, dans mon cas, je n'ai rien éprouvé de particulier et surtout pas cette curiosité trouble, cette inquiétude bizarre, à propos du degré de coloration de la peau de mes enfants, ni de la forme de leurs doigts de pieds ! Et encore moins cette surprenante prise de conscience rétroactive dont il est fait état dans des phrases du genre : « Les conjoints qui croyaient (?) se marier en toute liberté (?) se rendent compte soudain (!) de l'énorme enjeu social qu'est devenu leur couple quand il s'agit pour eux d'avoir une descendance ».

En ce qui me concerne (et j'évite de dire on pour ne pas tomber à mon tour dans les généralisations abusives à partir de mon vécu personnel) en choisissant la différence dans ma vie de couple, je savais une fois pour toutes que je choisisais la différence dans tous les actes de mon existence. Ayant déjà la conscience aiguë de la mise à l'écart qu'impliquait ma vie de couple mixte, entre autres choses, je ne vois pas en quoi l'attente d'un enfant aurait réactivité soudain cette prise de conscience. Simple question de cohérence, me semble-t-il.

Ceci dit, loin de moi l'idée de mettre en cause les travaux de M. Augustin Barbara. Je veux, en fait, souligner les limites et par conséquent les dangers des arti-

cles de vulgarisation. Et je me demande — sans savoir si j'ai raison ou non — s'il ne vaudrait pas mieux ne rien écrire du tout plutôt que de se livrer à ce survol expéditif.

Chantal CAMARA
37140 BOURGUEIL

Pas le droit d'être Catalan !

Dans son numéro de mai 82 « Différences » publie une correspondance de M. José Machado (75018 Paris) dans laquelle l'auteur se plaint de la méconnaissance de la culture portugaise en France et du choix imposé aux travailleurs portugais : l'assimilation ou le ghetto. Je voudrais signaler un cas pire encore que celui des Portugais, et que même les revues courageuses comme *Différences* laissent dans l'ombre.

Au Sud de la France existe un département : les Pyrénées-Orientales, composé d'une petite partie occitane (le Fenouillède) et des anciens comtés de Roussillon, Cerdagne, Vallespir, Conflent et Capcir. L'immense majorité des habitants de ce département est catalane. Sa langue : le catalan. Sa nation, aussi ancienne et glo-

rieuse que le Portugal : la Catalogne. M. Machado est Portugais : personne ne lui refuse ce droit naturel. Eh bien les Catalans, eux, n'ont pas le droit d'être Catalans. C'est bien simple : en tant que tels, ils n'existent pas. Ainsi, en a décrété l'Etat français. Leur langue est un patois indigne ; leur histoire méprisée ; leur géographie ignorée. Ils sont paraît-il Français... par décision des Français. La situation économique qui est faite à leur pays est telle que l'immense majorité des jeunes doit s'expatrier pour trouver du travail.

Si M. Machado retourne au Portugal, il pourra parler portugais ; ses enfants pourront apprendre leur langue, leur histoire, retrouver leurs origines. Aux Catalans, cela est interdit : les Français leur ont volé la langue, la mémoire et la terre. Il ne leur reste que le rugby pour se consoler !

Sourire pour un paria

Son sourire et l'éclat humain de ses yeux, sa bonté, l'infinie gentillesse de sa voix lorsqu'il me parlait, cette espèce de considération qu'il avait pour moi, moi, le paria, moi, le rebut, tout cela me réhabilita à mes propres yeux. Pour ne pas le décevoir, je me mis à travailler d'arrache-pied.

Et un beau matin, à l'heure de la récréation, il me fit signe d'approcher du groupe d'instituteurs avec lesquels il discutait. Toute une cour d'enfants cessa ses jeux, arrêta ses cris. Ce jour-là, il lut aux autres instituteurs attentifs une feuille double dont je connaissais par cœur le contenu : ma dernière composition française.

Chaque instituteur me serra la main en me prodiguant des encouragements chaleureux.

Après quoi, il n'y eut plus aucun risque pour le fils d'immigré, de sombrer dans la délinquance.

Durant mes études techniques, il se tint constamment en contact avec mes parents. Et lorsque le consul d'Espagne à Béziers me chercha des poux, j'étais citoyen espagnol, ce fut lui qui conseilla à

mon père de me faire contracter un engagement dans l'armée française, acte par lequel je devenais automatiquement citoyen français. Il en fut ainsi, et je me retrouvai, sans l'avoir souhaité, sur les arroyos indochinois. Après la guerre d'Indochine, il y eut celle d'Algérie.

Calculez : de 1936 à 1945, j'ai subi deux guerres consécutives, pendant dix années en tant que victime passive. De 1953 à 1958, j'ai subi deux autres guerres de suite, comme victime active. J'avais vingt-quatre ans d'existence, dont quinze années passées en temps de guerre. Détail savoureux : en espagnol, mon patronyme signifie guerrier. A mon retour d'Algérie, je fus accueilli par une affligante nouvelle : M. Puget était mort. Il me fallut beaucoup de temps pour accepter la réalité et je n'ai jamais pu accepter l'idée de me recueillir sur sa tombe. Je préfère garder de lui l'image qu'enregistrèrent mes yeux d'enfant.

Je ne veux pas qu'il soit mort. Comprenez-vous ?

Antoine GUERRERO
30200 Marcoule

« Je n'aime pas claquer les portes ».

J'ai été très touchée lorsqu'on m'a demandé l'autorisation d'utiliser ma chanson sur la différence dans une émission télévisée sur les handicapés. Le texte collait parfaitement à l'image. Il est important de montrer de telles images, car lorsque l'on côtoie le monde des handicapés, on s'aperçoit que, contrairement aux idées reçues, ce sont des gens pleins de vie. La chanson m'avait été inspirée par la différence entre deux êtres, mais je savais qu'elle pouvait avoir d'autres significations. Je n'ai pas voulu préciser le texte. C'est une chanson que j'aime beaucoup et qui fait partie de tous mes tours de chant. Je veux donner à cette mélodie un rythme entêtant, obsessionnel.

Je crois que c'est important de chanter la différence : reconnaître les différences est une forme d'amour.

Je déteste la violence. Je me suis amusée, dans mon dernier disque, à exprimer cette violence, parce que dans une relation entre deux personnes, il y a des sentiments de violence. Mais je n'aime pas claquer les portes, je n'aime pas les bombes rue Marbeuf. Ce sont des actes qui me réfrigèrent, qui me terrifient.

de groupes hétérogènes, puissamment et patiemment malaxés dans cette grande broyeuse qu'est la nation française... » Cruelle candeur. Si M. Machado veut être heureux en France, il doit se laisser malaxer, broyer, écraser, triturer ! Qu'il oublie ses origines, méprise ses parents, sa culture, sa patrie ! Qu'il change de peau, change d'âme ! C'est cela, le droit à la différence *Made in France* !

Difficile à accepter ? Bien sûr. Tous les Catalans ne l'ont pas accepté non plus, et pourtant cela fait plus de trois cents ans que la pression — l'oppression — française s'exerce sur leur petit pays.

Alors, qu'il se console et espère. Qui sait ?

Père TAILLANT
81300 Graulhet

Choquée !...

J'ai longtemps hésité avant de renouveler mon abonnement à *Différences*, mais la recrudescence du racisme actuellement fait que je ne peux pas vous retirer mon soutien aussi modeste soit-il.

En effet, plusieurs de vos articles lors des premiers numéros m'a-

vaient profondément choquée. le pluralisme, je suis pour, encore faut-il être honnête... et certains de vos éditorialistes ont hurlé avec les loups... sans avancer d'arguments valables. Je pense à des articles qui n'étaient pas des informations, mais des allusions démagogiques, ne tenant pas compte des réalités objectives.

L'anticommunisme primaire est apparu dans vos colonnes et cela m'a peiné. Parce que j'ai adhéré à ce Parti au moment de la guerre d'Algérie. Et vous savez pertinemment que c'est un mensonge de nous accuser de racisme... Je pense à l'affaire de Vitry que, moi, j'appelle de Saint-Maur...

L'antisoviétisme, non plus, ne sert pas la cause de la paix. Exprimer sa désapprobation sur tel ou tel sujet à partir d'un examen honnête des faits est très légitime et même profitable pour tous. Mais la haine viscérale que l'on cultive à plaisir dans une certaine intelligentsia dite de gauche... non merci... cela ne fait que retarder toute libération des hommes, c'est d'ailleurs le but recherché, je crois.

C.E. FRANÇOIS
95600 Eaubone.

Mais que s'est-il passé vraiment ?

Le même événement raconté et enseigné de façon différentes selon les pays, c'est le tout-venant de l'orgueil national et de l'ethnocentrisme, sentiments sans doute mieux partagés que le bon sens à travers le monde.

Ici, l'invasion et le rôle des Arabes en Espagne, imaginés dans deux versions contraires par le journal humoristique « La Codorniz » (1) nous en donne une illustration frappante.

Mais que s'est-il passé vraiment ? A vous de l'écrire dans *Différences*, qui publiera le résumé de la réalité historique nous paraissant le plus *objectif* parmi tous ceux que vous nous enverrez. Voyons, élève X..., racontez-nous...

LES ARABES EN ESPAGNE

- Voyons, dit le maître, élève Garcia Hernandez.
 - Oui, Monsieur.
 - Raconte-nous l'invasion arabe en Espagne.
 - Oui, Monsieur. Nous vivions tout à fait paisiblement dans notre péninsule, occupés à travailler les champs et à carder la laine, quand, au cours d'une nuit obscure, profitant de ce que tous nos ancêtres dormaient, les Maures ont débarqué et se sont infiltrés à l'improviste. Quand nos ancêtres se sont réveillés, ils se sont aperçus avec stupeur que, dans notre péninsule, il y avait des milliers de millions, des milliards de Maures. On ne pouvait plus aller se promener sans voir surgir un Maure derrière une pierre, sous une table ou sur un toit. « Ceci est une invasion ! » déclara alors un sage vieillard. Alors, nos ancêtres ont commencé à penser que ce n'était pas bien du tout et qu'il fallait faire quelque chose. Au bout de neuf siècles, ils sont arrivés à une conclusion. « Dehors ! » disaient les uns. « Du vent ! » criaient les autres. Mais les Maures faisaient la sourde oreille et continuaient hypocritement à faire ici des jardins, là des mosquées. Et se rendant compte qu'ils n'y arriveraient pas comme ça, nos ancêtres firent une grande provision de pierres, de pieux et de fourches, avec lesquels ils ont poursuivi la multitude mauresque jusqu'à la frontière sud. Chacun de nos ancêtres devait combattre six mille deux cents Maures. Et les Maures furent vaincus, c'est pour ça qu'ils étaient infidèles. Voilà.
 - Très bien, élève Garcia Hernandez. Assieds-toi.

- Voyons, dit le maître, élève Ben Ali.
 - Oui, Monsieur.
 - Raconte-nous l'invasion de l'Espagne.
 - Oui, Monsieur. Nous vivions tout à fait impatients sur nos terres désertiques, occupés à soigner les chameaux et à nous retirer le sable des yeux, quand au cours d'une nuit de demi-lune, quelqu'un dit : « Allons en Espagne, où il n'y a ni désert ni chameaux, ni sable qui vous rentre dans les yeux. » Nos ancêtres eurent à soutenir de dures batailles, parce que les Espagnols étaient têtus et peu portés à l'hospitalité. Finalement, nous avons maîtrisé la situation. Le sol de l'Espagne était dans un état lamentable. Il nous a fallu enlever les pierres, remuer la terre, arranger les jardins et orner de vastes régions avec des mosquées et des forteresses. Pendant ce temps, les Espagnols passaient des journées allongés au pied d'un figuier, une guitare dans une main et une grappe de raisin dans l'autre. Ainsi pendant neuf siècles. Au bout de ce temps, un malin parmi nos ancêtres, dit : « On se fait avoir. On est en train de leur faire une petite merveille, et un de ces jours, ils nous donneront un coup de pied au derrière et ni vu ni connu » Nos ancêtres ont entendu ces sages paroles et ils ont abandonné l'Espagne. Voilà.
 - Très bien, élève Omar Ben Ali. Assieds-toi.

(1) Cité dans « Sol y Sombra 3^e », de Jean-Paul Duviols (Ed. Bordas - 1980).

DIFFÉRENCES a 1 an. Avec sa première dent, il lance son premier cri : « Qui suis-je ? », « Qui êtes-vous ? ». Grâce à vos réponses, il pourra mieux s'adapter à vous et par conséquent vous à lui. (Adresser les questionnaires remplis, le 30 juin au plus tard, à DIFFÉRENCES, 89, rue Oberkampf 75011 Paris).

Lecteurs qui êtes-vous ?

I. VOUS ET LES MÉDIAS

1. Comment avez-vous connu DIFFÉRENCES ?

- Amis/ Parents
- Comité local MRAP/Congrès
- Dans la rue
- Librairie/ Kiosque
- Autre origine

2. Depuis combien de temps lisez-vous DIFFÉRENCES ?
 depuis le mois de 81 82

3. En lisez-vous...
 La totalité ? Une partie ?

4. Combien de temps consacrez-vous à la lecture de DIFFÉRENCES ?

- 3 heures ou plus — moins d'1 heure
- 1 à 3 heures sans réponse

5. Dans votre entourage, en plus de vous-même, combien de personnes le lisent ?

- 1 2 3 4 5 Sans réponse

6. Quels journaux lisez-vous régulièrement...

Quels quotidiens ?

Quels hebdomadaires ?

Quels autres mensuels ?

Quels magazines spécialisés ?

7. Combien de livres lisez-vous par mois ?

.....

8. Combien de fois par mois allez-vous au cinéma ?

- Moins d'une fois par mois 5 à 9 fois par mois
- 2 à 5 fois par mois plus de 10 fois par mois

9. Regardez-vous la télévision ?

- Tous les jours
- Quelquefois
- Jamais

Que regardez-vous le plus souvent à la télé ?

10. Ecoutez-vous la radio ?

- Tous les jours
- Quelques fois

11. Pour vos lectures et vos spectacles, suivez-vous les conseils de DIFFÉRENCES ?

.....

12. Etes-vous membre , militant , d'une association de lutte contre le racisme ? Si oui, laquelle ?

.....

13. Depuis combien de temps connaissez-vous le MRAP ?

.....

14. Par rapport au MRAP, vous considérez-vous comme :

- 1. sympathisant 3. militant actif
- 2. simple adhérent 4. sans réponse

II. REVENONS A DIFFÉRENCES

15. Etes-vous abonné ?

- OUI NON

16. Parmi cette liste des rubriques de DIFFÉRENCES, lesquelles lisez-vous ?

	toujours	quelquefois	jamais
I a) Point chaud	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
b) Actualité	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
c) Notre temps	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
d) En débat	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
II a) Expliquez-moi	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
b) Réflexion	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
III a) Histoire	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
b) Culture	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
IV a) Régionale	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
b) Connaître	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

17. Laquelle de ces rubriques est en général, la plus intéressante ?

.....

18. De quel article ou enquête vous souvenez-vous particulièrement ?

.....

19. Souhaiteriez-vous d'autres rubriques ?

.....

Quel sujet aimeriez-vous voir traiter ?

.....

20. Que pensez-vous de la publicité dans le journal ?

.....

21. DIFFÉRENCES est-il pour vous un outil de travail ?

.....
 Si oui, de quelle façon ?

22. Considérez-vous DIFFÉRENCES comme un magazine

- informatif
- neutre
- engagé
- trop engagé

Le souhaiteriez-vous...

- plus informatif
- plus neutre
- moins engagé
- plus engagé

23. Sur l'axe suivant, où situez-vous DIFFÉRENCES ?

Extrême gauche Gauche Centre gauche Centre
 Centre droit Droite Extrême droite

24. Et vous-même, où vous situez-vous ?

Extrême gauche Gauche Centre gauche Centre
 Centre droit Droite Extrême droite

III. REVENONS A VOUS

25. Etes-vous ?

de sexe féminin
 de sexe masculin

26. Quelle est votre nationalité ?

27. Habitez-vous...

- une commune rurale (moins de 2000 habitants)
- une agglomération (de 2000 à 20 000 habitants)
- une agglomération (de 20 000 à 100 000 habitants)
- une agglomération de plus de 100 000 habitants en dehors de la région parisienne
- l'agglomération parisienne : Ville de Paris
- ou banlieue

28. Quel est votre âge ?

15 à 17 ans 18 à 20 ans 21 à 24 ans
 25 à 34 ans 35 à 49 ans 50 à 64 ans 65 ans et plus

29. Votre situation de famille :

célibataire marié(e) veuf(ve) divorcé(e)

30. Le nombre de personnes de votre foyer (vous compris) :

1, 2, 3, 4, 5, et plus

31. Votre profession

	Vous		Voire conj.	
Ouvrier	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Agriculteur	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Cadre, prof. libérale	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Enseignant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Employé	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Etudiant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Femme au foyer	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Employé	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Etes vous actuellement au chômage
 oui non

32. Le niveau de la dernière école que vous avez fréquentée :

primaire primaire supérieur technique ou commercial
 secondaire supérieur

33. Dans quelle tranche se situe le revenu mensuel de votre foyer en comptant toutes les rentrées d'argent ?

moins de 3 200 entre 6 500 et 8 500
 entre 3 200 et 4 500 entre 8 500 et 10 000
 entre 4 500 et 6 500 10 000 et plus

34. Possédez-vous...

une voiture la télévision
 deux voitures un magnétoscope
 une résidence secondaire une chaîne hi-fi

35. Habitez-vous...

une maison individuelle ou un appartement

36. Etes-vous...

Propriétaire Locataire
 de votre résidence principale ?

37. L'été 1981, êtes-vous parti en vacances ?

OUI NON

Si oui, en France à l'étranger

L'été prochain, comptez-vous partir :

en France à l'étranger

En hiver 1980/1981, êtes-vous allé aux sports d'hiver ?

OUI NON

38. Pratiquez-vous régulièrement un sport ?

OUI NON

Si oui, lequel ? Natation Tennis Equitation Voile
 Ski Football
 Autres

39. Vos impressions sur DIFFÉRENCES.

.....

LA QUALITÉ LA MODE LES PRIX



chaussures
SUCCES

62 BOULOGNE	SUCCES ALBAN, 49, rue Thiers
14 CAEN	SUCCES, 26, rue Saint-Jean
62 CALAIS	SUCCES ALBAN, 6, boulevard Jacquard
51 CHALONS	SUCCES, 15-17, rue de la Marne
08 CHARLEVILLE	SUCCES, 23-25, rue de la République
36 CHATEAUX	SUCCES, 33, rue Victor-Hugo
77 CHELLES	SUCCES ARYS, 58 bis, av. de la Résistance
76 DIEPPE	SUCCES, 170, Grande-Rue
59 DUNKERQUE	SUCCES SOULIER D'OR, 18, rue Poincaré
94 FONTENAY	SUCCES CLAIRE, 2, avenue de la République
62 LENS	SUCCES, 1, rue Maréchal-Leclerc

62 LIEVIN	SUCCES, 109 bis, rue J.-B.-Defernez
57 METZ	SUCCES MARCEL, 39-43, place Saint-Louis
93 MONTREUIL	SUCCES CLAIRE, 24, avenue P.-V.-Couturier
58 NEVERS	SUCCES, 71, rue du Commerce
75 PARIS	SUCCES, 8, rue J.-Pierre Timbaud
76 ROUEN	AU PETIT PARIS, 69-79, rue Saint-Sever
02 SOISSONS	SUCCES, 52, rue Saint-Martin
10 TROYES	SUCCES, 69, rue Emile-Zola
58 VERDUN	SUCCES, 21, rue Mazel
51 REIMS	SUCCES (A St-Jacques), 63, rue de Vesle
76 LE HAVRE	AU PETIT PARIS, 222-228, r. Aristide Briand

La Découverte

AUX ÉDITIONS
FRANÇOIS MASPERO



« La remarquable collection La Découverte. » L'Humanité Dimanche

« La collection La Découverte est superbe. » Les Nouvelles Littéraires

« Les vingt-cinq titres déjà publiés sont chacun des livres des merveilles. » Max Gallo, L'Express

« Indispensable et merveilleuse. » Historiens et Géographes

« Une voie originale, une collection de poche à la présentation somptueuse. » Mathieu Lindon, Le Nouvel Observateur

« Avec cette collection, on passe de l'idée passablement académique de « recherche » à la notion plus fougueuse et stimulante de Découverte; découverte de livres jusqu'ici réservés à de fragmentaires citations érudites, d'au-

teurs dont les noms étaient à la fois célèbres et obscurs, d'événements historiques laissés dans l'ombre. La collection ajoute une pièce importante à une entreprise d'édition incomparable puisqu'elle comble les vides du savoir et en propose une approche différente.

A partir des premiers titres parus, s'esquisse une entreprise anthropologique d'im-

portance qui nous permet de retrouver les formes — souvent brutales — des chocs de civilisation. La notion de voyage est ainsi dégagée des poncifs qui l'encombrent et des mythes qu'elle projette: l'aventure est à la mesure du voyageur et dépend de son aptitude à mener de front le déplacement dans l'espace et les révolutions culturelles qu'il suggère. » Les Cahiers Pédagogiques

Louis-Antoine de Bougainville, Voyage autour du monde par la frégate « La Boudeuse » et la flûte « L'Étoile » **

René Caillié, Voyage à Tombouctou - deux volumes **

Jacques Cartier, Voyages au Canada **

Christophe Colomb, La découverte de l'Amérique - deux volumes **

James Cook, Relations des voyages autour du monde - deux volumes ** et *

Hernan Cortés, La conquête du Mexique ***

Charles Darwin, Voyage d'un naturaliste autour du monde - deux volumes **

Bernal Diaz del Castillo, Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne - deux volumes **

D. Diderot, Voyage en Hollande *

Alexandre Dumas, Impression de voyage en Suisse - deux volumes ****

Mehmed efendi, Le paradis des infidèles **

Jean-Henri Fabre, Promenades entomologiques **

Hérodote, Histoires **

Alexandre de Humboldt, Voyages dans l'Amérique équinoxiale - deux volumes **

Charles-Marie de La Condamine, Voyage sur l'Amazone *

Jean-François de Lapérouse, Voyage autour du monde sur « l'Astrolabe » et la « Boussole » ***

Bartolomé de Las Casas, Très brève relation de la destruction des Indes *

Louis-Sébastien Mercier, Le tableau de Paris ***

Mary Montagu, L'Islam au péril des femmes **

Juan Perez Jolote, Tzotzil *

Mungo Park, Voyage dans l'intérieur de l'Afrique ***

Marco Polo, Le devisement du monde - deux volumes **

Abbé Raynal, Histoire philosophique et politique des deux Indes ***

Élisée Reclus, L'homme et la terre - deux volumes **

Fray Bernardino de Sahagun, Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne ***

Horace-Benedict de Saussure, Premières ascensions au Mont Blanc *

Stendhal, Promenades dans Rome - deux volumes ***

Stendhal, Mémoires d'un touriste - deux volumes ***

Stendhal, Voyage dans le midi *

Jean-Baptiste Tavernier, Les six voyages en Turquie et en Perse - deux volumes ***

Jean Thévenot, Voyage du Levant ***

Flora Tristan, Pérégrinations d'une paria ***

Flora Tristan, Le tour de France - deux volumes *

Mark Twain, Le voyage des innocents ****

Hersart de la Villemarqué, Le Barzaz Breiz ****

* volume simple	25 F
** volume double	30 F
*** volume triple	35 F
**** volume quadruple	40 F



FRANÇOIS MASPERO, 1, PLACE PAUL-PAINLEVÉ - 75005 PARIS